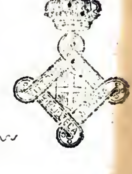
DU RHIN AU NIL.

Tyrol. — Hongrie.
Provinces danubiennes. — Syrie.
Palestine. — Égypte.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

PAR X. MARMIER.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

Tant de livres ont été écrits sur l'Orient, tant de livres d'art et de science, de philologie et d'histoire, tant de récits poétiques, et d'itinéraires de touristes que la pensée seule d'y en ajouter un nouveau, à moins qu'on ne s'appelle Chateaubriand ou Lamartine, Byron ou Victor Hugo, peut être à juste titre regardée comme une audacieuse témérité. Nul pays n'a été constamment plus exploré que ce pays, dont le nom seul éveille dans l'esprit tout un monde de souvenirs et d'idées magiques. Pour les uns, c'est la terre bénie consacrée par les traditions de la Bible, par les miracles de l'Évangile, par la première prédication des apôtres et le sang des croisés; pour d'autres, la patrie d'Hésiode et d'Homère, le sanctuaire du génie antique, la région des contes merveilleux; pour tous, le point de départ ou le berceau des différentes races qui ont successivement envahi les contrées de l'Occident.

Après avoir vu jusqu'à leurs dernières limites les plages du Nord, dans leur morne et austère majesté, j'ai voulu voir les lieux où le soleil se lève, où le

palais des sultans se mire dans des flots d'azur, où le palmier abrite sous ses longs rameaux la tente de l'Arabe, où la nature splendide entoure d'un manteau de pourpre les plaies de son sol, les ruines du passé.

M. le ministre de l'instruction publique, par une bienveillante condescendance dont il m'est doux de le remercier, avait eu la bonté de m'accorder le congé qui m'était nécessaire pour entreprendre cette nouvelle excursion, mais je ne suis hélas! ni philologue, ni archéologue, et je n'avais là pas le plus léger chapiteau à arracher aux entrailles de la terre, pas la moindre inscription à expliquer. Le désir d'aller, de voir, ce vague et inextinguible désir qui ne fait que se développer à mesure qu'on s'abandonne à son essor, a été le premier mobile de mon voyage. Un rêve poétique m'a conduit sur les rives du Bosphore; une espérance studieuse dans les principales possessions de la Turquie, un sentiment religieux dans l'auguste enceinte de Jérusalem, et la grandiose image des anciens temps au sommet des Pyramides.

Sans le vouloir, j'ai été plus d'une fois dans le cours de ce voyage, entraîné sur un terrain qui occupe aujourd'hui trop de place pour qu'on puisse raisonnablement l'éviter. Des réflexions politiques ont souvent interrompu les émotions plus douces et plus attrayantes que me faisait éprouver l'aspect d'une ville nouvelle, d'un site pittoresque. A moins de fermer obstinément les yeux, il m'était impossible de ne pas voir l'état d'inertie et d'affaiblissement où l'Autriche est tombée par l'excès de son système stationnaire; la Hongrie, agitée par un ardent besoin de réforme,

exaltée par ses souvenirs de nationalité et tendant à reconquérir une position indépendante; les provinces danubiennes, qu'un espoir de régénération anime et qu'un nouveau danger menace. La Turquie leur a rendu leur liberté; mais la Russie, dont nous avions déjà suivi les habiles progrès autour du golfe de Bothnie et de la Baltique; la Russie est là qui s'efforce de les enlacer sous son réseau diplomatique, qui les séduit par ses promesses ou les maîtrise par sa dangereuse protection; l'Autriche, qui dans son propre intérêt devrait les soutenir, les abandonne indolemment à l'action de sa puissante rivale, et laisse l'ambition du czar pénétrer jusqu'en Croatie. De ces provinces, d'où jadis les sultans menaçaient toute l'Europe jusqu'aux plaines de Jéricho, l'empire turc ne présente que le spectacle de la plus profonde décadence. Ici, il ne peut pas même réprimer quelques troupes d'Arabes vagabonds. Là, il ne conserve plus qu'un titre illusoire, une autorité nominale. Lui qui a tenu sous sa verge de fer les deux rives du Danube, il ne possède pas même à présent une des embouchures praticables du Danube. Comme un lac qui se dessèche, de tous côtés il s'est retiré de l'immense espace qu'il inondait de ses hordes sanguinaires, et les limites qui lui restent, les gardera-t-il? Non, quoi qu'en dise un divan de diplomates, je ne le crois pas.

Tandis que cet implacable ennemi du christianisme se débat dans son agonie et s'affaisse entre les mains officieuses qui essayent en vain de le soutenir, le christianisme qu'il a pendant tant de siècles poursuivi avec le fer et la flamme, qu'il eût voulu bannir de la terre, ou écraser sous le poids de son glaive, s'élève

dans sa noble et majestueuse sérénité, aux lieux mêmes où il a été frappé des plus cruels arrêts de proscription, et s'étend de rivage en rivage, non sans luttes et sans efforts, souvent inquiets et douloureux, mais confiant en sa mission divine, plein de résignation dans ses souffrances et d'espoir dans son avenir.

C'est l'Église militante, l'Église des premiers âges qui combat avec le bouclier de la foi, conquiert sa place par ses vertus, et touche le cœur de ses adversaires par sa charité. Dans un grand nombre d'anciennes cités musulmanes, la mosquée déserte est tombée en ruines avec le pouvoir matériel qui l'avait construite; dans d'autres, l'iman n'appelle plus à la prière qu'un petit cercle de fidèles. Mais l'hymne du Christ retentit comme au temps des croisades sur les rocs du Liban et les cimes du Carmel, elle édifie l'âme du voyageur dans la chapelle de Beiront, sur les ruines de Tyr, et sous les voûtes du saint sépulcre. Le royaume des Pharaons l'a entendu chanter près de ses vieux tombeaux, et les plages de l'Algérie ont tressailli à ces mélodies solennelles qui, de siècle en siècle, reportent la pensée au glorieux temps de l'Afrique chrétienne, au temps de saint Augustin.

Des missionnaires, guidés par un zèle intelligent, soutenus par la force que donne une croyance impérissable, fondent en Turquie, en Grèce, en Syrie, en Égypte des établissements qui étonnent le sectateur de Mahomet, et l'obligent au respect. Les écoles de lazaristes donnent l'exemple de l'instruction à un peuple qui n'a fait que s'assoupir dans la lecture et les commentaires du Coran. Les hôpitaux catholiques

s'ouvrent à toutes les sectes, et l'on voit à Constantinople, à Smyrne, des Turcs qui, après avoir langui sous l'inutile fardeau de leurs superstitieuses amulettes, viennent implorer la pitié des sœurs de saint Vincent de Paule, et reçoivent de ces admirables filles le secours efficace que n'a pu leur donner leur corporation de prêtres ni leur communauté de derviches.

J'ai dit en observant toutes ces choses, j'ai dit sincèrement, sans aucune idée arrêtée d'avance, sans esprit de parti, l'impression qu'elles avaient produite sur moi. Depuis les frontières de France jusqu'aux murs d'Alexandrie, j'ai compris que sans changer de principes, on pouvait être conservateur aristocrate en Suisse, progressiste en Autriche, réformateur en Hongrie, révolutionnaire en Valachie et en Moldavie, adversaire de la Russie, des rives du Danube jusqu'à celles du Jourdain, ennemi de l'Angleterre partout où elle se trouve en présence des intérêts de la France et du catholicisme. C'est ce libre désir de vérité qui m'a encouragé à poursuivre ce travail et qui me détermine aujourd'hui à le publier, car, quel que soit le mérite de l'œuvre à laquelle on dévoue l'emploi de ses jours, on se sent aisément porté à la produire, si à défaut des qualités de l'esprit on y a mis au moins sa conscience.

Château de Graveron, 20 septembre 1846.

DU RHIN AU NIL.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTANCE.—BREGENZ.—Les orages de la Suisse.—Les souvenirs de Constance.—Le lac.—Le service des bateaux.—Bregenz. —Le Vorarlberg.—La vue du Gebhardsberg.

J'ai traversé la Suisse avec une impression pénible. Je songeais, en retournant vers ses grandes montagnes, au serment du Grütli, à Guillaume Tell, à Winkelried, et je voyais dans toutes les villes le portrait de Steiger appendu aux vitres des boutiques. Je me rappelais ces chants enthousiastes, ces chants religieux des jours héroïques de l'ancienne Helvétie, des batailles de Sempach, de Granson, de Morat[1]; et j'entendais retentir les dernières rumeurs de l'expédition

[1] *Eidgenossische Lieder-Chronik*, publiée par M. Rochholz. Berne, 1835.

prêche la loi de Dieu! Le peuple lui-même s'est fait Dieu.

Où ira la pauvre Suisse dans cet élan désordonné? Où va cette nation si brave, si noble et naguère encore si calme? Hélas! ceux qui ont vu cette contrée dans le magique attrait de sa splendide beauté, la regardent maintenant avec une douloureuse sollicitude, et font des vœux ardents pour elle. Puissent ces vœux être exaucés!

En attendant la solution définitive d'une crise qui, de jour en jour, devient plus redoutable, la Suisse souffre déjà matériellement de tout le bruit qu'elle fait en Europe. Chacun sait que le passage des étrangers est pour ce pays une ressource considérable. Cette année les riches familles anglaises, les touristes ont pris une autre direction. Sur toute ma route, je n'ai entendu que des soupirs et des gémissements des maîtres d'hôtel qui regardent d'un air piteux leurs longues tables désertes, des marchands qui restent seuls dans leurs boutiques silencieuses, des postillons qui n'ont plus personne à conduire, et par conséquent plus de *trinkgeld*.

Ces plaintes m'ont suivi jusqu'à Schaffouse, et le Rhin lui-même, dans sa chute impétueuse, semblait se lamenter de l'oubli où l'on laissait par ces beaux jours d'été, ses cascades d'argent et ses rives si pittoresques.

Nous n'étions que deux voyageurs dans la grande voiture de Constance, et nous arrivions juste à point

lemin, les deux savants historiens de la Suisse, le spirituel écrivain Vinet, le poëte Olivier, l'aimable fabuliste Porchat.

pour compléter une demi-douzaine d'habitants isolés dans l'hôtel du Brochet, l'hôtel le plus fréquenté de la ville. Mais je crois, à vrai dire, qu'il faudrait de miraculeuses années pour rendre à Constance le mouvement et la vie. C'est une des villes les plus inanimées que j'aie vues, aussi irrégulière que Cologne ou Augsbourg, aussi morte que Darmstadt et Carlsruhe.

Constance expie encore à quatre siècles de distance sa grandeur trop subite et ses pompes trop éclatantes. Quand le concile était réuni là, les maisons de la ville n'étaient pas assez hautes, ni son enceinte assez vaste pour recevoir tant de grands dignitaires, tant de gens d'Église et d'épée. Il fallut aller à travers champs tracer en toute hâte de nouvelles rues, construire de nouvelles habitations. Puis, un beau jour, le concile se dispersa, emmenant avec lui valets et équipages. Chacun s'en retourna dans son duché, ou dans son diocèse, et la pauvre ville resta tristement livrée à elle-même avec ses longues rues et ses édifices déserts.

Dès la première année du concile, en **1414**, on comptait dans cette cité, dit une vieille chronique, trente cardinaux, trois patriarches, vingt archevêques, cent vingt évêques, cent abbés de monastère, cent cinquante prieurs ou supérieurs de différents ordres, deux cents docteurs en théologie, en tout vingt-trois mille prêtres réguliers ou séculiers, quatre électeurs, dix-neuf ducs, quatre-vingt-trois comtes, deux mille gentilshommes, une quantité innombrable de valets, d'écuyers, puis des milliers de marchands, de jongleurs, de comédiens.

Le pape arriva peu de temps après les prélats, puis l'empereur Sigismond. Plus de cent vingt mille étrangers se trouvèrent alors réunis à Constance. Chaque seigneur voulait se montrer là avec un imposant état de maison. Bientôt il y eut disette de fourrage, et le concile rendit un arrêt qui n'accordait au pape et aux princes régnants que la liberté d'avoir vingt chevaux, aux cardinaux dix, aux évêques trois.

Maintenant, dans ce large circuit de la ville, on ne compte pas plus de sept mille âmes; et de tant de prélats qui ont monté processionnellement les marches de sa cathédrale, Constance n'a pu en conserver un seul. L'évêque du diocèse demeure à Fribourg.

Les habitants de cette noble cité ne négligent cependant rien pour maintenir et raviver, autant que faire se peut, les souvenirs de leur grande époque.

Au bord du lac s'élève un lourd et vaste édifice, sans autres ornements que quelques sculptures à l'entrée et des pignons dentelés à son faîte. C'est là que le concile se réunit, c'est là que Jean Huss comparut en face des prélats, des docteurs, dans une longue salle soutenue par des colonnes en bois. On a voulu établir un musée historique dans cette salle, qui, par sa structure, ressemble à un vrai hangar. On y a recueilli tout ce qu'il a été possible de trouver dans la ville et aux environs de vieux meubles et de vieilles sculptures, tout, jusqu'à des tapisseries du xviiie siècle, représentant de folâtres bergeries et l'aventureux Don Quichotte et la joyeuse mine rebondie de Sancho Pança. En face de ces tentures, qui font un singulier effet dans une telle enceinte, est le fauteuil de Sigismond, le fauteuil du pape Jean XXIII, et entre ces

deux siéges de la souveraineté temporelle et religieuse, on voit trois figures de grandeur naturelle représentant, avec le costume du temps, Jérôme de Prague, Jean Huss et le père Célestin. L'artiste a donné à Jérôme et à Jean Huss l'attitude de deux hommes altérés, et le père Célestin est là qui leur lance un dernier argument : les malheureux n'ont plus rien à répondre.

On paye un franc par personne pour contempler cette curiosité, mais on a de plus la satisfaction de regarder un étalage d'antiquités, de faux camées, de ciselures en or et en ivoire, qui se vendent, dit le cicerone, au plus juste prix, mais que personne n'achète.

Mieux vaut aller voir la cathédrale [1] avec ses superbes portes en chêne sculpté, sa tribune, ses stalles ornées de figurines charmantes et son dôme imposant, d'où l'on plane sur une immense contrée; d'un côté, la riche et féconde vallée couverte de fleurs et de fruits, de vignes et de champs de blé, et traversée par le Rhin qui coule indolemment vers les rocs de Schaffouse; de l'autre, le lac bordé à gauche par une verte colline; à droite, par les fraîches prairies du

[1] La construction de cette cathédrale remonte à l'an 1052. Les sculptures des portes qui représentent la passion du Christ sont de Simon Bainder, et datent de 1470. Il faut remarquer encore dans cette vénérable église une chapelle circulaire, au centre de laquelle est un modèle gothique du saint sépulcre. Le poëte allemand G. Schwab a publié une complète description de Constance et de son lac. M. Ad. Joanne a donné sur cette ville quelques notions précises dans son itinéraire de la Suisse, le meilleur itinéraire que nous connaissions.

canton de Thurgovie, les montagnes aiguës de Glaris, de Saint-Gall, les glaciers d'Appenzell, les pics du Tyrol, magnifique tableau que nulle révolution ne peut enlever à Constance, et qui devrait attirer dans cette ville tous les artistes, tous les voyageurs désireux de voir une riante et splendide nature.

Le lac de Constance, que l'on appelle la mer de Souabe, touche aux possessions d'une demi-douzaine de souverains, aux cantons suisses, au grand-duché de Bade, au pays de Wurtemberg, de Bavière, d'Autriche. Tous ces États veulent y exercer leur droit de souveraineté; et il résulte de cette rivalité des puissances limitrophes une complication d'intérêts plus nuisible qu'utile au commerce du pays. Huit bateaux à vapeur sillonnent journellement ce lac. Chacun de ces bateaux appartient à une compagnie privilégiée, qui, par la Bavière, qui, par l'Autriche, ou le pays de Bade. De là des jalousies et des chicanes incroyables. Dans la ville de Lindau, il n'est pas permis de s'embarquer sur un autre bateau que le bateau bavarois. Ainsi, je suppose que vous arriviez là avec le bateau badois, et qu'après avoir mis pied à terre dans la ville, vous vouliez vous en revenir avec le même bateau, c'est chose impossible, et le capitaine qui vous reprendrait à son bord, serait condamné à une amende de quinze florins. Bien plus, je suppose que vous vouliez aller de Lindau à Constance, et que le bateau de Bavière n'aille ce jour-là que jusqu'à Rorschack, vous êtes forcé de vous embarquer pour Rorschack, et de voir fuir devant vous le bâtiment qui vous aurait conduit à votre but en quelques heures. J'ai dû me faire répéter et expliquer trois fois de suite cet étonnant

règlement tant j'avais de peine à y croire. Ajoutez à cela, que, pour se rendre de Constance à Bregenz, en s'arrêtant à Lindau, il faut être soumis à la visite de la douane bavaroise et à l'inquisition de deux agents de police. A Bregenz, nouvelle visite de douane et nouveau visa de passe-port. Pour un touriste qui ne pense qu'à faire paisiblement le tour du lac, c'est trop d'ennui. Pour le commerce, c'est une fâcheuse entrave.

Aussi, à en juger par celui qui m'a déposé sur les frontières autrichiennes, les bateaux à vapeur de Constance ne doivent pas faire de grands bénéfices. Nous n'étions pas plus de dix passagers à bord, et il n'y avait d'autre chargement que des barres de fer, des lingots d'acier qu'on expédie de la forêt Noire à Uttwyl en Thurgovie, quelques sacs de blé et d'énormes paniers de salade qu'on transporte dans le canton de Saint-Gall. Cette cargaison de cabotage prend autant de temps qu'il en faudrait à nos grands bateaux du Havre pour déposer à terre les plus précieux ballots de marchandises. On s'arrête une heure à Uttwyl, une heure à Rorschack, autant à Lindau[1]. Ce qui m'étonne toujours, chaque fois que je rentre en Allemagne,

[1] Les Allemands, avec leur enthousiasme habituel pour tout ce qui tient à leur pays, comparent, dit notre savant ami. M. de Golbéry, Lindau à Venise, parce que cette ville est bâtie au milieu des eaux, et ne tient à la terre que par un pont. Mais elle n'a ni les façades du Palladio, ni les belles coupoles du Sansovino, ni cet aspect majestueux d'une cité s'élevant au milieu des lagunes. Telle qu'elle est, elle présente encore assez de beautés. Tout l'espace qui la sépare de Bregenz est bordé de jardins et de jolies villas. (*Suisse et Tyrol,* p. 454.)

c'est de voir combien on s'y soucie peu de la rapidité et de la valeur du temps. En France, il y a une telle promptitude d'action, de mouvement, qu'on ne comprend point le retard et qu'on s'irrite de la moindre lenteur; en Allemagne, tout marche doucement, mollement, avec une régularité systématique d'une froideur désespérante. Le marchand sort de sa boutique à midi et n'y rentre qu'à deux heures; l'ouvrier fume en paix sa pipe vers le milieu du jour, et pour rien au monde, vous n'obtiendriez de lui qu'il achevât son travail plus lestement qu'il n'en a l'habitude. Si, dans un hôtel, dans un magasin, vous demandez à être servi tout de suite : *Das ist ein Franzoze*, c'est un Français, disent les bons Germains en secouant la tête, et ils n'en vont pas plus vite. *Tout de suite*, s'écrie-t-on à chaque instant en France; *seyen sie ruhige*, soyez tranquille, vous répond-on en Allemagne. Il est vrai que notre tout de suite nous mène quelquefois plus loin que nous ne voudrions; mais qui de nous voudrait, au prix d'un doux état contemplatif, renoncer à notre puissance d'impulsion?

La lenteur des bateaux de Constance est telle que les rives du lac, si belles à voir du haut du dôme de la cathédrale, finissent par paraître monotones. C'en est trop de huit longues heures pour les observer, et tout en regardant encore avec une consciencieuse persévérance les plaines fleuries qui entourent cette onde limpide, les montagnes échancrées qui la dominent, j'ai regretté l'aspect des lacs de Genève, de Zurich, de Lucerne, et jusqu'aux lacs mélancoliques de Suède.

Dans l'après-midi, enfin, notre paisible embarcation nous dépose dans le port de Bregenz, dans la ville

illustrée par Angélique Kaufmann, cette femme de génie que son amour pour l'art éleva si haut et que son cœur trompa si cruellement[1]. Des douaniers sont là qui nous attendent; des agents de police, des soldats avec leur jaquette en toile blanche, le caporal, la canne au côté, l'aigle noire sur tous les édifices publics : me voilà dans les domaines de l'Autriche. La première chose à faire est de tirer mon passe-port de mon portefeuille, la seconde d'ouvrir ma malle, d'étaler en plein air mes habits et mes livres. Grâce au ciel, le passe-port est en bonne forme et les livres paraissent assez inoffensifs; je puis aller en paix.

L'hôtel où l'on me conduit est plein de gens assis à table, dans un état de béatitude parfaite; cet hôtel sert à la fois de brasserie, de café et d'auberge. Après dîner, on y vient boire de longues fioles de vin blanc et fumer de longues pipes; le soir on s'y installe de nouveau pour souper : étrangers et gens de la ville, jeunes gens et vieillards, la salle est toujours pleine. Je trouve deux journaux sur une table : la *Gazette*

[1] C'est à Bregenz que la fille du nomade artiste Kaufmann fit ses premiers essais de peinture. Après avoir parcouru l'Italie et fait de longues études à Rome, à Florence, à Milan, elle se rendit à Londres, où elle fut appelée à peindre toute la famille royale, et élue membre de l'Académie des arts. Un Anglais, dont elle n'avait point voulu agréer les propositions de marirge, imagina, pour se venger, un atroce stratagème. Il tira de la lie du peuple un homme d'une belle figure, et l'introduisit dans la maison d'Angélique. La pauvre fille se laissa prendre aux apparences, et épousa l'aventurier. Son mariage, il est vrai, fut rompu, à la condition qu'elle ferait une pension à celui qui l'avait trompée. Bientôt il mourut, et Angélique se remaria avec le peintre vénitien Zucchi. M. Léon de Wailly a fait de cette femme illustre l'héroïne d'un intéressant roman.

d'Augsbourg qui ne peut troubler le repos de ces heureux citoyens, et la *Gazette privilégiée d'Innsbruck* qui se compose d'une feuille d'actes officiels et d'une feuille d'annonces. Avec de telles lectures on peut vivre en repos, oublier les orages du monde politique et savourer sans souci aucun le vin de Vorarlberg, et c'est ce que font, en conscience, ces braves gens. A cent lieues de Vienne, je me vois en pleine Autriche, dans cet Eldorado de la quiétude d'esprit et du bien-être matériel.

Le Vorarlberg est l'un des districts les plus féconds et les plus populeux du Tyrol; il s'étend sur un rayon de quarante-quatre milles carrés, depuis les bords du lac de Constance jusqu'à l'une des sommités de l'Arlberg dont il porte le nom. Toute cette terre est admirablement cultivée; ses coteaux sont couverts de gras pâturages et de forêts de sapins, ses vallées pleines de fruits. Les récoltes de blé y sont abondantes et ses vignes produisent un vin léger d'un goût agréable; on y trouve de plus de nombreux établissements d'industrie, surtout des fabriques de coton, de mousseline, et dans chaque maison de paysan on file, on tisse le chanvre et le lin. Les fabriques seules du village de Dornbirn payent à leurs ouvriers trois cent mille francs par an. Le salaire d'un bon ouvrier s'élève, terme moyen, à peu près à un franc par jour; les maisons de ce district annoncent l'aisance de ses habitants; elles sont en général larges, bien bâties, plusieurs peintes à fresque par des artistes du Tyrol qui ont appris eux-mêmes à dessiner une figure, à broyer les couleurs, et qui s'en vont, de village en village, restaurer une église, ou couvrir des naïves productions de leur



art toute la blanche façade d'une demeure de paysans.

Bregenz, chef lieu du district, est une ville de deux mille cinq cents habitants, d'un aspect riant et pittoresque; il y a là aussi plusieurs fabriques importantes, et il s'y fait un commerce considérable de bois, de grains, de bestiaux. C'est un lieu de transit, le point de jonction du Tyrol avec la Suisse, une partie de l'Allemagne, et l'une des principales garnisons de la province.

A droite de la ville s'élève une montagne, le Gebhardsberg, que l'on ne pourrait se dispenser de gravir sans s'exposer à passer pour un barbare aux yeux des citadins de Bregenz. Il y a là une église vénérée des fidèles, remplie d'*ex-voto*, et, près de l'église, une auberge posée comme un nid d'aigle, au haut d'un précipice profond, à la pointe d'un roc escarpé. De là on voit, à la fois, les frais et délicieux vallons arrosés par le Bregenzerache, la plus grande partie du Rhinnthal et les cimes couvertes de neige de l'Arlberg, et le lac de Constance dans toute son étendue.

Un poëte de Vienne, qui vint ici il y a quelque temps, a laissé, comme monument de son passage, dans l'auberge du Gebhardsberg, une ode où il dit : « Celui qui a vu ce tableau peut mourir en paix. »

Si beau que soit en effet ce panorama, j'espère bien, avant de mourir, en voir encore quelques autres, et je pars pour Innsbruck.

CHAPITRE II.

L'Arlberg. — Le Tyrol. — Route de Feldkirche. — Les gorges des montagnes. — La légende de saint Christophe. — Le pauvre pâtre, fondateur d'un hospice. — Topographie du Tyrol. — Mœurs des paysans. — La Senne. — Le Martinswand. — Les glaciers.

Les moyens de communication entre les différentes parties du Tyrol ont été, depuis quelques années, considérablement développés et améliorés. Il faut rendre cette justice au gouvernement autrichien, que, pour tout ce qui tient au *comfort* matériel de ses sujets, il est on ne peut plus accommodant. Qu'on lui demande routes, canaux, édifices publics; rien de mieux, pourvu qu'au nom du ciel, on ne lui parle ni de constitution, ni de cette abominable liberté de la presse, qui n'enfante que désastres et révolutions.

Une belle route, tracée avec art, exécutée avec un soin parfait, rejoint à présent le Vorarlberg à la capitale du Tyrol. Une bonne voiture, qui fait le service de la malle-poste, conduit, en vingt-quatre heures, à un prix modéré, les voyageurs de Bregenz à Innsbruck.

En sortant de Bregenz, on entre dans une vaste et

ravissante prairie. On traverse des hameaux entourés de forêts d'arbres fruitiers; des villages et des villes enrichis à la fois par l'agriculture et par l'industrie : Dornbirn, Feldkirch, Bludenz. De lourds chariots, attelés de six ou huit chevaux, amènent là de Trieste les tonnes d'huile nécessaires aux fabriques, les balles de coton qui se répandent en fins tissus dans tout le Vorarlberg et le nord du Tyrol.

Au delà de Dalaas, on pénètre dans les gorges étroites de l'Arlberg. Cette montagne n'est pas une des plus hautes du Tyrol, cependant elle s'élève à six mille six cents pieds. La route qui la côtoie a été faite avec tant d'habileté, que trois chevaux y traînent aisément notre voiture. On arrive graduellement à la région de la moyenne montagne qui, sur ses flancs escarpés, porte encore des tiges éparses de sapins; puis, bientôt on n'aperçoit plus que les pics rocailleux qui s'élancent comme des flèches, à travers leur épaisse ceinture de brouillards, des blocs de pierre détachés de leur base, et dont on craint à tout instant de voir crouler les masses gigantesques; çà et là, des amas de neige qui résistent à toutes les ardeurs de l'été, et des ravins, creusés par les torrents impétueux. Pas une plante, pas un oiseau. On ne voit que le désert aride, on n'entend que le bruit d'une onde fougueuse, qui, du haut de la montagne, se précipite dans le vallon. Je m'en allais à pied le long de cette terre désolée, et, en portant mes regards autour de moi, je croyais me retrouver sur les pentes de la Maladetta, ou dans les sauvages montagnes de la Laponie.

Au sommet de la route, est la limite du Vorarlberg et du Tyrol, et, en face de cette limite, un christ

s'élève au-dessus d'un banc en bois comme pour offrir, dans cette terrible nature, un religieux appui au voyageur effrayé.

Près de là, à la cime même de la montagne, au milieu de ces abîmes jadis impraticables, et maintenant encore si dangereux en hiver, on trouve une chapelle dédiée à saint Christophe, et à laquelle se rattache une touchante tradition. Saint Christophe est le patron des voyageurs, et sa légende est une des plus belles légendes symboliques du moyen âge.

Christophe était un farouche païen, fort et superbe, et qui, fier de sa force, ne voulait servir qu'un maître puissant. Il commença par servir un prince, le plus riche seigneur du pays; mais un jour, il s'aperçut que son faible maître avait grande peur du diable. « Le diable, dit-il, est donc plus puissant que vous? Je vous quitte et je vais le chercher. » Pas besoin ne fut d'aller bien loin. Le diable l'attendait, connaissant son projet, et enchanté d'avoir un pareil homme à sa disposition. Les voilà donc, en un instant, tous deux parfaitement d'accord; Christophe, accompagnant fidèlement le diable dans toutes ses sataniques excursions, et le diable, lui accordant une foule de choses qui réjouissaient fort le païen Christophe. Mais, un soir qu'ils passaient par hasard devant une croix, le diable fait un bond en arrière. « Qu'avez-vous? dit Christophe, jamais je ne vous vis reculer. — Ne vois-tu pas là, malheureux, sur cette croix, la figure du Christ qui me menace. — Et le Christ vous fait peur? — Sans doute; hâte-toi, partons. — Un minute; s'il vous fait peur, il est plus puissant que vous, je vais le chercher. »

Pour trouver le Christ, il s'adressa à un prêtre auquel il raconta naïvement toute sa vie de pécheur. « Vous êtes bien coupable, mon ami, dit le prêtre, mais Dieu est miséricordieux, et si vous faites pénitence, il vous pardonnera. — Qu'à cela ne tienne, dit Christophe; le diable, tout bon diable qu'il était, m'a imposé d'assez rudes corvées, et s'il n'en faut que quelques-unes pour trouver le Christ, qui est son maître, je suis prêt. — Eh bien! voici ce que je vais vous prescrire. Près d'ici, un pieux ermite avait établi sa demeure au bord d'une rivière orageuse, pour servir de guide et de soutien aux voyageurs qui désiraient la traverser. Cet ermite est mort, prenez sa place. Secourez les voyageurs qui réclameront votre secours, tendez la main au vieillard, portez sur vos épaules celui qui est fatigué. Vivez d'une vie sobre et chaste. Je ne vous impose point d'autre punition. —Soit, répondit Christophe, et vous m'affirmez qu'en accomplissant cette tâche, je verrai le Christ qui est plus puissant que l'empereur et plus puissant que le diable? — Je vous l'affirme. »

Le soir même, Christophe était installé dans la cellule de l'ermite, et chaque fois qu'un passant l'appelait de l'autre côté de la rivière, il se jetait à l'eau, s'en allait le chercher, le rapportait sur ses épaules, le faisait asseoir à son foyer, et partageait avec lui son modeste repas.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et Christophe avait suivi à la lettre les instructions du prêtre. Nuit et jour, à toute heure, par le vent et par la neige, il poursuivait sans se plaindre son rude labeur, et n'avait d'autres aliments que ceux qui étaient déposés

dans sa cabane par des mains charitables. Un soir, qu'il s'était couché, épuisé de fatigue, sur sa natte de paille, au moment où il venait de s'endormir, il s'entend appeler par son nom; il se lève, s'en va au bord de la rivière, regarde de tout côté et ne voit personne. « Je me suis trompé, » dit-il, et il regagne son gîte, très-content d'être, cette fois, dispensé de sa corvée habituelle. Un instant après, il est de nouveau réveillé, il entend distinctement prononcer son nom, recommence son trajet et ne découvre pas un être humain. Enfin, une troisième fois le nom de Christophe résonne si haut et si nettement que le pieux anachorète ne peut se croire le jouet d'un rêve. Il s'arrache encore de sa couche, et aperçoit, de l'autre côté de la rivière, un petit enfant qui lui fait signe de venir le chercher. Le fidèle Christophe se met aussitôt en marche. « C'est donc vous, dit-il, qui m'avez appelé trois fois? Vous avez bien failli rester là jusqu'au matin. Quand le ciel est si sombre et qu'on est est si petit, on monte sur une pierre pour se faire voir. Par bonheur, vous n'êtes pas lourd et nous serons bientôt de l'autre côté. Mais comment vos parents vous laissent-ils, à votre âge, voyager tout seul.

En causant ainsi, Christophe avait pris le petit voyageur sur ses épaules. Mais voilà qu'au milieu de la rivière, l'enfant devint d'une telle pesanteur, que le pauvre ermite sentait son corps fléchir et s'affaisser sous le fardeau. « Par ma foi, s'écrie-t-il, j'ai porté, à travers cette rivière, des pèlerins avec leur bagage, des soldats avec leurs armes, mais jamais je n'eus sur le dos une telle charge. Qui êtes-vous donc? »

En disant ces mots, il lève les yeux vers l'enfant, et le voit entouré d'une auréole lumineuse. « Ah! Seigneur du ciel, s'écria Christophe en baissant humblement la tête, seriez-vous le Christ?

— Oui, répondit l'enfant, je suis le Christ que tu as voulu trouver et qui vient de lui-même à toi pour te récompenser de ta fidélité. Tes jours d'épreuve sont finis, et ton salut est assuré. » Au même instant, l'enfant disparut, et Christophe s'endormit dans sa cellule du sommeil des bienheureux.

C'est sous l'invocation de ce saint qu'au XIV[e] siècle une charitable confrérie s'établit dans les montagnes de l'Arlberg. Le fondateur de cette confrérie était un pauvre orphelin. Il a lui-même raconté en termes touchants les commencements de sa vie et l'origine de son œuvre : « On m'appelle, dit-il, Henri Findenkind, enfant trouvé. Mayer de Kaupten, qui me recueillit, avait neuf enfants. Je devins le dixième. Surpris par la misère et ne pouvant plus nous nourrir, il nous dit un jour de partir et d'aller d'un côté ou de l'autre, tâcher de pourvoir nous-mêmes à notre existence. Je me mis en route et je rencontrai deux prêtres qui se rendaient à Rome. Je voyageai avec eux jusqu'à l'Arlberg. Nous nous arrêtâmes chez un homme appelé Jakl. « Que voulez-vous faire de cet enfant? dit-il. — Nous ne savons; c'est un pauvre être abandonné qui s'est joint à nous, et dont nous avons pris pitié. — Voulez-vous me le laisser pour garder mes bestiaux ? — S'il y consent, nous ne pouvons nous y opposer. » La chose fut ainsi réglée et mon salaire fixé à deux florins par an (cinq francs). Je restai là dix ans. J'accompagnais l'hiver Jakl à

l'église et je portais son épée. On amenait au village une quantité de gens qui étaient morts dans les neiges de l'Arlberg, et dont les oiseaux de proie avaient rongé le corps et dévoré les yeux. Cela me faisait une peine affreuse. J'avais quinze florins d'épargne, et je m'écriai un jour : « Je donne mes quinze florins à celui qui voudra porter secours aux pauvres voyageurs qui traversent les neiges de l'Arlberg. » Mais personne n'accepta ma proposition. Alors, en me recommandant à la bonté de Dieu et à saint Christophe, je me mis moi-même en marche l'hiver suivant avec mes quinze florins, et je parvins à sauver sept hommes. Depuis ce temps, avec l'aide de Dieu et des âmes compatissantes, j'en ai encore sauvé cinquante. »

L'ardente charité du pauvre orphelin échauffa le cœur de ceux qui jusque-là entendaient raconter, sans chercher à y apporter remède, les orages de l'Arlberg et les désastres de l'hiver. Il se forma, dans le but de porter secours aux voyageurs, une confrérie à laquelle s'associèrent les principaux personnages du pays. En 1414, cette confrérie, fondée par un simple pâtre, comptait parmi ses membres quatre ducs, vingt-neuf prélats, dix comtes, trente-six gentilshommes et plusieurs centaines de bourgeois et paysans. Henri s'en alla en Allemagne, en Bohême et jusqu'en Pologne solliciter la piété des fidèles, recueillir les aumônes.

Avec le produit de ces collectes et les offrandes des membres de la confrérie, on construisit à l'endroit le plus périlleux de la route une église et une maison de refuge. On établit dans cette maison un

homme dévoué qui, chaque matin et chaque soir, au son de l'*Angelus*, devait faire une longue tournée avec plusieurs valets, portant dans une besace du pain et du vin pour réconforter les voyageurs, et des ustensiles pour déblayer la neige. Quiconque était ainsi recueilli devait être logé, hébergé gratuitement jusqu'à ce qu'il pût se remettre en marche.

L'œuvre de ce petit Saint-Bernard du Tyrol subsista jusqu'au règne de Joseph II, qui, à la place de l'étroit sentier par lequel il fallait alors traverser l'Arlberg, fit tracer une grande route.

Mais la chapelle de Saint-Christophe est encore là comme un précieux monument d'une noble pensée et d'une énergique volonté.

Du sommet de la montagne la route se déroule sur le flanc des rocs, sur la pente d'un précipice affreux, au fond duquel on aperçoit comme un point lumineux l'onde écumeuse d'une cascade. Mais un excellent mur d'appui s'élève au bord de l'abîme; les contours du chemin sont larges et adroitement ménagés. L'administration locale, avec une sollicitude vraiment paternelle, a poussé la prévoyance jusqu'à faire mettre aux endroits les plus escarpés un poteau sur lequel est peint un sabot avec sa chaîne, pour prévenir le charretier de prendre là les précautions nécessaires.

Peu à peu on rentre dans une région plus riante; on voit reparaître les différentes végétations de la montagne, de la colline, de la vallée, d'abord les pins, puis les sapins, puis les verts pâturages et les champs de blé et de maïs. On descend au village de Saint-Antoine, tout petit encore et d'une apparence qui

annonce peu d'aisance. Les maisons des paysans sont étroites et chétives; les fenêtres ressemblent à des lucarnes. Mais à quelques lieues de là est le beau village de Landeck, dont tous les voyageurs admirent la pittoresque situation. Un ancien château récemment restauré et transformé en caserne le domine, et la rivière de l'Inn coule au pied de ses blanches habitations. A mesure qu'on avance du côté d'Innsbruck, la vallée s'élargit, les hameaux, les villages sont plus nombreux et plus considérables. On passe devant des maisons richement bâties, devant la superbe abbaye de Stein. Le vallon est couvert de productions de toutes sortes, et l'on suit à travers les moissons dorées et les arbres fruitiers le cours sinueux de l'Inn jusque dans la capitale du Tyrol.

L'Inn, qui descend du canton des Grisons; le Rhin, qui traverse une partie du Vorarlberg; l'Adige, qui coule vers l'Adriatique, sont les trois grands cours d'eau qui servent à établir les trois divisions naturelles du Tyrol. Ce qui distingue particulièrement cette contrée de la Suisse, avec laquelle elle a d'ailleurs plusieurs points d'analogie, c'est qu'on ne trouve point ici ces larges plateaux et ces longues plaines, et ces montagnes basses, arrondies, qui forment une grande partie de la Suisse. Tout le Tyrol est un pays de hautes montagnes pyramidales, escarpées, partagées en trois chaînes continues et traversées par trois vallées : le Pusterthal, l'Innthal et la vallée de l'Adige, De çà et de là partent une quantité d'autres vallées, mais toutes resserrées entre les montagnes et arrosées par des torrents ou des ruisseaux dont le cours est très-borné.

L'Innthal, que nous avons rejoint à Landeck, est la plus longue des vallées tyroliennes. Elle commence à Finstermuntz dans le voisinage de la Suisse et va jusqu'à Kufstein vers les frontières de la Bavière. Sa longueur est de soixante-cinq lieues et sa largeur varie d'une demi-lieue à une ou deux lieues. C'est l'une des vallées les plus peuplées de l'Europe. On y compte sept villes de différente grandeur, une quarantaine de villages, deux cents hameaux, une quantité de maisons isolées et cent cinquante mille habitants, c'est-à-dire environ un dixième de la population de toute la contrée.

La plupart des paysans entassés dans cet étroit vallon, et la plupart de ceux qui occupent le Tyrol septentrional sont pauvres. L'industrie, le commerce ne leur ont pas encore ouvert un espace assez large, et la terre qu'ils possèdent suffit à peine à leurs besoins. Les propriétés sont très-morcelées, et celui-là est riche qui possède un bien d'une valeur de quinze mille francs. Beaucoup d'entre eux n'ont pour toute fortune que quelques coins de terre où ils sèment du lin, du maïs, et où ils font pâturer une ou deux vaches. Le maïs et le lait composent leur nourriture habituelle. Ils ne mangent de la viande que rarement, et ne boivent du vin que dans les grandes circonstances. Cependant ils ont tous l'air satisfait et heureux. Ils cultivent eux-mêmes leur petit domaine, n'ont à compter avec aucun maître et reposent en paix sous le toit qui leur appartient. Hommes et femmes, chacun travaille dans les grands jours d'été comme dans les tempêtes de l'hiver. Le paysan tyrolien a comme celui de Suisse et de Norvége, comme

l'habitant des montagnes de Franche-Comté, une sorte d'adresse innée pour les œuvres de mécanique. Lui-même fabrique ses meubles, ses ustensiles de ménage et d'agriculture. S'il faut façonner une roue de voiture, tailler une aile de moulin, faire une table, ou une armoire, il n'a pas besoin de recourir au charron, ni au menuisier. Il a tous les outils nécessaires pour entreprendre ce travail et au besoin il les forgerait lui-même. L'hiver, pendant que sa femme file et tisse le lin, il se crée une nouvelle ressource par son patient et ingénieux labeur. Souvent son instinct le conduit d'une ébauche de menuiserie jusqu'à des œuvres de sculpture d'un goût exquis. Il y a dans le Tyrol de simples paysans qui n'ont jamais reçu une leçon de dessin et qui sont devenus de véritables artistes. Dans le Stubeithal, à Schwatz, à Groeden, on trouve des familles entières qui du matin au soir cisèlent le bois et livrent chaque année au commerce une quantité de statuettes et de figurines. Les enfants eux-mêmes prennent dès leur bas âge le tronçon de noyer, le couteau, s'étudient sous les yeux de leur père à arrondir un visage, à creuser les plis d'un vêtement, et il sort de ces rustiques fabriques des œuvres de ciselure d'une rare délicatesse. J'en ai vu au musée d'Innsbruck qui charment les connaisseurs. Il en est qui se vendent quatre-vingts, cent francs à Paris et qui sortent d'une de ces pauvres maisons du Tyrol, où celui qui les a faites les a livrées à un commissionnaire pour quelques florins. A deux lieues d'Innsbruck, dans le village d'Axanes, vivait, il y a environ un siècle, un simple paysan nommé Pierre Anich, qui, en gardant ses troupeaux, étudiait le

mouvement des astres, et qui en voyant une carte comprit la géographie. Il fit lui-même la carte entière du Tyrol et il exécuta avec un de ses parents, aussi dénué que lui de toute ressource pécuniaire et de tout conseil scientifique, deux globes très-complets. Quand il mourut, il fallut, pour pouvoir enlever ces globes, briser les portes de sa demeure, assez larges pour lui, dit un écrivain allemand, pas assez pour ses œuvres.

L'été, le paysan tyrolien a une autre tâche à remplir. Il faut qu'il s'en aille avec la charrue ou la faux à travers champs, qu'il recueille dans la plaine et sur la montagne les provisions d'hiver pour sa famille et pour ses bestiaux.

Vers la fin de mai, on conduit les troupeaux dans les hauts pâturages, quelquefois à cinq mille, sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette migration se fait pompeusement et tous les gens du village y assistent. En tête de la caravane s'avance le principal berger avec la vache la plus belle, portant au col les insignes de sa distinction, une grosse clochette en bronze avec des rubans, puis les chèvres, les brebis et les porcs, chaque bande précédée de son pâtre particulier. Les hommes chargés de veiller sur ces bestiaux s'installent sur les montagnes dans de misérables cabanes en bois garnies tant bien que mal de mousse dans leurs interstices, ouvertes de plusieurs côtés et souvent encombrées de neiges. Il n'y a là qu'un grand foyer carré, élevé à deux pieds du sol, qui sert à la fois d'âtre, de banc et de table. On couche sur la terre nue, et chaque samedi soir, les gens du village envoient à cette colonie les provisions de pain

et de farine pour la semaine. A part celui qui leur apporte ces aliments, les habitants de la Senne, c'est-à-dire du chalet, restent des mois entiers sans voir âme qui vive. Leur journée se passe à surveiller les bestiaux, à les conduire d'un pâturage à un autre; les femmes sont chargées de traire les vaches et de préparer le beurre. Si le temps est beau, les troupeaux restent nuit et jour dehors, mais parfois il survient des orages, des temps de pluie et de brouillards qui obligent les bergers à faire rentrer tout le bétail à l'écurie. Alors il faut pourvoir à sa nourriture; il faut s'en aller dans les lieux les plus escarpés, jusqu'à la pointe des rocs arracher un peu d'herbe. Dans ces pénibles entreprises, le Tyrolien prend ses chèvres pour guides. Il les suit d'un pied agile sur la pente des montagnes, au bord des ravins, mais souvent il ne peut atteindre le point où elles s'élancent d'un bond léger. Il voit au-dessus d'un pic aigu une touffe épaisse de plantes fraîches, et son ardeur se ranime; il s'y traîne, et s'aidant des pieds et des mains, se cramponne à chaque angle, à chaque saillie de roc, se hisse au sommet et s'en revient triomphant avec sa gerbe flottante, comme s'il avait conquis la toison d'or. D'autres fois, c'est sur les flancs mêmes et dans les ouvertures des rochers glissants, taillés à pic, qu'il voit ondoyer sous ses yeux cette herbe verte dont l'aspect exerce sur lui une sorte de fascination. Point de sentier pour arriver là, pas une place où poser le pied, rien qu'une muraille droite comme un rempart et le précipice au bas; mais le désir d'augmenter la provision nécessaire à son troupeau, peut-être aussi l'attrait même de la difficulté l'emportent sur le sentiment du danger. Il ap-

pelle deux de ses compagnons, s'attache à une corde dont ils tiennent le bout, se glisse le long de la rampe périlleuse; hélas! et chaque année quelque pauvre Tyrolien tombe victime de ces fatales imprudences, et, chose affreuse à dire, ces terribles accidents n'excitent qu'une faible émotion. Les paysans du village vous racontent paisiblement que tel homme est tombé du haut d'un roc et a été fracassé, comme s'ils vous apprenaient qu'il a eu la migraine. Si au contraire une vache vient à se perdre dans un précipice, ce sont des lamentations et des récits d'une douleur interminable. On parle de l'insensibilité morale que donne la fortune; la misère en produit parfois une bien plus triste et bien plus cruelle.

Les paysans tyroliens courent encore de plus grands dangers en s'en allant sur le revers des montagnes abattre le bois dont ils ont besoin, ou en poursuivant l'oiseau de proie et le chamois. Il n'est pas un canton du Tyrol qui n'ait, sur ces périlleuses excursions, quelques traditions plus ou moins dramatiques. En passant au pied du Martinswand, entre Zirl et Innsbruck, on raconte aux voyageurs celle-ci : Un jour, l'archiduc Maximilien avait organisé une partie de chasse sur les rochers qui dominent le cours de l'Inn; lui-même marchait bravement en tête de son cortége; un chamois sort tout à coup du taillis : le prince s'élance à sa poursuite; le chamois, pour l'éviter, se jette, par un bond impétueux, sur un pic escarpé. Maximilien, entraîné par l'ardeur de la chasse, peut-être aussi par le désir de montrer son adresse et son agilité aux belles dames qui le regardaient, s'avance jusqu'au bord de l'abîme, tire sur le chamois et le

blesse; mais au même instant, cinq des crampons de fer attachés à sa chaussure, se brisent et il reste immobile, retenu par un seul crampon, sur la pointe du précipice. Impossible de revenir sur ses pas; derrière lui, il ne voit qu'un rocher infranchissable, autour de lui, des gouffres dont son œil n'ose mesurer la profondeur. Au moindre mouvement, il pouvait briser son dernier soutien et rouler dans l'abîme. Les gens de sa suite et les habitants du village de Zirl l'observent avec terreur et nul d'entre eux n'ose se hasarder à lui porter secours : déjà on le croit à jamais perdu. Le prêtre de la paroisse s'avance avec le saint sacrement, lui donne, du bas de la montagne, la dernière bénédiction, et Maximilien se résigne à la mort, quand soudain un jeune chasseur, animé d'une héroïque résolution, se recommande à Dieu, gravit au faîte des rocs, se glisse auprès du prince, lui tend la main et le ramène sain et sauf au milieu de ses sujets. Maximilien anoblit son libérateur et lui donna le nom de Hohenfelsen. En mémoire de cet événement, on a placé un christ dans une grotte de quatre-vingts pieds de hauteur, qui s'étend à quarante-deux pieds de profondeur, au sein même de ce roc jadis si périlleux, et l'on a fait, au sommet de la montagne, un sentier par lequel on arrive aisément jusque dans cette grotte historique.

Au-dessus de toutes ces cimes arides, de tous ces pics aigus, s'élancent, de distance en distance, les glaciers. Ces glaciers n'ont pas été encore explorés comme ceux de la Suisse, et les guides mêmes qui font profession d'y conduire les voyageurs, n'en connaissent pas tous les périls. Dernièrement, un jeune

professeur de Berlin s'en alla, avec quatre hommes tenter une de ces redoutables excursions; deux guides marchaient devant lui et deux derrière. En suivant les traces de ceux qui le précédaient, il tomba dans une fondrière; à ses cris de détresse, ses compagnons accourent, attachent l'une à l'autre les cordes qu'ils avaient apportées et les lui jettent; elles n'étaient point assez longues pour arriver jusqu'à lui : il fallut retourner au village et remonter avec de nouveaux moyens de secours. Un des guides s'attache à une corde, descend dans le précipice et trouve le malheureux voyageur étendu, à quatre-vingts pieds de profondeur, sur le sol, glacé et inanimé. Il l'enlace dans ses bras, il donne le signal pour qu'on le hisse au-dessus de l'abîme, avec son fardeau; mais il ne rapportait qu'un cadavre.

Malgré tous ces périls, malgré les rigueurs d'un climat qui, en hiver, ressemble à celui du nord, les paysans de cette contrée sont profondément attachés au sol qui les a vus naître. Jamais les Tyroliens ne se sont, comme les Suisses, enrôlés au service d'une puissance étrangère. Un grand nombre d'entre eux, pressés par le besoin, ou entraînés par l'espoir d'une heureuse spéculation, ont parcouru d'autres régions : on en rencontre à tout instant en Allemagne, ceux-ci formant des chœurs de chanteurs, ceux-là portant une cargaison de tapis fabriqués dans l'Unterinnthal. Quelques-uns se sont enrichis dans le cours de ces voyages, quelques-uns même ont établi, dans différentes villes de l'Europe, des maisons de commerce considérables, tous sont revenus avec amour dans le pays et ont voulu y jouir du fruit de leur industrie.

Nulle des contrées que j'ai parcourues n'a, comme celle-ci, gardé son caractère national, ses vieilles mœurs et jusqu'à ses anciens costumes. En Norvége, j'étais surpris de voir les paysans portant déjà le chapeau rond et l'habit français. Dans le Tyrol, nos modes parisiennes n'ont encore séduit que les habitants des villes et quelques riches propriétaires des campagnes; les paysans et les paysannes ont conservé les vêtements de leurs aïeux, et ce vêtement, surtout celui des femmes, varie dans chaque district : ici c'est une espèce de large éventail noir que les paysannes posent sur le derrière de la tête; là c'est un lourd bonnet de laine, taillé comme un pain de sucre; plus loin, je retrouve le chapeau de feutre pointu, orné d'une ganse d'or et d'une plume d'aigle; les hommes portent des culottes de velours, de larges gilets d'une couleur éclatante, ou des vestes étroites qui leur dessinent gracieusement la taille.

Cette fidélité aux usages matériels, le Tyrolien l'a conservée dans ses sentiments de cœur. Tout le Tyrol se leva, en 1809, pour défendre les droits de l'Autriche, et tout le Tyrol se lèverait aujourd'hui pour défendre sa religion. Si j'en excepte la Bretagne, je ne connais pas une contrée aussi naïvement, aussi sincèrement dévouée que celle-ci au catholicisme. Il n'y a, dans l'étendue entière du Tyrol, qu'une seule communauté juive et quelques familles protestantes. Tout le reste de la population est catholique, et toutes les routes sont parsemées de chapelles et d'églises. S'il arrive quelque part un accident, on y plante une croix. Si un homme échappe à quelque péril, il porte un *ex-voto* à sa paroisse : il donne une lampe à un autel ou

fait construire un oratoire. Du matin au soir il y a des hommes et des femmes en prière dans les églises. Quand l'*Angelus* sonne, il n'est pas un paysan qui ne se découvre la tête et ne récite son *Ave Maria*. Si un prêtre ou un religieux passe dans la rue, chacun le salue avec respect.

A ce respect profond pour tout ce qui tient au culte catholique, les Tyroliens joignent de sévères principes de moralité. Dans plusieurs vallées on ne compte, sur cinquante ou soixante enfants, qu'un enfant naturel; dans d'autres, moins encore, et à Groeden, de mémoire d'homme, il n'y a pas eu une seule naissance illégitime.

Cependant il existe encore dans ce pays une coutume qui, dans d'autres contrées, produirait de tristes résultats. Une fois qu'un jeune homme est parvenu à obtenir l'aveu d'une jeune fille, il s'en va passer près d'elle la nuit du samedi au dimanche. La jeune fille n'en est pas moins considérée et le mariage dignement conclu après ces dangereuses séries de promenades nocturnes.

Dans les villages et même dans les villes, l'étranger n'a pas à s'inquiéter ici que la porte de sa chambre soit dûment fermée ni à mettre la main sur ses poches quand il traverse une rue. Nul industriel trop habile ne viendra lui faire une fatale visite et nul passant trop empressé ne se glissera près de lui pour couper sa chaîne de montre. Je ne veux pas dire que le vol soit un fait ignoré dans le Tyrol; mais il est encore, comparativement à ce qui se voit ailleurs, et notamment en Russie, à l'enfance de l'art. Les statistiques judiciaires en font foi. Dans l'espace de dix ans, on ne

trouve dans le Tyrol, que deux condamnations à la détention perpétuelle et une condamnation à mort.

Sécurité de voyage, belles routes, grande et magnifique nature, peuple honnête, intelligent et marqué d'une empreinte caractéristique, en voilà plus qu'il n'en faut pour attirer ici les artistes et les curieux. Oui, c'est une admirable chose à voir que cette terre du Tyrol avec ses fraîches vallées épanouies comme des berceaux de verdure et des bouquets de fleurs, au pied des montagnes arides, des pyramides de rocs et des glaciers qui élèvent jusqu'au ciel leurs flèches étincelantes! Oui, l'on éprouve un charme extrême à s'en aller de prairie en prairie, à travers ces hameaux si riants, ces demeures si paisibles, à gravir ces cimes escarpées, et à contempler du haut d'un pic aigu ces sites si imposants et si variés. Mais il ne faut chercher ici ni le libre mouvement intellectuel, ni les vives et franches communications de la pensée, et cela suffit pour affliger l'enthousiasme de celui qui ne voyage pas seulement dans l'intention d'observer les scènes pittoresques de la nature, mais qui désire entrer en rapport avec les hommes. Entre ces images gigantesques des différentes zones du Tyrol et ce servage d'esprit de ceux qui l'habitent, il y a un contraste étonnant, qui m'a souvent frappé et qui m'a surtout saisi à Innsbruck.

CHAPITRE III.

INNSBRUCK. — Situation pittoresque. — Passage des Français. — Tombeau de Maximilien. — La bibliothèque. — Étrange vente de livres. — Le musée Ferdinand. — Le sculpteur aveugle. — Le gouvernement autrichien et la censure.

A M. ROCHER,

Conseiller à la cour de cassation.

Par sa situation Innsbruck est une ville très-remarquable et très-intéressante à voir. Qu'on se figure une belle vallée d'une lieue de large, traversée par une rivière rapide et enserrée de tous côtés entre des groupes de montagnes de sept à huit mille pieds de hauteur. C'est dans cette verte et pittoresque enceinte que s'élève la capitale du Tyrol. Par un effet d'optique, les montagnes paraissent plus rapprochées de la ville qu'elles ne le sont réellement, et présentent une variété de sites, d'effets de lumière, de scènes agrestes et grandioses qu'on ne se lasse pas d'observer. Leur première pente, qui s'abaisse graduellement vers la prairie, est converte d'habitations champêtres et de

forêts. Çà et là, on voit apparaître, au milieu des arbres touffus, la flèche d'une chapelle, les murs d'un vieux château; çà et là quelques grandes fermes dont une cascade argentée arrose les frais vergers. Plus haut, on n'aperçoit que des sapins épars, des crevasses profondes, des lits de torrents desséchés; plus haut encore, rien que des pics de rocs arides, échancrés, déchirés comme la brèche de Roland, les murailles de pierres taillées à pic comme les parois d'une citadelle et suspendues au bord des précipices. Là il n'y a plus ni chemin ni sentier; le hardi chasseur peut seul, avec ses crampons de fer, s'y hasarder à la poursuite du chamois. Là est le séjour de l'aigle au vol superbe, la région des jours éclatants et des sombres orages. Tantôt le soleil, en dardant ses rayons sur ces murailles nues, les fait reluire comme des lames d'acier; tantôt des masses de brouillards les entourent comme une ceinture et déroulent leurs replis flottants jusque dans la vallée, et forment autour de la montagne une immense robe blanche au-dessus de laquelle brille la tête vierge d'une pyramide. Si ces brouillards s'épaississent, l'horizon apparaît soudain, voilé, fermé de tous côtés. On promène autour de soi un regard étonné, on n'entrevoit nulle part un sillon de lumière, une issue, et l'on dirait une ville séparée du monde entier et plongée dans un gouffre ténébreux; puis, tout à coup, voilà que l'éclair déchire ces amas de nuages; la tempête gronde, éclate, la foudre retentit de cime en cime, de roc en roc, répétée par tous les échos des montagnes; des flots de pluie inondent le vallon, bondissent dans les ravins. Un instant après les brouillards se relèvent comme un rideau de théâ-

arriver une troupe de paysans grotesquement vêtus et grotesquement armés, qui escortaient en triomphe, jusqu'au palais de la ville, où il allait s'installer comme un roi, le héros du Tyrol, le paysan du Passeyerthal, le valeureux Hofer, que ses soldats appelaient monseigneur l'aubergiste de Sand.

C'était le temps des choses merveilleuses, des miracles du courage, des contes de fées de la fortune. C'était le temps où des valets de ferme s'élevaient, par la puissance du sabre, au rang des princes, où un obscur cabaretier brisait violemment les liens de l'étiquette autrichienne, et forçait les chambellans, avec leur clef d'or, les grands seigneurs, avec leur orgueil nobiliaire, à s'incliner devant lui. Un an après, Hofer expiait cruellement cette gloire d'une bataille, cette souveraineté d'un jour. Un arrêt de proscription pesait sur sa tête, un traître révélait son refuge, un piquet de soldats le fusillait sous les murs de Mantoue. Ses compatriotes ont su, du moins, reconnaître sa valeur et rendre hommage à sa mémoire. Son nom est vénéré dans le Tyrol, ses derniers restes reposent dans l'église principale d'Innsbruck, et sa statue en marbre s'élève dans cette même église, près du tombeau célèbre de Maximilien, près d'une double rangée de ducs et de souverains, près de la statue en bronze de Clovis, notre premier roi chrétien, d'Arthur de Bretagne, auquel se rattachent tant de poétiques légendes, de Charles le Téméraire, ce fougueux guerrier, et de Marie de Bourgogne, notre douce et belle princesse, dont Maximilien, son époux, ne pouvait parler, trente ans après l'avoir perdue, sans être ému jusqu'aux larmes. Ce n'est pas une des victoires les

moins mémorables de Hofer, que cette installation de son mausolée sous les voûtes de l'aristocratique Hofkirche. Que de graves raisons il a fallu pour que la fière Autriche se décidât à placer le paysan de Sand dans le même parvis que ses archiducs et ses princesses! C'est tout une révolution.

Dans le voisinage de l'église où s'élèvent ces monuments trop souvent décrits pour que j'essaye de les décrire encore [1], on trouve les deux édifices scientifiques d'Innsbruck; l'un, qui renferme les salles du gymnase, de l'université et de la bibliothèque; l'autre, qui a été tout récemment construit pour recevoir le musée Ferdinand.

Le gymnase est, depuis l'année 1841, entièrement remis entre les mains des jésuites, c'est ce qu'il y a de mieux.

L'université ne représente point l'institution qu'un tel titre implique. Il lui manque la faculté de théologie annexée au séminaire de Brixen, et sa faculté de médecine est incomplète; les élèves qui commencent ici leurs études médicales, doivent les achever ailleurs; on ne compte, à cette université, pas plus de deux cent cinquante à trois cents étudiants, et elle ne jouit d'aucun renom en Allemagne.

La bibliothèque, fondée par Marie-Thérèse et agrandie par les *triplicata* de la bibliothèque impériale de Vienne, et par des dons particuliers, renferme environ

[1] Je recommande à ceux qui voudraient en avoir une idée exacte, ce qui en a été dit par M. de Golbéry, dans son livre intitulé : *Suisse et Tyrol,* Paris, 1838; et par M. F. de Mercey, dans sa charmante description du Tyrol, 2me édit., Paris, 1845.

quarante mille volumes rangés dans des salles fort belles. Il est dans la destinée de cette bibliothèque d'être sans cesse exposée à de nouveaux dangers. En 1809, pendant le temps de son règne, André Hofer, qui était un fervent orthodoxe, demanda formellement qu'on retirât de cette bibliothèque tous les livres hérétiques, et qu'on en fît un auto-da-fé. Les remontrances de plusieurs personnes respectables ne purent le décider à revenir sur cette décision; il fallut qu'un prélat intervînt et fît entendre au commandant suprême du Tyrol, que les livres hérétiques étaient nécessaires à l'instruction même du clergé, qui, s'il ne les lisait, n'en connaîtrait qu'imparfaitement les abominables doctrines. Grâce à cet habile raisonnement, la fondation de Marie-Thérèse fut épargnée. Mais il y a quelques années, un homme que l'on devait croire plus ami des lettres que l'ignorant Hofer, un professeur même de l'université, chargé des fonctions de bibliothécaire, s'avisa, un beau jour, de représenter à l'autorité locale qu'il y avait, dans ces quarante mille volumes, une quantité d'ouvrages inutiles, de paperasses, qu'il serait urgent de purger le dépôt de toutes ces superfluités, et de les vendre pour acheter quelques ouvrages dont on avait besoin. L'autorité, sans autre examen, lui donna la permission de traiter l'affaire comme bon lui semblerait; et voilà le Vandale qui, à l'instant même, rassemble tout ce que, dans son aveuglement, il ne connaissait pas; manuscrits et incunables, in-folio et in-quarto. Les plus vieux et les plus gros y passèrent les premiers. Le tout fut vendu au poids comme une drogue d'épicerie. Un adroit Anglais en acheta la plus grande partie; je

laisse à penser quelle joie! Et l'on allait gaiement continuer la vente, quand un autre professeur s'aperçut de cet acte de barbarie, et parvint, non toutefois sans quelque peine, à faire comprendre l'irréparable erreur que l'on venait de commettre. Le professeur qui avait entrepris d'améliorer ainsi la bibliothèque d'Innsbruck n'en est pas moins resté professeur, et celui qui l'a arrêté dans sa candide spéculation, passe, aux yeux des graves fonctionnaires, pour un homme affligé d'un esprit inquiet. *Sic justitia mundi.*

Maintenant la bibliothèque est en permanence livrée à un autre péril. Elle est placée sur les appartements du gymnase, où, en hiver, on n'entretient pas moins de vingt-sept feux. On parle de la transférer ailleurs, et pour la mettre plus mal encore. Infortunée bibliothèque!

Ses salles de lecture sont ouvertes au public tous les jours, excepté les jours de fête, et l'on peut aller librement s'y installer le matin et l'après-midi; seulement il faut, en y allant, savoir restreindre ses désirs d'étude. Derrière les livres de bon aloi, qui s'offrent libéralement au public, il y a une collection d'ouvrages proscrits, qu'on ne montre même pas. Je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil furtif, et j'y ai vu, dans le coin le plus sombre, dans les limbes de la littérature dangereuse, l'*Histoire de la Révolution*, de M. Thiers. Chaque mois, le bibliothécaire reçoit de Vienne un index des livres défendus, et si, par hasard, il avait déjà fait emplette de quelqu'un de ces livres, il ne peut les mettre en lecture, sous peine de destitution.

Le musée Ferdinand n'est point une fondation litté-



raire, et grâce à cette heureuse distinction, il est magnifiquement établi, et jouit d'une entière liberté. En 1823, quelques honorables fonctionnaires et citoyens d'Innsbruck se réunirent, dans le but de former une société qui recueillerait, dans le même local, un spécimen des principales productions artistiques et industrielles du Tyrol. Ce projet ayant été approuvé par l'empereur, car tout doit être ici soumis à la sanction de l'empereur, la société se constitua régulièrement, exposa ses vues, et fit un appel aux naturalistes, aux fabricants du Tyrol, qui y répondirent avec un noble empressement.

Cette société se compose, à présent, de huit cents membres, dont chacun s'engage à payer une cotisation de vingt francs au moins, par an. Avec le produit de ces souscriptions, avec une somme votée par les états, et une autre somme accordée généreusement par l'empereur, on a construit un splendide édifice qui renferme aujourd'hui une galerie des plus variées et des plus intéressantes. On y trouve une belle collection de tableaux, de ciselures en bois, d'estampes des artistes tyroliens les plus estimés, une collection géologique et minéralogique très-complète, de chaque district de la contrée, une collection ornithologique disposée avec une rare habileté. Les fabricants du Stubeithal ont envoyé là des modèles en miniature de tous les instruments en fer et en acier qui sortent de leurs ateliers; les habitants des provinces du sud ont envoyé des échantillons de leurs velours et de leurs étoffes de soie. Des paysannes sont venues là déposer leurs plus fins écheveaux de fil de lin; les bijoutiers y ont mis leur travail le plus délicat, et quiconque a

trouvé dans son champ une statuette de bronze ou de pierre, une médaille antique, s'est empressé d'en faire hommage au musée.

Ces objets ont été rangés par catégories, dans différentes salles, et les collections d'histoire naturelle classées scientifiquement. On peut ainsi voir, en quelques instants, tout ce qui tient à la nature territoriale du Tyrol, à ses œuvres d'art, à ses tentatives industrielles. C'est une exposition permanente et progressive des richesses du pays, car chaque jour on y apporte de nouveaux produits de fabrication, et la comparaison de ces produits récents avec ceux que la société avait réunis, il y a quelques années, est d'un heureux augure pour l'avenir.

Il serait à souhaiter qu'on formât dans nos chefs-lieux de province de pareils établissements. Nul doute qu'ils ne produisissent d'heureux résultats. Pour les étrangers et les habitants même du pays, ce serait un intéressant sujet d'étude; pour les fabricants, un mobile constant d'émulation.

Je suis sorti de ce musée pour visiter une maison où m'appelait encore une pensée d'art. Dans cette maison, je n'ai vu qu'une pauvre chambre où il n'y a pour tous meubles qu'un misérable lit, un clavecin à demi brisé, et un banc sur lequel sont posés quelques tronçons de bois et quelques outils de ciselure. C'est la demeure d'un vieillard nommé Kleinhans, que la nature a condamné à la plus cruelle des infirmités, et qui, par sa patience, est devenu un vrai phénomène.

A l'âge de cinq ans, Kleinhans fut atteint d'une petite vérole qui lui rongea les yeux, et le rendit com-

plétement aveugle. Avant d'être frappé de cécité, il avait souvent joué avec ces figurines en bois que l'on fabrique de tous côtés dans les industrieuses vallées du Tyrol; il s'était essayé lui-même d'une main débile à tenir un couteau, à ébaucher une statuette. Quand la lumière lui fut ravie, il songeait sans cesse à ces images de Vierges et de saints qu'il avait contemplées avec tant de joie, et qu'il aurait voulu imiter. Il les reprenait entre ses mains, les palpait, et se consolait encore de ne plus les voir en les mesurant du doigt. A force de les reprendre, de les tourner en tous sens, il en vint peu à peu à pouvoir discerner par le toucher les justes proportions d'une figure, à disséquer, pour ainsi dire, sur le bois, sur le marbre, sur le bronze, les traits du visage, les différentes parties du corps humain, et à juger de la délicatesse d'une œuvre d'art. Lorsqu'il eut acquis cette étonnante rectitude de tact, un jour il se demanda s'il ne pourrait pas lui-même parvenir à remplacer par la fine impression de ses doigts l'organe dont il était privé. Son père et sa mère étaient morts. Il se trouvait seul, dénué de toute fortune, de tout secours; et, plutôt que de mendier, il résolut de se créer par sa propre force un moyen d'existence. Il prit une planchette, un ciseau, et se mit à l'œuvre. Ses premiers essais furent bien pénibles et bien tristes. Que de dessins imparfaits! que de coups de ciseaux manqués! que de fois le malheureux aveugle détruisit par une entaille trop profonde une œuvre à laquelle il avait déjà consacré de longs jours de travail! Tout autre que lui aurait été découragé de tant de difficultés; mais il avait l'amour de l'art et la puissance de la volonté. Après tant et tant d'efforts, il

arriva enfin à tenir son ciseau d'une main si ferme, à le faire entrer avec tant de précision dans le bois, à sentir si nettement l'un après l'autre chaque pli d'un vêtement, chaque contour d'un membre, qu'il voyait, pour ainsi dire, par les doigts, la figure qu'il dessinait se former et s'animer. Bien plus, il en est venu, chose incroyable! à se graver par le toucher dans la mémoire, les traits d'un visage, et à le reproduire avec une ressemblance parfaite. J'ai vu au musée d'Innsbruck un buste en bois de l'empereur Ferdinand qu'il a fait d'après le buste d'un artiste viennois, et qui est tout aussi ressemblant que l'original. J'ai vu chez lui le portrait d'une de ses parentes qu'il a ciselé en lui passant à diverses reprises la main sur le visage, et qui est, dit-on, d'une parfaite exactitude.

Kleinhans a maintenant soixante et dix ans. Il est droit et robuste; sa figure a une grande expression de douceur et de bonté, et il travaille chaque jour comme dans sa première jeunesse. Dans le cours de sa longue carrière, il a fait trois cent cinquante christ de différentes grandeurs, une statue de saint Jean-Népomucène, et une centaine de têtes de madones ou de saints. Il m'a montré dans son atelier un crucifix de trois pieds de haut, auquel il a lui-même adapté un mécanisme de son invention qui relève graduellement la tête du Christ, ouvre ses yeux et ses lèvres, puis les referme peu à peu, et fait retomber le front pâle du Dieu mourant dans l'agonie de sa passion.

Tant d'œuvres surprenantes n'ont point enrichi l'infatigable Kleinhans. Ses compatriotes n'ont pas su apprécier le génie laborieux d'un tel homme, et l'on n'a rien fait pour lui donner une situation meilleure.

Plus tard, peut-être, on lui élèvera un splendide tombeau. En attendant, il est encore seul dans sa pauvre chambre obscure, et vit au jour le jour du produit de ses sculptures.

Mais il a le cœur gai. Nul vain désir ne l'agite. Nulle ambition d'honneur, ou d'argent ne le trouble dans ses rêves d'artiste. Sa pensée est toute remplie des images célestes qu'il a reproduites, et qu'il veut encore reproduire. Il se met à l'œuvre dès le matin, et à mesure qu'il avance dans son travail, son visage s'anime, son âme se dilate.

Je pensais, en le regardant ciseler devant moi un groupe de saints d'une grâce remarquable, à l'harmonieux Beethoven frappé de surdité. Kleinhans a pourtant une satisfaction que Beethoven ne pouvait plus trouver. « Je sens, me disait-il, chaque ouvrage de sculpture qu'on me présente, et chaque ouvrage que je fais. Je le sens dans ses plus minutieux détails, et j'en jouis comme si je le voyais de mes propres yeux. »

Il a lui-même composé la musique et les paroles d'un cantique dans lequel il exprime avec une touchante résignation ses émotions d'artiste aveugle. Il m'en a chanté toutes les strophes, en s'accompagnant de son mauvais clavecin, et j'ai essayé de les traduire, mais je n'ai pu conserver le naïf caractère de l'original.

« Voyez le pauvre aveugle dans sa misère. Il faut qu'il s'en aille de par le monde chercher son pain de chaque jour. Nulle plume ne peut dépeindre ce que l'aveugle doit endurer. Prenez pitié de lui, ô Dieu puissant !



« Tobie lui-même a attesté le malheur de la cécité Il eût voulu plutôt souffrir toute autre infortune. Il eût voulu mourir quand l'hirondelle lui ravit la lumière.

« Lorsque, par une belle matinée de printemps, les rayons du soleil enchantent tous les regards, l'aveugle seul ne jouit pas de cette douce clarté. Nul tableau, nulle couleur ne sourit à ses yeux. Hélas! c'est une amère privation.

« Mais je veux louer le Créateur quoiqu'il m'ait fait aveugle, je veux lui rendre hommage quoique je vive dans les ténèbres. Il m'a, dans sa bonté, accordé la grâce précieuse de pouvoir ciseler son image.

« Un jour aussi je me réjouirai quand mes yeux se rouvriront, quand je pourrai contempler la splendeur du Très-Haut. C'est lui qui est le bon pasteur, il garde lui-même ses brebis aveugles; lorsque le fil de la vie mortelle se brise, il leur montre la lumière du ciel.

« Pauvres aveugles, pauvres sourds et infirmes, adorez la providence de Dieu. Voyez : que n'a-t-il pas souffert lui-même sur la croix pour nous! Notre infirmité n'est-elle pas une faveur qu'il nous a faite? Sans cela peut-être, par combien d'erreurs et de péchés nous serions-nous éloignés de lui. »

Quand ce noble artiste eut achevé son religieux cantique, je lui serrai les mains avec une profonde émotion; je pris, pour la somme modique qu'il me demandait, les deux seules figurines qui lui restaient, et je les emporte comme un souvenir d'une de mes meilleures heures de voyage.

Les magnifiques sites d'Innsbruck, les monuments en bronze et en marbre de l'église de la cour, quelques autres églises remarquables par leur richesse d'ornements et le musée Ferdinand, suffisent pour

exciter assez vivement la curiosité du voyageur. Cependant, ceux qui viendront dans ce pays avec les idées trop splendides qu'ils s'en seraient faites, d'après les descriptions de certains romanciers, ou les récits exagérés de certains touristes, y éprouveront plus d'une déception [1]. Et, d'abord, les Tyroliens n'ont point cette fière attitude, ni cette mâle beauté dont on les gratifie si généreusement dans les Keepsakes et les recueils de gravures. Ils sont d'ordinaire agiles, mais petits et maigres. Dans les districts du nord, les femmes ne sont ni belles ni agréables. A Innsbruck, je ne crois pas avoir aperçu trois jolies figures. Dans le Passeyerthal, la race est plus forte, dans le Zillerthal, plus fraîche et plus gracieuse, mais ce n'est encore là ni la ferme carnation des montagnards des Pyrénées, ni la suave beauté des femmes du nord.

Il ne faut pas s'attendre non plus à trouver ici tant de chants et de musique. Quand je suis arrivé dans le Tyrol, je m'imaginais que sur toutes les routes, dans

[1] Les écrivains modernes qui ont le mieux vu cet intéressant pays, et qui en ont, ce me semble, donné l'idée la plus juste, sont, en Allemagne, M. Lewald; en France, M. de Golbéry et M. de Mercey, qui joint à son talent littéraire un précieux talent d'artiste. Un Anglais, M. Ingles, a publié aussi, sur le Tyrol, un petit livre spirituel et agréable, *The Tyrol with a glance at Bavaria*. Avant tout, il faut citer M. Beda-Weber, Tyrolien de naissance; il s'est dévoué, avec un sentiment de patriotisme, à l'étude de sa terre natale. On lui doit, sur cette contrée qui lui est si chère, et qu'il connaît si bien, un ouvrage très-détaillé, l'œuvre de plusieurs années de sa vie : *Das Land Tyrol*, 3 vol. in-8°, 1838, et quelques autres ouvrages spéciaux : un recueil de poésies tyroliennes, une description particulière de Meran.

chaque hôtel, à chaque station, j'allais voir apparaître des chœurs de Tyroliens, entonnant leurs mélodies agrestes, roucoulant ces chansons des montagnes qui m'avaient tant de fois charmé en Allemagne et dans le Nord, et j'ai failli ne pas même entendre le son d'une clarinette. Heureusement que la veille de mon départ d'Innsbruck, Mme la grande-duchesse Hélène de Russie vint descendre avec ses équipages dans l'hôtel où je logeais. Les magistrats, pour lui faire honneur, lui dépêchèrent leurs musiciens, et je n'ai eu qu'à me mettre à la fenêtre pour prendre ma part de la sérénade qui lui était offerte.

Mais la plus triste déception est celle que l'on éprouve en essayant de pénétrer dans le mouvement littéraire et intellectuel de ce pays. Le Tyrol renferme près d'un million d'âmes, et ce million n'use probablement pas autant de livres de littérature qu'il s'en consomme dans l'étroite circonscription de l'université de Bonn, ou de Heidelberg. A Innsbruck, il y a un casino, où, à part le *Journal des Débats* et la *Gazette d'Augsbourg*, on ne reçoit que les journaux des différentes provinces de l'Autriche, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus insignifiant dans la presse périodique. La ville d'Innsbruck, pour se mettre au niveau des autres principautés, publie aussi deux fois par semaine un journal, c'est-à-dire un recueil de nouvelles écourtées, mutilées, et de loin en loin quelques dissertations géologiques, ou ethnographiques, rédigées par la société du musée Ferdinand.

Des deux imprimeries d'Innsbruck, il ne sort d'ailleurs que des livres élémentaires dûment contrôlés; et quand elles osent s'élever jusqu'au *Guide du Voya-*

geur, il faut que le texte historique qui en fait partie soit minutieusement revu et épuré pour flatter convenablement l'Autriche, être agréable à la Bavière, et ne pas déplaire au reste de l'Allemagne. Il n'y a que la France dont on puisse parler sans gêne.

Les Tyroliens sont cependant, dit-on, un peuple libre. Oui, libre comme tous les habitants des montagnes à qui la nature elle-même a donné des remparts, et qui savent qu'en cas d'oppression, ils trouveront toujours un refuge au sommet de leurs rochers, et un champ de bataille avantageux au sein de leurs Thermopyles; mais leurs institutions ne présentent qu'une ombre de liberté, et le Tyrol n'est tout simplement qu'une très-docile parcelle d'une monarchie absolue. On parle de la constitution qui lui a été accordée et de la réunion annuelle de ses états. Sait-on ce que c'est que ces états? Les quatre ordres du haut clergé, de la noblesse, des bourgeois et des paysans élisent chacun treize députés, lesquels députés se rendent à Innsbruck, au jour qui leur est indiqué, pour recevoir les communications du gouverneur, voter sans mot dire les impôts, et se retirer respectueusement. En quarante-huit heures l'affaire est terminée, et si quelqu'un s'avisait de trouver le chiffre du budget quelque peu élevé, ce serait un beau scandale. Il ne reste de cette assemblée qu'un certain nombre de délégués spéciaux qui, pendant le cours de l'année, surveillent certains travaux publics et l'emploi de certaines sommes affectées aux besoins particuliers de la contrée.

L'Autriche, qui se montre sans cesse animée, il faut le dire, d'une louable sollicitude pour les intérêts ma-

tériels de ses diverses principautés, a constamment ménagé ceux du Tyrol, et n'a aucune raison de suspecter la fidélité de ce pays; mais, avec ses habitudes de défiance, elle le traite comme s'il devait lui échapper. Partout des soldats, des garnisons, des forteresses; partout des fonctionnaires autrichiens dont plusieurs joignent à leur emploi ostensible un emploi secret, qu'ils exercent avec un grand zèle. Partout enfin, une censure inquiète, ombrageuse et absolue. De là cette réserve extrême des Tyroliens envers les étrangers; car l'étranger est toujours plus ou moins un être suspect, et, comme on se sent surveillé de tous côtés, l'on n'ose se livrer à lui. De là aussi ce morne silence des lettres. J'exprimais un jour à un Tyrolien moins réservé que les autres, la surprise que j'éprouvais de ne pas trouver dans son pays quelques-unes de ces poésies locales, de ces chants populaires, tels qu'il en existe en si grand nombre dans les autres États de l'Allemagne.

« La censure, me répondit-il, paralyse toute inspiration. Nous n'avons que quelques chansons que l'on se garde bien de porter à l'imprimerie, qu'on se passe mystérieusement de main en main, et qui sont pourtant d'une nature si simple et si inoffensive, que vous ne pourriez comprendre l'arrêt de réprobation dont elles seraient frappées si on essayait de les livrer à la publicité. »

La censure de Vienne est moins rigoureuse. Il est arrivé que tel éditeur, condamné par les juges d'Innsbruck, a obtenu gain de cause devant ceux de la capitale; mais pour obtenir cette sentence suprême, il faut faire tant de démarches, subir tant de délais et

s'exposer à tant de vexations, qu'on ne se décide qu'à la dernière extrémité à solliciter cette haute justice de la ville impériale.

La censure des provinces ne connaît que le texte des règlements, et les suit à la lettre dans le Tyrol; elle les interprète de telle sorte, qu'il n'y a pas longtemps encore, elle défendait aux marchands de gravures d'exposer à leur étalage le portrait de Napoléon.

Eh bien! soit, passe encore pour Napoléon. Je comprends que le souvenir du vainqueur de Vienne plaise peu à l'Autriche. Mais qui croirait qu'elle s'impatiente même d'entendre parler de Hofer, de Speckbaker, de Harspinger, ces trois hommes qui ont si vaillamment soutenu sa cause, et qu'en leur accordant quelques marques de distinction, elle n'a fait que céder à l'ardent élan d'une nombreuse population. Oui, il a fallu qu'un bataillon de chasseurs tyroliens enlevât pour ainsi dire de vive force les restes de Hofer, ensevelis, oubliés depuis treize ans à Mantoue, et les rapportât à Inusbruck. Quand le gouvernement autrichien apprit ce qui venait de se passer, il se hâta, avec sa prudence habituelle, de réparer autant que possible sa flagrante ingratitude. Il sembla vouloir prendre lui-même l'initiative dans une démonstration d'enthousiasme qui ne lui souriait nullement. Il ordonna que les ossements du héros tyrolien seraient déposés dans l'église de la cour, et qu'un monument lui serait élevé; mais il est évident pour tous les gens qui le connaissent, qu'il a eu assez de ce dernier effort.

Peut-être en encourageant l'admiration que le nom de Hofer et celui de l'intrépide Speckbaker excitent

dans le Tyrol, la cour d'Autriche craint elle d'offenser la Bavière vaincue, battue par ces deux hommes. Peut-être au fond du cœur ne pardonne-t-elle pas au paysan du Passeyerthal d'avoir occupé à Innsbruck le palais impérial et remplacé dans le Tyrol la royauté absente. Peut-être juge-t-elle qu'il n'est point prudent d'entretenir dans l'esprit d'un de ses peuples le fier souvenir de ces jours où il s'est signalé par tant d'actions d'éclat, où il s'est montré plus énergique et plus fort que ses maîtres.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui a rapport aux événements de 1809, à la résurrection du Tyrol, ne plait point à l'Autriche, et le livre que M. Hormayer vient de publier sur ces faits mémorables est interdit à Innsbruck.

Voilà où en sont les Tyroliens à l'égard du pouvoir auquel ils sont assujettis, et quand je vois toutes les entraves qui les entourent, je ne puis les accuser d'avoir si peu de mouvement intellectuel, si peu de vie littéraire. Je ne puis que les plaindre et espérer qu'un temps viendra où, sans secousse et sans révolution, par la force seule des choses, ils pourront prendre leur essor et développer les qualités que la nature a mises en eux.

CHAPITRE IV.

SALZBOURG. — LINZ. — Les craintes de la police autrichienne. — Réforme obligée. — Enthousiasme des Allemands pour leurs bourgades. — Situation de Salzbourg. — Travaux des prélats. — La statue de Mozart. — Route de Linz. — Nouvelles fortifications. — Le Danube et son cours. — Mouvement commercial.

Les Français qui visitent l'Autriche, pour la première fois, sont fort scandalisés des formalités de police auxquelles ils se trouvent astreints. Dans chaque ville, en effet, il faut qu'un nouveau visa soit appliqué à votre passe-port; dans chaque ville, on vous présente, dès votre entrée à l'hôtel, une pancarte en trois langues qui renferme un long interrogatoire. La police veut savoir non-seulement votre nom, votre état, mais quelle est votre religion, et si vous êtes veuf, célibataire ou marié, deux questions qui, aux yeux de nos compatriotes, paraissent fort indiscrètes. Lorsque enfin vous avez satisfait à toutes ces injonctions, s'il vous plaît de partir, ce n'est pas fini. Votre passe-port, embelli d'un douzième parafe et d'une douzième tête d'aigle, n'est qu'une pièce justificative; il vous faut de plus un petit billet spécial qui fixe le

jour de votre départ, le lieu où vous allez. Sans cette pièce officielle, impossible de retenir une place, soit à la poste, soit sur un chemin de fer, ou sur un bateau à vapeur.

Il est aisé de comprendre que toutes ces prescriptions, dont quelques-unes sont au moins très-inutiles, paraissent fort incommodes à ceux qui viennent des autres pays où l'on voyage plus librement. Pour moi, qui ai parcouru l'Autriche, il y a une douzaine d'années, j'éprouve une tout autre surprise. J'admire l'heureuse réforme qui s'est opérée dans les régions de la police de cet empire depuis que j'y suis venu. Je me souviens de ces terribles années qui suivirent la révolution de juillet. Alors le vieux duché d'Autriche était comme une citadelle menacée de toutes parts et tremblant à tout instant d'ouvrir ses portes à un traître, à un incendiaire. Alors on ne pénétrait pas sans une rigoureuse enquête jusqu'au cœur de la capitale, et malheur à celui dont le passe-port ne présentait pas de solides garanties. La qualification de commis voyageur était fort équivoque, celle d'homme de lettres dangereuse et le titre de Français en général très-suspect. La police autrichienne ne voyait dans les Français qui se présentaient sur ses frontières que des carbonari déguisés, des émissaires de la propagande, des apôtres de la révolution. Alors il fallait aller soi-même au bureau de la police subir un long examen, assister à l'ouverture d'un registre qui renfermait une foule de noms marqués à l'encre rouge, de signalements proscrits, et justifier par le certificat d'un banquier de la capitale qu'on n'entrait point à Vienne, sans y apporter une quantité suffisante de

ducats. La douane continuait de son côté cette enquête de suspicion, et quand on ouvrait votre malle, quand on la fouillait en tous sens, ce n'était pas tant pour y trouver quelques étoffes de contrebande que les autres objets d'une contrebande bien plus redoutée, à savoir les fatales brochures du comité révolutionnaire et les abominables journaux parisiens.

A présent, ces mortelles terreurs sont calmées. L'Autriche, tout en secouant de temps à autre la tête, comme un austère vieillard à la vue des étourderies de la jeunesse, avoue cependant que les Français sont devenus sages, et leur ouvre ses barrières sans sourciller. La police leur fait grâce de ses mesures les plus rigoureuses, et la douane les traite fort poliment.

Si, dans chaque cité où l'on s'arrête, on est encore soumis à ces minutieuses formalités dont j'ai parlé, c'est, je le crois aujourd'hui, tout simplement une affaire de bureaucratie, et l'on sait que la bureaucratie gouverne l'empire autrichien. Il faut le dire aussi, avec le mouvement extraordinaire et toujours croissant des chemins de fer et des bateaux à vapeur, l'Autriche ne pourrait, sans de grandes difficultés et sans se faire à elle-même un tort considérable, maintenir ses anciennes précautions envers les étrangers. L'Eilwagen n'amenait ici, il y a quelques années, qu'un certain nombre de passagers. A présent ce sont des centaines, des milliers de voyageurs qui chargent les waggons, remplissent les bateaux à vapeur et circulent de tous côtés. Le moyen de faire comparaître tant de gens dans un bureau de police et de les in-



terroger l'un après l'autre? On ne peut y songer. L'Autriche en vient donc peu à peu, par la force des choses et par l'action des intérêts matériels, à un état de tolérance pratique dont on l'a vue terriblement éloignée. Reste encore la barrière qui la sépare du Zollverein. La lèvera-t-elle? personne ne le sait. Elle a déjà résisté aux vives instances de la Prusse et de la Saxe, elle y résistera encore. Que si enfin elle cède, c'est un grand événement, l'un des plus grands événements qui puissent arriver en Allemagne au point de vue commercial, social et politique. En attendant que cette révolution s'opère et qu'on puisse, par le fait de l'union générale des douanes allemandes, traverser tous les États germaniques, comme si on traversait une seule et même principauté, je me sens déjà dans mes modestes prétentions, très-satisfait de parcourir l'Autriche avec une facilité que je n'y trouvais pas en 1834.

En quatorze heures de temps, une bonne voiture m'a conduit d'Innsbruck à Salzbourg par les magnifiques montagnes de Weydringen, par l'étroit et sauvage défilé du Strubpass, qui fut vaillamment attaqué et défendu en 1809, par de jolis villages étalés de distance en distance dans le vallon, entourés de riches moissons et dominés par des chaînes de rocs au delà desquels on voit briller à l'horizon les pointes superbes des glaciers.

On m'avait beaucoup vanté le charmant aspect de Salzbourg, mais, dans cette longue série d'années que j'ai employées à parcourir les principautés germaniques, j'ai appris à me défier de l'enthousiasme que chaque bon citoyen de cette contrée professe pour le

ruisseau qui arrose sa prairie et le monument qui décore sa bourgade.

Les Allemands parlent sans cesse de nos prétentions illimitées et de notre vanité ; mais, en fait de vanité locale, nous ne sommes, à côté d'eux, que de pauvres sires.

Il faut voir comme tout est ici prôné à l'avance et signalé à l'admiration des voyageurs. La moindre tourelle qui orne l'angle d'un édifice a occupé les veilles de plusieurs générations d'antiquaires et d'archéologues ; la moindre colline, du haut de laquelle tombe un filet de cascade, se trouve reproduite dans toutes les collections d'aquarelles, de gravures, de lithographies, citée comme un rare point de vue dans les Taschenbucher et célébrée dans une quantité de sonnets. Vous arrivez dans une ville et vous exposez bonnement à quelque brave bourgeois du district le projet que vous avez fait de la visiter ; le bourgeois vous sourit d'un air paterne et vous approuve agréablement, mais vous ajoutez que vous ne pouvez rester là qu'un ou deux jours ; à l'instant même il cesse de sourire, il prend une physionomie de précepteur mécontent et la leçon commence ; à l'entendre, il faudrait des mois entiers pour voir seulement une partie des beautés que vous vous figurez pouvoir connaître en quelques heures ; il y a ici des vestiges d'antiquité d'une valeur inappréciable, là des sites comme on n'en voit nulle part, puis des souvenirs historiques dont on a fait plusieurs gros volumes, puis des illustrations, devant lesquelles on incline humblement la tête. Un comte a lui-même fait ériger la fontaine de la place et l'a décorée de ses armoires ; un prince a

passé plusieurs semaines dans une de ces ravissantes maisons de campagne qui s'élèvent sur le coteau. Que si vous ne vous laissez point séduire par tant de graves raisons, et si vous persistez à continuer le lendemain votre route, l'honnête bourgeois vous quitte avec un profond sentiment de pitié, et le soir, en fumant sa pipe avec ses voisins, il leur dira : « Voilà comme ces légers Français voyagent. »

Au nord comme au midi de l'Allemagne, c'est partout le même orgueil de clocher, la même comédie de petite ville. Je m'y suis laissé prendre, ainsi que bien d'autres, et que de fois, en comparant dans ma pensée ces lieux si vantés à tant de sites de notre pays, je me suis dit que nous allions, dans notre aveugle inquiétude, chercher follement, chercher au loin une terre moins belle que notre terre natale. Mais je dois me hâter de rendre justice à Salzbourg, c'est vraiment une très-attrayante ville, élégamment bâtie et admirablement située. A la voir resplendissant au soleil, avec ses larges façades blanches, ses toits plats, ses terrasses, ses coupoles d'églises et de couvents, on la prendrait pour une jeune cité italienne. Tous ses archevêques qui étaient des hommes puissants et, ce qui est plus rare, des hommes de goût, ont travaillé à l'embellir.

L'un d'eux a fait démolir jusqu'à soixante-cinq maisons, pour élargir une rue, pour arrondir une place; un autre a élevé les remparts de la citadelle; celui-ci a jeté les fondements d'un palais; celui-là a voulu se signaler par la construction d'une église. L'œuvre commencée par un de ses souverains prélats était religieusement continuée par ses successeurs.

La cathédrale avec ses voûtes solennelles couvertes de fresques et d'ornements, comme les cathédrales italiennes, le palais archiépiscopal, la fontaine en marbre qui décore la place de la résidence et plusieurs églises, sont des édifices dignes d'une grande capitale.

J'espère pourtant que ces beaux édifices n'empêcheront pas le voyageur de chercher ici, dans deux anciennes rues, deux maisons d'une modeste apparence. Dans l'une de ces maisons est mort Hayden; dans l'autre, au troisième étage, est né Mozart. Hayden n'a qu'une humble tombe dans l'église de Saint-Pierre; mais toute l'Allemagne s'est réunie pour élever à Mozart un monument sur la place de Salzbourg. C'est une statue en bronze, de douze pieds de haut; Mozart est représenté avec le costume de son temps, couvert en partie de son manteau, la tête légèrement tournée de côté, les yeux élevés vers le ciel, la figure animée par l'inspiration et rayonnant de l'éclair du génie. C'est une œuvre habilement conçue et vivement sentie qui, à elle seule, suffirait pour assurer la réputation de l'illustre sculpteur de Munich, M. Schwanthaler.

Maintenant Salzbourg n'est plus le chef-lieu d'un État indépendant, d'une principauté ecclésiastique. En 1801, son archevêché fut sécularisé; en 1816, une partie de son ancien territoire fut abandonnée à la Bavière; mais cette ville est animée, en été, par une foule d'étrangers, et occupée en tout temps par une nombreuse garnison : infanterie et cavalerie, hussards et artilleurs. J'ai vu là un spécimen étonnant de l'armée autrichienne qui, pour la variété des unifor-

mes, le bariolage des habits, n'a pas sa pareille.

Le diocèse de Salzbourg a perdu, dans les guerres de l'empire et dans les transactions diplomatiques du congrès de Vienne, la plus grande partie de ses revenus. Ses prélats ne sont plus assez riches pour construire de nouveaux palais. Celui qui occupe le siége archiépiscopal fait mieux, il distribue chaque année aux pauvres le produit de ses dîmes; c'est un jeune prince de Schwarzemberg, élevé, à l'âge de trente-cinq ans, à la dignité de cardinal et vénéré dans tout le pays.

Le long de la Salzach qui divise la ville en deux parts inégales; à droite, à gauche de la rivière, de tous côtés, on découvre de délicieux points de vue : fraîches vallées, collines verdoyantes, montagnes agrestes; ici le parc d'Aigen dessiné, décoré avec un goût exquis par plusieurs prélats; là de vastes campagnes peuplées de riantes habitations; plus loin les cascades bruyantes, les cimes sauvages de la Berchtesgaden, les cavités profondes de l'Untersberg, d'où l'on a tiré tant de blocs de marbre, sans toucher à la retraite séculaire de Barberousse qui est là, comme chacun sait, assis devant une large table sur laquelle tombe sa barbe blanche, attendant que le jour vienne où il doit reparaître en Allemagne et commencer une nouvelle ère.

De Salzbourg à Linz, la route est plate et assez monotone. De distance en distance, au loin seulement, on aperçoit quelques cimes de montagnes qui rappellent au voyageur les pittoresques contrées qu'il vient de quitter.

Linz se souvient d'avoir subi deux fois l'occupation

des Français et prie le ciel de la préserver d'une troisième. Le gouvernement autrichien qui regarde cette cité comme une des clefs de sa capitale, y a fait élever de nouvelles fortifications. Vingt-trois tours construites sur la rive gauche et neuf sur la rive droite du Danube, forment, autour de Linz, une ellipse d'environ douze lieues, défendant à la fois la route de Salzbourg, celle de Munich et le passage du fleuve. Ces tours, dont l'archiduc Maximilien a lui-même dirigé la construction, sont de larges édifices de trente pieds de hauteur sur quatre-vingts de circonférence. Elles se divisent en trois étages, dont deux plongés dans la terre, entourés d'un fossé, et le troisième dominant, à la hauteur d'un mètre environ, le niveau du sol. Au fond de chaque tour est une citerne et un magasin destiné à renfermer les munitions de guerre, les provisions de bouche pour trois cents hommes; à l'étage supérieur est la caserne des soldats, plus haut les armes et sur la plate-forme, dix pièces de seize. Toutes ces tours sont reliées l'une à l'autre par des communications souterraines et doivent, en cas de besoin, servir à former un camp retranché. Je suis trop ignorant en fait de constructions militaires, pour pouvoir juger la valeur de celle-ci, mais les hommes de l'art s'accordent à dire que c'est un beau travail.

Grâce à ce ferme appui, Linz poursuit en paix le cours de ses spéculations; c'est une ville d'industrie et de commerce, à laquelle les chemins de fer, les bateaux à vapeur ont donné, dans les dernières années, une importance qu'elle n'avait encore jamais eue.

Deux chemins de fer aboutissent ici, l'un qui s'étend

à dix-sept milles de distance, jusqu'à Budweiss en Bohême et rejoint le Danube avec la Moldau et l'Elbe, l'autre qui touche aux salines de Gmunden et transporte annuellement quatre cent mille quintaux de sel; sur l'un et l'autre on ne voit point de locomotive, ils ne sont parcourus que par des voitures attelées de chevaux. A Linz même, sur le pont et sur le quai, on construit encore un chemin de fer pour faciliter le chargement et le déchargement des marchandises. Deux bateaux à vapeur arrivent ici chaque jour, celui de la société bavaroise qui vient de Ratisbonne, et celui de la société autrichienne, qui se rend à Vienne et descend le Danube jusqu'à la mer Noire.

Combien de temps il a été négligé, oublié, ce superbe Danube, ce roi des fleuves de l'Europe, comme l'appelait Napoléon. Au moyen âge, cependant, c'était la grande route qui rejoignait l'Europe centrale à l'Orient. C'est par là que les croisés de l'empereur Conrad et de l'empereur Frédéric descendirent jusqu'en Serbie; c'est par là que les riches marchands de Ratisbonne, de Cologne et des cités flamandes, entraient en communication directe avec les régions du Levant. De ces régions on tirait les couleurs, les épices, divers médicaments et des objets de luxe, des tableaux d'église, des armes, des étoffes d'or et de soie; l'Allemagne, à son tour, expédiait à Byzance ses métaux, ses fourrures, ses étoffes de laine. Après la conquête de Constantinople par les Turcs, il fallut renoncer à ces pacifiques relations de l'Allemagne industrieuse, de l'Orient splendide. Le Danube ne fut plus qu'un champ de bataille, ses rives ne résonnaient que de cris de guerre, ses flots ne se teignaient que

du sang des infidèles et des chrétiens, et les contrées d'où les dernières lueurs de la civilisation antique se répandaient encore en Europe, furent enveloppées des nuages de la barbarie. Plusieurs siècles se passèrent ainsi, siècles de luttes incessantes et d'effroi, pendant lesquels on vit une armée turque envahir la Hongrie et dresser ses tentes jusqu'au pied des remparts de Vienne.

La décadence de l'empire ottoman, l'affranchissement de plusieurs provinces qu'il tenait sous son joug absolu, ont de nouveau ouvert à l'Europe cette voie du Danube, ce chemin de l'Orient.

C'est l'Europe à présent qui règne et qui commande : la Turquie, vieille et faible, s'incline et pâlit devant cette forte et jeune rivale qu'elle voulait subjuguer et qui l'a vaincue. A peu près à l'époque où l'empire musulman était contraint d'abandonner les parages qui nous avoisinent, où la Grèce se plaçait sous le patronage des puissances européennes, où la Serbie, la Valachie, la Moldavie échappaient à la domination absolue du divan, l'invention des bateaux à vapeur se répandait de côté et d'autre, et ces bateaux sont destinés à avoir une immense action sur le Danube. Qu'on regarde sur la carte ce fleuve sortant comme un léger filet d'eau, des montagnes du Schwarzwald à quelques lieues du Rhin, à quelques lieues de la France. Bientôt, grossi par plusieurs affluents, il descend déjà fièrement vers la Bavière, et à Ulm il devient navigable. De là il s'en va grandissant à chaque pas, entraînant dans son lit ruisseaux et rivières, tantôt errant à l'aventure et tantôt se déroulant au loin comme un grand lac. Près de Vienne, sa largeur

est de trois mille cinquante pieds, près de Galacz, de quinze cents, et lorsqu'il atteint le terme de son cours, il ne peut entrer dans la mer d'un seul jet; il s'y précipite par quatre embouchures.

De Donaueschingen où il apparaît si faible et si petit, jusqu'à sa dernière limite où il arrive si puissant et si beau, il parcourt en mesurant toute l'étendue de ses capricieux détours, un espace de trois cent soixante et dix-neuf milles géographiques. Cent rivières auxquelles aboutissent trente-six mille cours d'eau, se jettent dans ses flots. Nul fleuve d'Europe n'occupe un si vaste domaine, nul fleuve au monde ne traverse tant de provinces différentes, n'arrose tant de grandes villes et ne sert de lien à tant de populations distinctes. A sa source il touche aux riantes vallées du pays de Bade, à son embouchure aux plages de l'Orient. Entre ses deux extrémités, il passe par le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie et la Bessarabie. Quelle variété de mœurs, de langage, de physionomie entre ces diverses populations! Quelle distance de civilisation entre l'intelligent pays de Bade, et le grossier Valaque et le pauvre Bulgare!

Le bateau à vapeur est destiné à rapprocher de nous ces races à demi barbares, qui jusqu'à présent avaient vécu dans un funeste isolement. En servant nos intérêts matériels, il servira puissamment dans ces contrées les intérêts de la civilisation. Le bateau à vapeur descendant de Vienne à Belgrade, à Orsova, à Galacz, ce n'est pas un simple bâtiment de commerce, c'est une idée qui pénètre dans des contrées nouvelles, qui éveille des esprits inertes, qui peu à

peu doit entrer dans le cœur de ceux qui jusqu'à présent ne l'avaient pas connue, fructifier sur le sol où elle s'arrête et laisser sur sa route un sillon de lumière.

Le privilége accordé à la compagnie des bateaux à vapeur doit durer cinquante ans. On reproche à cette compagnie d'abuser du monopole dont elle est investie, de maintenir ses prix de transport à un taux trop élevé, et plusieurs personnes prétendent qu'on n'aurait peut-être pas songé à établir le chemin de fer de Vienne à Pesth, si tout en usant de ses droits légitimes elle avait fait à l'intérêt général quelques concessions. Évidemment la création de ce chemin de fer nuira beaucoup à la société, mais le mouvement que ces bateaux ont déjà imprimé aux deux rives du Danube doit lui donner confiance dans l'avenir. Après les dépenses énormes qu'elle a eu à supporter, la construction et l'équipement de ses bateaux, elle a pu payer encore un dividende à ses actionnaires. Le nombre des voyageurs qui en 1837 n'était que de quarante-sept mille quatre cent trente-six, s'est élevé en 1843 à deux cent soixante et dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-dix, et il va toujours en augmentant. L'accroissement des bénéfices du transport des marchandises est encore plus considérable : en 1837, les bateaux à vapeur n'avaient transporté que soixante et treize mille neuf cent quatre-vingt-onze quintaux de diverses denrées qui leur rapportaient une somme de cent quatre-vingt-dix-sept mille cent soixante et quinze florins. En 1842 ils ont chargé cinq cent quatre-vingt-onze mille quatre cent huit quintaux, et en abaissant leur prix de transport, ils ont encore perçu une

somme d'un million cent huit mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf florins [1]. Le canal Louis donnera encore une nouvelle importance à la navigation du Danube. Ce canal doit, comme on sait, rejoindre par le Mein le Danube au Rhin, et par là même la mer Noire à la mer du Nord. Quand cette œuvre sera achevée, il n'y aura pas dans l'intérieur d'un pays une plus grande artère commerciale.

Plusieurs obstacles s'opposent cependant à tout ce que l'on devrait pouvoir espérer de cette immense voie de communication, d'abord la nature même du fleuve avec ses mille détours, ses rapides courants, ses cataractes, ses bancs de rocs et son lit de sables mobiles. Les gouvernements autrichien et bavarois ont déjà travaillé à corriger quelques-uns de ces graves inconvénients; ici on a fait sauter des rocs qui s'élevaient à fleur d'eau, là on a élargi le lit du fleuve, ailleurs on a fait des berges et des terrassements. Mais il reste encore énormément à faire, et il se passera sans doute de longues années avant que le Danube soit partout facilement et sûrement navigable. Sa profondeur varie à tout instant. En certains endroits, elle s'étend jusqu'à cinquante, cent et même cent cinquante pieds, dans d'autres on ne trouverait pas plus de trois à quatre pieds d'eau. Le fleuve est dans sa

[1] Vingt-cinq bateaux sont employés par cette société, dont cinq remorqueurs de la force de deux cents, cent soixante et cent quarante chevaux, et vingt bateaux destinés au transport des voyageurs et des marchandises, de la force de trente-six jusqu'à cent dix chevaux. Le prix du passage est assez modéré. On paye, de Linz à Vienne, aux premières places, quatre-vingt-quatorze florins (deux cent vingt-cinq francs).

plus grande force à la fin de juin, époque où les ruisseaux qui y affluent sont grossis par la fonte des neiges. Au temps de la canicule, il baisse assez visiblement, puis se relève en automne, enflé par les pluies, et en hiver il retombe très-bas.

Il ne suffit pas à celui qui entreprend de guider un bâtiment sur cette onde capricieuse d'en avoir fait une longue étude, il faut qu'il recommence cette étude pour ainsi dire chaque jour, car chaque jour il y a là des courants dont la force change, des bancs de sable qui se déplacent, et tel passage qui était facile hier sera demain impraticable. Puis viennent les brumes subites, épaisses, qui enveloppent d'un voile sombre tout le cours du fleuve, et alors la connaissance des lieux est même inutile. On ne peut continuer sa marche; il faut jeter l'ancre et attendre que l'horizon s'éclaircisse.

Un autre obstacle peut arrêter encore la libre navigation du Danube, c'est que la Russie occupe une des embouchures du fleuve, qu'elle l'occupe souverainement, qu'elle pourrait fermer le passage aux bâtiments qui descendent vers la mer Noire. C'est là une grave question qui inquiète vivement l'Allemagne, mais j'espère la mieux juger aux bords de la mer Noire, et je vais m'embarquer sur le bateau qui doit m'y conduire.

CHAPITRE V.

Le Danube. — Vienne. — Encombrement des bateaux. — Sites variés et grandioses. — Châteaux féodaux. — La tradition de Werfenstein. — Les couvents superbes. — Les bateliers du Danube. — Nussdorf. — Vienne. — La presse. — L'industrie. — Gaieté du peuple.

M'embarquer! j'ai cru que je n'y parviendrais jamais, tant il y avait de passagers, de commissionnaires, de valets dans les bureaux de l'administration des bateaux, et tant le *passirschein* autrichien qui n'occasionne à la malle-poste qu'un léger retard, est ici embarrassant.

Par une de ces fatales dispositions de la police viennoise, qui défend pied à pied le terrain qu'un nouvel ordre de choses lui enlève, on ne peut entrer dans le bateau sans avoir d'abord retenu et payé sa place au bureau. Pour retenir sa place, il faut montrer son passirschein, régler son compte, faire peser, enregistrer son bagage, et le bureau n'est ouvert qu'une demi-heure avant le départ. Plus de deux cents personnes se pressaient à la porte d'une étroite chambre, comme la foule ardente qui fait queue sous le péristyle d'un

de nos théâtres, le jour d'une représentation extraordinaire. Il fallait, pour arriver à temps, user de force et d'habileté. Heureux ceux qui dans ces moments difficiles ont de bons poignets et de larges épaules!

Enfin je parviens à m'approcher de la table où trois employés ont assez à faire d'inscrire des numéros et de compter des florins. J'emporte comme un conquérant mon billet qu'il faut encore montrer à un soldat et je pose le pied sur le bateau au milieu d'un amas de coffres, de sacs de nuit, de cartons qui lui donnent toute l'apparence d'un magasin en désordre. Peu à peu cependant les choses se rangent, mais il reste tant de personnes sur le pont aux premières et aux secondes places, qu'à peine peut-on se mouvoir. Évidemment ces bateaux sont trop petits pour la quantité de voyageurs qu'ils transportent. Si la nature du Danube ne permet pas d'en construire de plus larges, il faudra que l'administration se décide à adopter l'usage de la direction des postes, à se procurer en cas de besoin des bateaux de supplément.

Si lourd pourtant que soit son fardeau, le Danube près de Linz le porte aisément. Là il coule avec majesté dans une vaste prairie et s'en va comme un voyageur qui ne craint pas d'user sa force, faire un long circuit à travers champs. Puis il se resserre dans un lit de rocs, au milieu de deux sombres montagnes. Les rives du Danube ne sont pas vantées, recherchées comme celles du Rhin, et selon moi elles mériteraient de l'être davantage. On ne trouve point ici, il est vrai, cette variété de scènes, cette multitude d'images de toutes sortes, cette coquetterie de l'art et de la nature, si je puis m'exprimer ainsi, qui animent les

bords du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Cologne; mais quel aspect solennel! Rien qu'à voir le Danube recevoir si fièrement les torrents et les rivières qui lui apportent leur tribut, on sent que c'est bien là le roi des fleuves de l'Europe. Quelle puissance dans ces détours où il s'égare à chaque instant, dans ses larges bras qu'il jette de côté et d'autre, et qui enlacent d'un de leurs replis des vallées et des villages! Quelle colère quand il se trouve tout à coup entravé dans sa libre allure et forcé de passer tout entier dans un étroit bassin, entre deux chaînes de montagnes ou deux remparts de granit! C'est là qu'il bondit et tourbillonne autour des rochers qui l'irritent; c'est là que les bateliers le redoutent. Quoiqu'on ait déjà fait du temps de Marie-Thérèse et dans les derniers temps des travaux considérables pour améliorer ces passages dangereux, souvent encore le cri de détresse y retentit; le bâtiment, guidé par une main inhabile, s'y brise avec fracas et y périt avec sa cargaison. Près de Greïn, nous apercevons la carcasse d'un bateau qui naguère avait succombé dans cet orageux défilé. Sur un rocher, qui domine en cet endroit le cours du fleuve, s'élève un christ que les marins invoquent en luttant contre le tourbillon; à quelque distance de là nos yeux s'arrêtent sur une cabane solitaire de charbonnier, où une femme tourne paisiblement son rouet, où un enfant joue au pied d'un orme, doux tableau de la vie modeste et tranquille, à côté de la vie incertaine qu'on livre aux hasards de la fortune, aux caprices des flots.

Les rives du Danube apparaissent en général peu habitées. Souvent elles sont tellement divisées qu'elles

ressemblent à un archipel. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que des îles plates couvertes de saules, des embranchements du fleuve qui se jettent de côté et d'autre comme les rameaux d'un arbre gigantesque, se rejoignent, se séparent encore et forment dans la plaine une sorte de labyrinthe, où le pilote le plus expérimenté peut seul reconnaître la direction qu'il doit suivre. Sur les collines agrestes, sur les pointes des rocs qui de distance en distance s'élèvent le long des fleuves, on aperçoit des murailles en ruines, des tours démantelées auxquelles se rattachent de farouches traditions; des touffes de lierre tapissent ces noires murailles, des tiges de sapin couvrent de leurs frais rameaux ces tours abandonnées, images de l'éternelle vie, de l'éternelle force de la nature au milieu des œuvres périssables de l'orgueil humain. Ces remparts furent construits avec les sueurs du peuple par ces fiers barons, devant lesquels le peuple tremblait et contre lesquels la puissance même des empereurs échoua plus d'une fois. Ils s'étaient fait par droit de naissance une conquête qu'ils soutenaient par la terreur du glaive. Tout ce qui existait autour d'eux leur appartenait; tout ce qui suivait le cours du fleuve leur devait un tribut. Du haut de leurs forteresses ils s'élançaient les armes à la main pour enlever la moisson du laboureur, ou piller la cargaison du marchand, et malheur à qui eût tenté de leur résister.

Là sont les restes de l'ancien château de Werfenstein dont les pauvres bateliers, qui remontaient ou descendaient le Danube, ne pouvaient voir sans crainte les sombres remparts. Rodolphe de Habsbourg entreprit lui-même plusieurs expéditions pour purger le

pays de ces repaires de nobles brigands; mais le château de Werfenstein résista pendant deux siècles aux menaces, aux poursuites de l'autorité impériale. Un peu plus loin à gauche, sur un roc escarpé, sont les ruines de Durrenstein, où Léopold fit renfermer Richard Cœur de Lion, où Blondel vint chanter sa fidèle chanson. Près de là, au-dessus du village d'Aggstein, on voit encore les restes des puissants remparts, des voûtes et des portes d'un des châteaux les plus redoutés de la contrée. Ce château appartenait aux deux fils de Hadmar de Kuennering. Après avoir joui de la faveur de Léopold et reçu de lui plusieurs priviléges considérables, ils se crurent si forts que le pouvoir autrichien ne pourrait les subjuguer. Léopold était mort, son fils Frédéric encore mineur; ils levèrent l'étendard de la révolte contre le jeune prince, se raillèrent de sa faiblesse et s'en allèrent sur les deux rives du fleuve pillant et ravageant le pays comme des gens qui usent d'un droit légitime. Les paysans, en les voyant venir, s'écriaient : « Voilà les chiens de Kuennering, » et se sauvaient épouvantés. Un jour, en l'absence de Frédéric, ils s'avancèrent jusqu'à Vienne, s'emparèrent du trésor de la couronne et le rapportèrent dans une de leurs citadelles. L'évêque de Passau lança contre eux l'anathème de l'Église. Frédéric les poursuivit avec un corps de troupes dévouées et leur enleva plusieurs châteaux, mais ils se riaient de l'excommunication du prélat et des conquêtes même de Frédéric. Il leur restait deux forteresses bien armées, où ils pouvaient aisément se croire à l'abri de tout danger. Frédéric aurait peut-être encore inutilement lutté contre eux, un stratagème les subjugua. Un

marchand de Vienne, nommé Rudiger, qui avait à se venger de leurs déprédations, après avoir fait part au jeune prince du plan qu'il avait conçu, partit pour Ratisbonne et en revint avec un bateau chargé de fines étoffes, de lingots d'or et d'autres denrées précieuses. Sous cette riche cargaison, dans les flancs de cet autre cheval de Troie, il avait placé trente hommes vigoureux, résolus et armés de pied en cap. A peine est-il en vue du château, que la sentinelle donne le signal de son approche. Les soldats se précipitent sur lui et lui ordonnent de s'arrêter. On court au château annoncer cette rare marchandise. L'un des deux frères descend en toute hâte sur le rivage, suivi de son escorte habituelle. Il ordonne à ses gens d'emporter ce qui tente le plus sa convoitise, et pendant que sa troupe s'éloigne, il remonte encore sur le bateau pour y faire une nouvelle perquisition. Au même instant les hommes cachés dans l'entre-pont s'élancent sur lui, le terrassent, l'enchaînent et le conduisent à Vienne. Frédéric se met aussitôt en campagne, surprend l'autre frère, s'empare de ses dernières citadelles, les incendie et les dévaste. Le deux frères humiliés, abattus, demandèrent grâce et l'obtinrent de la clémence impériale. L'un d'eux voulut aller à Passau faire amende honorable devant l'évêque et le prier de lever son arrêt d'excommunication, mais il mourut en route. La honte de sa défaite lui avait brisé le cœur.

De toutes ces constructions qui, au moyen âge, bordaient les rives du Danube, il ne reste qu'un très-petit nombre de châteaux et de couvents, les plus magnifiques couvents de l'Allemagne. Celui de Saint-Florian, est, dit-on, le plus ancien de l'Autriche. Il

possède de vastes domaines dont les religieux dirigent eux-mêmes la culture avec une remarquable habileté d'agronomes.

Celui de Melk, construit sur l'emplacement occupé au XIIe siècle par le château de Saint-Léopold, ressemble à un palais. Une façade comme celle de Versailles; deux ailes imposantes de chaque côté, toute une colline couverte de bâtiments, de jardins attenant à cette somptueuse demeure; une riante bourgade dans le bas, et le Danube large, calme, se déroulant par un circuit autour de cette colline, comme pour refléter plus longtemps ces majestueux édifices; c'est un de ces admirables tableaux où les beautés de l'art s'allient si harmonieusement à celles de la nature qu'elles charment à la fois le regard et la pensée.

Ce couvent est occupé par quatre-vingts bénédictins, et une quarantaine de jeunes gens qui peuvent faire là toutes leurs études. Il est extrêmement riche, et l'on appelle son abbé le primat des prélats autrichiens. En 1805 et 1809, les Français entrèrent dans ce superbe cloître de Melk et y levèrent des contributions considérables. Pendant plusieurs mois, les religieux durent fournir à notre armée cinquante mille litres de vin par jour. Ce fut là le plus affligeant impôt, un impôt dont l'idée seule fait tressaillir le cœur de tout bon bourgeois autrichien. Cinquante mille litres de vin! de quoi enivrer chaque soir tout un faubourg de Vienne! quelle perte!

Le couvent de Gottweihe et celui de Neubourg sont, comme celui de Melk, remarquables par la beauté de leur situation, par l'élégance de leur structure et par leurs richesses.

Le couvent de Neubourg doit sa fondation à l'une de ces galantes pensées que les hommes du moyen âge alliaient aux plus purs sentiments de religion. Une jeune margrave s'assied un soir sur le coteau pour contempler le paysage. Un coup de vent emporte au loin son voile, et, à l'endroit où ce voile s'arrête, l'amoureux margrave établit une pieuse communauté.

L'origine du cloître de Gottweihe n'est pas moins caractéristique. Trois pauvres étudiants se trouvent par hasard réunis au bord de la source qui tombe de la montagne où s'élève ce cloître majestueux; tous trois se destinaient à l'état ecclésiastique, et chacun d'eux, en parlant de sa vocation et de ses projets futurs, déclara que, si quelque jour il devenait évêque, sa joie serait de bâtir un beau couvent. C'était au XIe siècle, à cette époque de démocratie religieuse, où l'Église plébéienne régentait les empereurs, où le fils du paysan s'élevait de degré en degré jusqu'aux plus hautes dignités sacerdotales, et dominait à son tour les fiers seigneurs qui avaient dominé son père. Les trois pauvres étudiants arrivèrent à l'épiscopat et accomplirent leur vœu. L'un fut évêque de Wurzbourg; l'autre, archevêque de Salzbourg, et le troisième, étant promu au siége épiscopal de Passau, fonda le cloître de Gottweihe, dont la prospérité, pendant l'espace de huit siècles, n'a fait que s'accroître, et qui renferme aujourd'hui une bibliothèque de quarante mille volumes, des centaines d'incunables et de manuscrits, un musée d'antiquités, une collection de gravures, et un cabinet de physique.

De Linz à Vienne, on n'aperçoit, d'un côté et de l'autre du Danube, qu'un petit nombre de villes ou

plutôt de bourgades habitées par des paysans et des pêcheurs, mais d'un aspect riant et pittoresque. Le fleuve borde, comme une ceinture d'argent, les verts vallons où elles s'élèvent. Des coteaux, parsemés de vignes et d'arbres fruitiers, les dominent, des champs de blé les entourent, et quelques barques amarrées autour d'un embarcadère indiquent leur industrie.

Le plus souvent, on navigue à travers de longues plaines silencieuses, désertes, au fond desquelles on entrevoit, dans le lointain, des montagnes bleuâtres, dont les vagues sommités se perdent dans les nuages, et tout ce vaste espace animé, éclairé en certains endroits par les larges flots du fleuve qui se déroulent aux rayons du soleil comme des lames d'or et d'argent, assombri de distance en distance par des champs incultes ou des forêts de sapins, ressemble, dans sa magnifique étendue, tantôt à un immense paysage de Claude Lorrain, resplendissant de lumière, tantôt aux mélancoliques peintures de Salvator Rosa, où l'homme n'apparaît que comme un atome dans l'austère majesté du paysage.

Tout à coup, au milieu de ce silence de la nature qui nous saisit et nous subjugue par son indéfinissable magie, nous entendons retentir des acclamations bruyantes, des cris confus, des claquements de fouet. C'est une caravane qui remonte, avec deux ou trois bateaux, le cours du fleuve. Une quarantaine de chevaux, choisis parmi les plus vigoureux de leur race, sont attelés à ces lourds bâtiments chargés de grains, de sel ou de bois. Sur chaque cheval est un homme vêtu d'un simple pantalon de toile, la tête couverte d'un large feutre, et, en avant de cette cavalcade, un guide

expérimenté, qui dirige la marche du convoi et dicte à haute voix ses ordres, que l'on répète de rang en rang jusqu'à ce qu'ils arrivent aux bateliers courbés sur leurs longues rames. Ces gens font un des plus durs métiers qu'il soit possible d'imaginer; ils ne peuvent, comme sur les bords de la Saône ou du Rhône, suivre régulièrement tour à tour, un des deux côtés du fleuve. A tout instant il faut qu'ils aillent, tantôt à droite, tantôt à gauche, chercher le chemin qui leur échappe; qu'ils traversent un bras du Danube pour gagner une île, un banc de sable, et qu'ils lancent de nouveau leurs chevaux à la nage pour atteindre une autre rive. Si le fond mouvant du fleuve les trompe, si le courant trop rapide les entraîne, si leur monture n'est pas assez vigoureuse, ou leur main assez ferme, il y va pour eux de la vie. Mais, plus le passage est difficile, plus ils affectent de joie et de résolution, et c'est dans ces moments critiques qu'ils crient et font claquer leurs fouets pour s'encourager mutuellement et se guider l'un l'autre à travers les flots. Le soir, ils amarrent leur bateau à un rocher, et campent sur la grève. On tire les provisions de la cambuse, on allume un grand feu, et l'on prépare le souper en se racontant les vicissitudes de la journée. Les chevaux paissent en plein air, les hommes reposent sous les tentes. C'est au centre de l'Europe civilisée, entre la royale ville de Munich et la capitale de l'Autriche, l'image d'une pérégrination dans les steppes, d'une caravane dans le désert.

Si pénibles et si dangereuses que soient les entreprises de cette ancienne navigation du Danube, les bateaux à vapeur ne peuvent la remplacer, car ils ne

peuvent se charger des marchandises qui sont l'objet essentiel du commerce de cette contrée, telles que le blé, le sel, et les denrées désignées sous le terme générique de denrées encombrantes. Leur prix de transport est, en outre, trop élevé pour toutes les marchandises qui n'exigent pas un rapide trajet. On paye, sur les bateaux à vapeur de Linz à Vienne, cinquante kreuzers par cent, on n'en paye que trente sur les bateaux de commerce; pour un chargement de plusieurs milliers de kilogrammes, c'est une différence assez considérable. Ces bâtiments prennent même encore, depuis l'établissement des bateaux à vapeur, un assez grand nombre de voyageurs : des paysans qui s'en vont d'une ville à l'autre, des ouvriers qui entreprennent leur tour d'Allemagne, à qui il importe peu d'arriver un jour plus tôt ou un jour plus tard, qui ne payent, pour le passage, qu'un ou deux florins, et qui même parfois s'exemptent de payer en aidant les bateliers dans leurs manœuvres.

De toutes les différentes scènes que j'ai remarquées sur les fleuves du nord et du sud de l'Europe, rien ne m'a plus frappé que l'aspect de ces pauvres conducteurs de bateaux, si courageux et si résignés, qui traînent avec tant d'efforts et à travers tant de dangers leur lourde cargaison le long du Danube, et qui passent des mois entiers sans dormir sous un toit, heureux encore quand leur cheval ne bronche pas sur un écueil, quand ils peuvent, après avoir franchi les bancs de sables mouvants et les courants fougueux, se retrouver, le soir, avec leurs compagnons, assis sous une tente.

Je les regardais avec un vrai sentiment de pitié,

tandis que le bateau nous entraînait loin d'eux, et j'écoutais avec une vive sympathie un honnête négociant de Linz, qui me racontait leur vie nomade, quand soudain je vois tous les passagers qui se lèvent et les gens du bateau qui ouvrent le réservoir des bagages. On aperçoit la flèche de Saint-Étienne; dans quelques instants on débarque. Chacun veut avoir sa malle, son sac de nuit, et voilà l'heure de confusion qui recommence comme à Linz; celui-ci ne trouve plus un parapluie qu'il tenait à la main; cet autre met son guide de voyage dans sa poche et le demande à tous ses voisins; une jeune femme a perdu son voile; un enfant pleure de se voir en cet instant de crise abandonné par sa mère et par sa gouvernante; un malheureux bourgeois de Vienne, dans sa promptitude extrême, avale, chose incroyable! un grand verre d'eau, pensant prendre un vrai verre de vin autrichien.

Mais pourquoi donc, au nom du ciel, tant de trouble et d'agitation? parce que le bateau ne peut arriver qu'à Nussdorff, que de là à Vienne il y a encore une grande lieue de mauvais chemin : qu'il faut se procurer une voiture, présenter son passe-port à la police, ouvrir sa malle à la douane, qu'on craint d'être en retard pour toutes ces formalités, que les meilleurs hôtels de la ville sont encombrés de voyageurs, et que celui qui sort le plus tôt du bateau avec armes et bagages est le plus sûr d'atteindre au gîte désiré. Quelques précautions de la part de la compagnie pour faire venir à la station de Nussdorff un assez grand nombre de voitures, quelques concessions de la part de la police et de la douane autrichienne pour les

passagers dont les passe-ports ont été déjà revêtus de tant de visa, préviendraient, ou tout au moins amoindriraient un tel désordre. Mais la bureaucratie impériale regarde encore d'un air effaré tout ce mouvement de bateaux à vapeur, de chemins de fer, et il lui faut quelques années pour le comprendre entièrement et s'y accoutumer.

Au milieu de cette cohue, je rencontre un digne médecin hollandais non moins étonné que moi d'une telle rumeur, et non moins désireux que moi d'en sortir. Il se charge d'aller retenir une voiture; moi, je prends sous ma sauvegarde sa malle avec la mienne. Quelques instants après nous étions installés dans un de ces élégants fiacres de Vienne, justement renommés et auxquels il ne manque, pour être les plus agréables voitures de louage des différentes capitales de l'Europe, qu'une taxe régulière. C'est ce que la police impériale, si décidée sur tant d'autres points, n'a pas encore tenté d'établir, et chaque fois que l'on a ici quelque course à faire, il faut, comme en Russie, se résoudre à entamer avec le co her auquel on s'adresse, une longue et difficile négociation. Il est vrai qu'une fois le marché conclu, ce cocher est d'une complaisance parfaite. Pour un florin on est, pendant une heure, son maître absolu; pour un trinkgeld il brûle le pavé, pour quelques kreuzers de plus il vous appelle monseigneur et vous salue jusqu'à terre.

Le nôtre, qui avait profité de notre inexpérience d'étrangers pour nous faire payer un peu plus qu'il ne fallait, est monté en riant sur son siége, a pris nos malles à côté de lui pour ne pas nous gêner, et nous a conduits au galop jusqu'à Vienne, tout en se retour-

nant de temps à autre vers nous pour nous raconter, dans son naïf dialecte, quelques plaisantes histoires de sa vie de cocher.

Il y a onze ans que je n'avais vu Vienne; dans onze ans, que de changements à Paris! que d'édifices nouveaux! que de modifications dans la marche des esprits! L'étranger qui, après un tel laps de temps, revient dans la capitale de la France, y trouve toute une nouvelle génération d'idées, de nouveaux noms politiques et littéraires, et une nouvelle tendance.

Mais à Vienne, il ne faut point s'attendre à de pareilles surprises. Le caractère de l'Autriche est, comme on le sait, essentiellement stationnaire, et Vienne malgré le mouvement inhérent à une grande ville, à une population de trois cent mille âmes, ne dévie point de ce caractère général. La science, ici, poursuit paisiblement sans effort et sans éclat sa marche accoutumée. Les lettres ne sont représentées que par quelques ouvrages timides dont la censure prend elle-même le soin de réviser les épreuves, au théâtre par quelques traductions ou imitations de nos drames modernes et de nos vaudevilles; dans la presse par des journaux remplis de petites anecdotes, de petites chroniques littéraires, artistiques, empruntées aux journaux de Paris ou de l'Allemagne. Quant à la politique, elle n'a aucun organe. Les deux seuls journaux politiques de Vienne sont : l'*Observateur autrichien* et la *Gazette officielle*. Ni l'un ni l'autre ne se permettent la moindre discussion, ils se contentent de relater, *in extenso*, les actes de l'empire, et avec une extrême réserve les nouvelles de France, d'Angleterre et des États constitutionnels de l'Allemagne. L'événement parlemen-

taire qui nous occupe le plus, ne paraîtra peut-être jamais dans ces deux journaux, ou n'y paraîtra que tronqué et mutilé. En revanche, ils raconteront librement tous les détails d'un incendie, d'un écroulement de maison et tous les débats d'un procès scandaleux. Ceux qui ne se contentent point de pareils récits, ont, pour se consoler, la *Gazette d'Augsbourg*, le seul des journaux notables de l'Allemagne qui ait su obtenir et conserver sa libre entrée dans les divers États de l'empire d'Autriche.

Vienne s'est cependant agrandie dans ces dernières années; les chemins de fer, les bateaux à vapeur ont donné un nouveau développement à son commerce et à son industrie; les magistrats ont fait élargir quelques anciennes rues, les fabricants se sont bâti de vastes maisons et les marchands étalent fièrement derrière les vitraux de leurs magasins les produits qui ont eu l'honneur de figurer à la dernière exposition. Cette exposition a donné au peuple autrichien une joie incomparable. Il est convaincu maintenant que l'industrie parisienne tant prônée n'est pas supérieure à la sienne, et M. Legentil, qui a osé dire que l'exposition de Vienne n'était qu'une imitation de la nôtre, a été rudement traité; la *Gazette d'Augsbourg* a donné le signal, la *Gazette officielle* a formé le peloton et pendant une longue semaine, de Salzbourg à Pesth, tous les journaux ont fait un feu de file contre notre téméraire délégué. Dieu sait comment il s'en tirera.

Avec le naïf enthousiasme que leur inspirent les rayons dorés de leur gloire industrielle, les Autrichiens oublient plus que jamais les questions d'art et

de littérature. Depuis onze ans, pas une œuvre saillante n'a paru dans les librairies de Vienne, et pas un nouveau nom n'a surgi dans les travaux de la pensée; mais que leur importe et qu'importe à leur gouvernement ce silence des lettres!

Un jour un professeur, animé d'un noble zèle, osa représenter à l'empereur François que les rigueurs de la censure paralysaient l'essor des écrivains et entravaient le mouvement intellectuel de l'Autriche. « Je ne me soucie point, lui répondit l'empereur, d'avoir des sujets savants, je veux avoir de bons sujets. » Et il a pu dire en mourant qu'il avait eu vraiment de bons sujets. Quel doux et aimable peuple que ce peuple autrichien, et surtout le bourgeois de Vienne, affable et confiant, causeur et jovial, passionné pour la musique comme un Italien, facile à séduire par deux riantes prunelles comme un Français, et amoureux d'une bouteille comme un Allemand; du reste, sachant très-bien qu'il a des devoirs graves à remplir, qu'il doit être soumis sans réserve à la volonté de son empereur, respectueux envers quiconque a l'honneur d'appartenir à la noblesse, ou de porter un uniforme; fidèle à son emploi et docile aux leçons de son curé. Voilà toute sa charte, et quand il en a observé de son mieux les divers paragraphes, vienne l'heure du repos ou quelque jour de fête, et vous verrez des gens heureux. Les jours de fête, tous les ateliers sont rigoureusement fermés, tous les travaux publics interrompus. Chacun revêt dès le matin ses plus beaux habits; les servantes mêmes des hôtels qui ne sortiront pas se croient tenues de se parer. Les cloches vibrent dans les églises; l'heure de la

messe met tout le monde en mouvement. La foule se presse dans les nefs de Saint-Étienne; l'archevêque lui-même officie en grande pompe; l'orgue accompagne le chant du chœur. Des voix d'enfants, dirigées par un maître de chapelle, font retentir sous les vastes arceaux de la cathédrale les strophes de l'hymne religieuse. Des nuages d'encens s'élèvent de l'autel et se répandent autour des stalles et sous les voûtes de la grande nef. Dans cette solennité du culte catholique, tout le peuple est là silencieux, recueilli, hommes et femmes à genoux, priant à voix basse, tournant entre leurs mains un chapelet, puis de temps à autre faisant un signe de croix ou se frappant la poitrine, et la pieuse attitude de cette foule, et ces voix argentines qui se marient si mélodieusement aux graves sons de l'orgue, et l'aspect de cette admirable cathédrale avec ses voûtes majestueuses, ses faisceaux de colonnettes, ses hautes ogives, éclairées seulement par un jour mystérieux, tout impressionne profondément l'esprit. On se croirait transporté au temps où le peuple n'avait encore qu'une foi, aux réunions universelles, aux croyances ferventes du moyen âge.

Mais au sortir de là, pourquoi ces groupes de curieux arrêtés de distance en distance dans chaque rue? Qu'y a-t-il sur ces larges affiches qui tapissent les murailles? C'est l'annonce d'un spectacle populaire dans quelque faubourg, c'est un bal dans quelque auberge des environs; c'est un concert dans un jardin, des rôtis de chevreuil de première qualité à l'hôtel du roi de Hongrie, un archet de maître dans les salles de Sperle.

Le soir, ces mêmes braves gens qui se sont age-

nouillés si dévotement dans l'église s'en vont de ci, de là, selon leur fantaisie et selon les tentations que leur a données l'étude d'une demi-douzaine d'affiches. A huit heures, salles d'auberge et allées de jardin, cafés et brasseries, tout est rempli.

Des douzaines d'orchestres suffisent à peine au besoin des divers quartiers de la ville; des charretées de poulets sont immolées dans une de ces joyeuses soirées, et le vin blanc d'Autriche et la double bière de Bavière étincellent tour à tour aux yeux ravis du bon bourgeois de Vienne.

Au-dessus de toutes ces auberges et de tous ces jardins qui, chaque jour, attirent par quelques séductions de nouvelles légions de convives, s'élèvent deux maisons dont on ne parle qu'avec une grande sympathie et un profond respect. C'est l'hôtel de l'Empereur romain et le salon de Sperle. Dans l'un trône Strauss père, dans l'autre Strauss fils, deux vrais monarques qui se sont partagé noblement sans contestation la capitale de l'Autriche, et qui, le soir, avec leur léger archet, exercent plus d'empire sur leurs sujets que jamais czar de Russie n'en exerça sur les siens. Si une émeute venait à éclater à Vienne, je pense que le meilleur moyen d'y mettre fin serait d'envoyer au milieu des révoltés Strauss père et Strauss fils, armés de leurs violons. Que de tendres souvenirs se rattachent à leurs mélodies! Combien de jeunes cœurs ont palpité au mouvement de leur archet! Combien de scènes de romans se sont renouées et dénouées dans les entrelacements de leur valse!

Quand un citadin de Vienne est assis dans le vaste salon de Sperle, en face d'une bouteille limpide d'une

mehlspeise ou d'un *bakhuhn*, au milieu de cette nombreuse assemblée de chaque soir qui tressaille, qui s'anime au son de l'orchestre dirigé par Strauss, qu'importe pour lui ce qu'on discute dans les parlements de France et d'Angleterre? Qu'importe ce qui se passe dans les orageuses régions de la politique? Il est si calme et si heureux; il se trouve dans un port si doux, pourquoi se préoccuperait-il des tempêtes qui grondent au loin?

Le gouvernement autrichien regarde avec une prédilection particulière ces respectables établissements où l'inquiète et inquiétante pensée humaine s'assoupit dans les joies de la satisfaction matérielle. Celui-là est le bienvenu de la police viennoise qui ne songe qu'à vivre gaiement, à savourer le bon vin, à contempler les jeunes filles et à écouter les nouvelles compositions de Strauss, et il y a dans cette vie de Vienne si légère, si insoucieuse, je ne sais quelle morbidescente contagion qui se communique des enfants de la cité à ceux qui pour la première fois posent le pied dans cette Capoue impériale. Plus d'un étranger, après avoir passé par les luttes, par les attractions et les mensonges d'une autre vie plus intelligente et plus laborieuse, s'est demandé si le salon de Sperle n'était pas une excellente école de philosophie, et si l'heureux bourgeois de Vienne n'était pas le plus sage des hommes.

CHAPITRE VI.

PRESBOURG. — Lieux historiques. — Le château de Marie-Thérèse. — Les trésors de la royauté. — Sacre du souverain. — La salle de la diète.

Deux bateaux à vapeur partent chaque jour en été de Vienne pour Presbourg. Les rives du Danube ne présentent point ici la variété des sites qui nous a frappé en venant de Linz. Au delà de Vienne, on n'aperçoit de tous côtés qu'une plaine immense où le fleuve, dans ses capricieux embranchements, dans sa course vagabonde, forme une quantité d'îles et d'îlots; à plusieurs lieues de distance, la haute flèche de Saint-Étienne qui domine, comme celle de Strasbourg, le vaste espace, et sur le courant le plus rapide une quarantaine de moulins rangés sur deux lignes comme une escadre; plus loin des dunes de sable qui me rappellent par leur mélancolique aspect celles de la mer du Nord. Au milieu d'une de ces dunes un village qui porte le nom d'Elend (*misère*) et qui présente en effet une triste image de la misère.

Mais si de Vienne à Presbourg on ne retrouve point

ces beautés pittoresques que le Danube présente aux environs de Ratisbonne, de Passau, de Melk, l'historien peut arrêter ici sa pensée sur plusieurs lieux remarquables par les événements qui s'y sont passés : conquêtes et colonisations des Romains, batailles des Hongrois contre les Autrichiens, guerres des Turcs, campagnes des Français. Près de Vienne est un bâtiment élevé sur l'emplacement où, en 1529, Soliman avait fait dresser sa tente splendide; Schwechat, où un siècle et demi plus tard, l'empereur Léopold s'avançait avec un sot orgueil au-devant de Sobieski, et n'osait, de peur de manquer aux lois de l'étiquette, se jeter dans les bras du héros qui venait de le sauver. Près de là encore Essling et Lobau, deux noms mémorables dans nos annales. Plus loin Grossenzersdorf, emporté d'assaut en 1809 par un de nos bataillons; Prétronell, où l'on voit une église bâtie au IVe siècle par Constantin le Grand, ravagée par les Avares, rétablie par Charlemagne; Carnunt, vieille cité romaine, où Marc-Aurèle écrivit ses Maximes, où Dioclétien prit la résolution d'abdiquer la couronne impériale; Thèbes, dont on ne voit plus que des ruines, si imposantes encore dans leur situation au-dessus d'un roc escarpé, et enfin Presbourg dont on distingue de loin le château incendié, dévasté, mais debout avec ses quatre tours sur un des mamelons de granit des Carpathes.

C'est à Presbourg que la diète hongroise s'assemble; c'est à Presbourg qu'on couronne les rois; cependant Presbourg n'a pas encore la physionomie d'une vraie ville hongroise. Elle est habitée en grande partie par des Slovaques et des Alle-

mands[1]. Les fervents patriotes hongrois, les fiers Magyars refusent même de la reconnaître pour leur capitale. A leurs yeux elle a le grand défaut d'être trop près de Vienne, d'être trop exposée par là à l'influence du gouvernement autrichien, et ils demandent instamment que le siége de la diète soit désormais établi à Peth[2].

La situation de Presbourg au bord du Danube est très-agréable; ses rues sont larges, assez régulières, et ses maisons énormes. A l'hôtel des Trois Arbres verts, on m'a fait traverser pour me conduire à ma chambre, des corridors d'un quart de lieue de longueur. Un chemin de fer qui aboutit au pied de la première chaîne des Carpathes, et que l'on parcourt avec des chevaux, entre dans la cour même de cet hôtel. Du reste, il n'y a pas un seul édifice vraiment remarquable dans cette ville, qui, après la prise de Bude par les Turcs, devint la capitale de la Hongrie et la résidence des rois. Le château où habitait Marie-Thérèse, n'attirerait probablement avec ses quatre façades délabrées aucun voyageur, s'il ne s'élevait au-dessus d'une montagne, d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. En 1802, ce château, abandonné par le palatin, fut transformé en caserne. En 1811, il était occupé par quelques compagnies de soldats italiens qui s'ennuyaient fort d'être obligés de venir chercher en ville et de transporter là-haut,

[1] Il en est de même dans tout le comitat, dont elle est le chef-lieu; on y compte neuf cent vingt-cinq mille habitants, dont cent dix-huit mille Slovaques et quarante-cinq mille Allemands.

[2] En 1855, ce vœu a été formellement exprimé par la diète; le gouvernement ne s'est pas encore prononcé.

par des sentiers rocailleux, leurs sacs de pain et de légumes et leur provision de bois. Un beau jour, il leur parut aussi dans leur sagesse que les réparations de ce vieil édifice occasionnaient des dépenses inutiles à l'État, et qu'il serait beaucoup mieux de le démolir. Là-dessus, les voilà qui, ayant pris leur résolution, choisissent un moment où ils ne seront point troublés dans leur patriotique projet, et mettent le feu au château. L'incendie éclata sur plusieurs points à la fois; et de la demeure des anciens souverains de la Hongrie, il ne resta que des murailles à demi calcinées.

La cathédrale de la ville n'est qu'une église de moyenne grandeur, où l'on remarque seulement quelques pierres tumulaires et des fonts baptismaux en bronze, qui datent de 1409. C'est là pourtant que l'on couronne les rois, et cette cérémonie se fait avec solennité selon les anciens rites. Trois jours avant celui où elle doit avoir lieu, deux des principaux magnats, accompagnés de deux commissaires royaux, apportent de Bude à Presbourg les trésors de la couronne, et les déposent au palais primatial. Le lendemain une députation de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie, vient les chercher là, et les transporte à la sacristie, où le palatin et les deux magnats les scellent de leurs sceaux. Ces trésors se composent des ornements que le roi doit porter le jour où il conclut son pacte avec la Hongrie. C'est la couronne que le pape Silvestre II envoya à saint Étienne, en lui donnant le titre de roi apostolique, couronne d'or, ornée de pierres précieuses et de deux agraffes façonnées, dit-on, par les anges. C'est l'épée de saint Étienne dont

le roi se sert pour armer les nouveaux chevaliers en les frappant trois fois sur l'épaule; c'est le globe sur lequel on distingue encore les armoiries de la maison d'Anjou; le sceptre qui a la forme d'une massue, le manteau brodé en or, couvert d'images d'apôtres, de martyrs, et semblable à une chape. Une paire de bas de couleur et une pair d'anciennes sandales complètent ce pompeux appareil.

Les Hongrois attachent un grand prix à ces divers objets, et par-dessus tout à la couronne. Ils la regardent comme le talisman qui assure leur prospérité, comme leur palladium, et n'ont pas encore pardonné à Joseph II d'avoir osé l'enlever à la Hongrie pour la transporter à Vienne. Quelques jours avant sa mort, il la rendit au vœu de la nation, et ce fut une fête universelle. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet un document du temps. C'est sous plusieurs rapports une pièce caractéristique. Je l'emprunte au *Staats Anzeiger* de M. Sloetzer.

« La couronne, ce précieux ornement de la royauté, a été rapportée ici à la grande joie du peuple et avec une pompe extraordinaire, depuis Vienne jusqu'à Bude. Dans toutes les villes où elle a passé, on avait fait pour la recevoir les plus brillants préparatifs. Jamais les dames hongroises n'avaient montré dans leur vêtement national tant de grâce et d'éclat. Elles portaient des jupes bleues doublées de fourrures, et ornées de galons d'or; sur leur tête était kalpack en velours noir, avec ses riches broderies et ses plumes flottantes.

« Ici tout est en mouvement. Tous les Hongrois ont revêtu l'habit national, et la couronne a été reçue

avec des acclamations inouïes; on l'a déposée le soir dans la chapelle du palais. Les maisons de la ville, des faubourgs ont été spontanément illuminées; ceux qui n'avaient pas eu soin de choisir de bons lampions ont eu leurs vitres brisées. Durant toute la nuit, on a chanté dans les rues, et de tous côtés on entendait retentir des cris enthousiastes : *Vive la Liberté de la nation hongroise! la Liberté pour toujours!* Je n'ai jamais vu spectacle pareil, et je crois pouvoir à présent me faire une idée des révolutions de la France et de la Flandre.

« C'est le vendredi 19 février, que la couronne a été rapportée ici, et vous jugerez de la joie que cet événement a excité, quand je vous dirai qu'il a fait suspendre les restrictions religieuses. Notre évêque a donné aux gardiens de ce trésor du pays et à la noblesse un grand souper où l'on a servi de la viande. »

En 1791, les états, heureux d'avoir reconquis cette sainte couronne, déclarèrent, par une loi spéciale, qu'elle serait conservée à Bude et confiée à la garde de deux nobles Hongrois élus par la diète.

Que les esprits forts traitent de vaine superstition ce témoignage d'enthousiasme; pour moi, je l'avoue, j'observe avec respect ce culte de tout un peuple pour un objet auquel il attache dans une naïve et pieuse pensée tant de nobles souvenirs et tant d'espérances.

Le jour du sacre, le roi se rend à l'église à cheval, vêtu du costume hongrois, entouré de douze gentilshommes qui marchent à pied, et lui servent de garde du corps et de tous les magistrats de la ville, qui le suivent la tête nue. Il s'assoit sur un trône placé à

la droite du chœur, puis lorsqu'il a été sacré par le primat, lorsqu'il a posé la couronne sur sa tête et le manteau sur ses épaules, lorsqu'il a prêté serment de maintenir la paix et de gouverner avec justice, il se rend à l'église des Franciscains, où il arme un certain nombre de chevaliers; de là, à l'une des portes de la ville, devant laquelle on a élevé une estrade au milieu d'un cercle formé par le palatin, le chef de la justice, le chancelier de la cour et plusieurs autres grands fonctionnaires. L'archevêque de Gran lit le texte du serment par lequel le roi s'engage à conserver les franchises et les libertés du royaume. Le roi doit écouter cette lecture en tenant un crucifix à la main. Dès qu'il a prononcé son serment, le palatin s'écrie : « *Vivat Rex!* » Et le peuple répète le même cri avec de bruyantes acclamations. Cette cérémonie achevée, il faut que le roi s'élance au galop sur une terrasse entourée d'une balustrade en pierres, et qu'on appelle un peu trop pompeusement la montagne royale. Là, il tire l'épée de saint Étienne, et la brandit quatre fois vers les quatre points de l'horizon, pour affirmer qu'il est résolu de défendre de tous côtés la terre et le peuple de Hongrie. Ensuite, il rentre au palais primatial où le dîner est préparé, et où il est servi par les hauts dignitaires de la cour.

Après avoir visité les ruines du château et la cathédrale, je demandai où était le palais de la diète. On me montra, au milieu d'une rue tortueuse, une maison d'une assez simple apparence. Une vieille femme qui nettoyait le rez-de-chaussée, déposa son balai à la porte et me conduisit au premier étage, où se tiennent les séances : deux grandes salles occupées par

des tables étroites, huit rangées de chaises recouvertes en cuir; à l'entrée quelques banquettes pour des auditeurs privilégiés, une tribune où le public entre librement sans billet; point de tapis, point de dorure ni de ciselure. Dans l'une de ces salles siége la chambre haute ou, pour me servir de l'expression hongroise, la table des magnats présidée par le palatin. Dans l'autre, celle des députés. Là il n'y a pas d'estrade pour l'orateur. Les tables sont disposées de telle sorte que tous les membres de la chambre peuvent très-aisément se voir. Chacun d'eux parle de sa place et vote de sa place ostensiblement, la fière sincérité hongroise n'admettant pas l'usage du scrutin secret.

Les jours brillants de Presbourg sont ceux où la diète est appelée à reprendre ses travaux. Alors arrivent le palatin avec son cortége royal, les magnats avec leur luxe splendide, le prince primat et les prélats, les députés, et tout ce qu'entraîne une telle réunion. Alors les rues de la ville présentent un étonnant étalage d'uniformes chamarrés d'or et d'argent, d'équipages et de livrées. Les fêtes et les danses s'entremêlent ici comme partout aux vives discussions de la politique. Souvent un joyeux banquet succède à une orageuse séance, et la salle même où les députés traitent les grandes affaires du royaume est quelquefois convertie en salle de bal.

En l'absence de tant de personnages importants, de tant de fonctionnaires et de curieux, Presbourg conserve cependant encore une agréable animation. Il y a là trente-sept mille habitants, plusieurs grandes fortunes, une aisance générale, fruit d'un heureux

climat, la gaieté naturelle du peuple hongrois, éveillée, ravivée, quand il en est besoin, par un vin généreux, et la franche expansion qui résulte d'un ordre de choses assez libéral. « La Hongrie est une terre libre, me dit avec orgueil un habitant de Presbourg, à qui je demandais si, selon l'usage de Vienne, je ne devais pas, dès mon arrivée, faire remettre mon passeport à la police. La Hongrie est une terre libre; nous n'avons ici ni douane ni police. »

Il me semble que les Hongrois, dans la joie que leur donne cet affranchissement de la police, étendent le privilége de leur liberté au delà des domaines de la politique et de l'administration. Certaines réunions nocturnes qu'on n'admet point dans les bons hôtels de Paris, et qu'on ne tolère qu'à peine dans d'autres, sont ici trop facilement acceptées.

En face de Presbourg, le Danube coule indolemment le long des bords de l'Au, vertes prairies parsemées d'arbres et de maisonnettes, jardins anglais où le peuple de la ville se rassemble tous les jours de fête; puis le fleuve reprend sa course rapide et aventureuse et se divise, s'empare de plusieurs bassins et court de droite à gauche à travers champs. Au milieu de ces embranchements apparaissent deux grandes îles, l'une de vingt-deux lieues, l'autre de quatorze lieues de longueur; toutes deux si fécondes qu'on les appelle les jardins d'or. Sur ces rives s'élèvent plusieurs villages considérables et plusieurs villes: Raab, fondée au commencement du XI[e] siècle; Komorn, défendue par une forteresse que l'Autriche regarde comme un de ses principaux boulevards; Gran dont on voit au loin la magnifique cathédrale. A Komorn,

la Waage, après avoir erré par monts et par vaux, se jette dans le Danube. Le peuple raconte que lorsque Dieu fit le partage des eaux, la Waage arriva trop tard et que, pour punition de sa paresse, elle fut condamnée à n'avoir ni lit ni rivage. Son point de jonction avec le Danube ajoute encore aux moyens de défense de la citadelle de Komorn qui, avant d'être achevée, résista à l'attaque de nos troupes, et qui maintenant brave, dit-on, les invasions de l'Orient et de l'Occident.

Mais il faut quitter ces paysages riants et animés pour descendre le long des plaines silencieuses et tristes qui s'étendent jusqu'aux pieds des Carpathes. Là, sur un espace de cent vingt milles carrés, on ne trouve que des marécages, ailleurs des sables incultes. Là, on voyage tout un jour sans apercevoir un village, une métairie. Pas un arbre n'étend ses rameaux sur la terre aride, pas un être humain n'apparaît dans ces steppes désolées. En Hollande, en France une grande partie de ce sol infructueux serait bientôt rendue à l'agriculture. De l'aveu même des gens du pays, qui font la plus sombre peinture de ces déserts hongrois, il ne serait pas difficile de cultiver ces plaines de sables, de dessécher ces marais; mais ici on n'en a pas encore senti le besoin. La population de la contrée n'est pas en rapport avec l'étendue du territoire qu'elle occupe.

A Maros, le fleuve se divise encore en deux embranchements. A quelques lieues de Pesth, ces deux puissants cours d'eau se réunissent comme pour faire une entrée plus solennelle dans la royale ville des Magyars. Bientôt nous apercevons la forteresse de Bude avec

son palais et ses remparts; plus haut, le Blocksberg, éclairé par les rayons du soleil couchant, puis les maisons des deux cités qui bordent le Danube. Toutes les conversations du bateau sont interrompues, tous les passagers regardent en silence les deux rives du fleuve : ceux-ci avec la surprise que leur cause cet imposant spectacle, ceux-là avec la joie de retrouver dans quelques instants la maison qu'ils n'ont point oubliée, l'ami qui les regrette, la famille qui les attend.

CHAPITRE VII.

GRAN. — LE PRINCE PRIMAT. — LE CLERGÉ HONGROIS. — Histoire ancienne. — La cathédrale. — Visite à l'archevêque. — Les différentes sectes religieuses du pays. — Le clergé catholique. — Le curé de campagne. — Revenu des prélats.

A M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Pendant que j'étais dans les districts de l'ancienne Panonia, je ne pouvais me dispenser d'aller voir Gran, l'une des villes les plus notables de la contrée. Je ne connaissais là personne, mais je connaissais déjà assez l'affabilité hongroise pour être sûr que, sans aucune lettre de recommandation, je trouverais à Gran un guide et les renseignements dont j'avais besoin. En quittant le bateau à vapeur, je rencontre un jeune prêtre d'une aimable et intelligente physionomie, et le prie de vouloir bien m'indiquer un hôtel. « Vous êtes étranger, me répond-il, l'hôtel est assez loin d'ici; peut-être auriez-vous de la peine à le trouver, permettez-moi de vous y conduire. » J'accepte avec joie cette offre bienveillante et nous partons.

Chemin faisant, je parle à mon conducteur de la

cathédrale dont je vois s'élever devant moi le gigantesque échafaudage, et du désir que j'aurais d'y entrer. « Je vous y mènerai moi-même, dit-il, et je serai heureux de vous montrer cet édifice dont la construction intéresse si vivement toute la contrée. »

Un instant après, le jeune prêtre m'ayant installé à l'hôtel, et recommandé aux soins du maître de maison, me conduisait à travers les larges rues de Gran, au haut de la montagne où une main pieuse élève aujourd'hui l'un des plus beaux monuments modernes de l'art catholique.

Cette montagne était jadis occupée par les ruines d'une citadelle, par un château royal. Gran est l'une des plus antiques cités de la Hongrie. Quelques écrivains prétendent, avec une noble fierté nationale, qu'elle fut bâtie cent cinquante-cinq ans après le déluge, ni plus, ni moins. Il ne manque, pour prouver le fait, que quelque solide parchemin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Gran fut la résidence de saint Étienne, le premier roi chrétien de la Hongrie, et la source vivifiante d'où les leçons de l'Évangile se répandirent à travers les peuplades barbares du pays. Au XIIIe siècle c'était de plus une riche et splendide cité de commerce, fréquentée par une quantité de marchands français, italiens, allemands.

Toute cette prospérité fut anéantie une première fois par les Tartares, qui, en 1241, envahirent la contrée et la ravagèrent.

Béla IV releva les remparts de Gran et y fit construire plusieurs églises. Mais les dissensions civiles, les guerres des différents partis qui, pendant tant de siècles, ont agité, désolé la Hongrie, furent, pour la

vénérable cité de saint Étienne, un nouveau fléau. Puis, en 1543, elle tomba au pouvoir des Turcs qui achevèrent de dévaster ses églises, de ruiner ses couvents. Reconquise par les armes de l'Autriche, elle fut une seconde fois prise, saccagée par les musulmans, et n'échappa entièrement à leur pouvoir qu'après la mémorable campagne qui suivit la délivrance de Vienne.

Depuis ce temps, Bude est devenu le chef-lieu de l'administration du royaume, Pesth, le siége principal du commerce, et Gran n'a pu reconquérir sa splendeur première. La plupart de ses rues ne sont point pavées, et ses maisons, dispersées en partie de côté et d'autre, sous des arbres fruitiers, à travers des jardins, lui donnent l'apparence d'un village plutôt que d'une ville. Mais c'est la demeure du premier archevêque du royaume, et cela seul suffit pour conserver à Gran une suprématie que nulle autre ville ne peut lui disputer.

C'est cet archevêque qui fait élever à ses propres frais la cathédrale nouvelle. Son prédécesseur avait jeté les fondements de cette construction; l'archevêque actuel l'a continuée sur un plan plus complet et dans des proportions plus larges. Déjà, malgré l'échafaudage qui l'entoure extérieurement encore de plusieurs côtés, on peut juger de l'effet que produira cet édifice colossal : un immense bâtiment en pierre de taille, disposé en forme de croix, avec un magnifique portail du côté du Danube, et un autre portail du côté de la ville : au-dessus de cette croix une coupole de cent quatre-vingts pieds de hauteur, faite sur le modèle de celle de Saint-Pierre. La voûte de la grande nef rappelle, par ses dimensions, les voûtes

majestueuses des églises gothiques; le chœur, les chapelles latérales, ont le même aspect imposant. Sous cette nef, sous ces chapelles, s'étend une autre église sombre, mystérieuse, fermée à la lumière du jour. C'est là que seront ensevelis les prélats, les chanoines, et c'est là que l'on célébrera, à la lueur des cierges funèbres, l'office des morts.

Rien n'a été négligé pour donner à la nouvelle église de Gran un caractère solennel, ni l'espace, ni les matériaux les mieux choisis et les mieux travaillés, ni les ornements d'art. Trois statues colossales décorent déjà le portail qui fait face au Danube : deux autres sont placées à l'entrée des chapelles souterraines. Les murs intérieurs sont revêtus de marbre; des colonnes de marbre supportent la coupole, et plusieurs artistes allemands, hongrois, travaillent déjà aux tableaux qui doivent décorer les autels.

Ce qui ajoute encore au caractère de grandeur de cet édifice, c'est sa situation. Du sommet de la montagne où elle s'élève, l'œil plane sur un paysage immense, magnifique; ici, de vastes plaines parsemées de villages; là, des collines couvertes de vignes et de fruits; la ville de Gran, étagée en amphithéâtre le long de ces collines, et les flots du Danube qui se déroulent au pied de cette vieille cité royale, se balancent au bord de ses enclos, contournent ses remparts, puis se rejettent vers le sud et poursuivent leur longue route. Et l'église est là qui domine toute la contrée, qui, de loin sur sa base de granit, apparaît, aux regards du voyageur et aux regards du paysan, comme le signe de rédemption des anciens temps et le signe d'espoir des temps futurs.

Pendant près de deux heures, mon excellent guide n'avait fait que me conduire d'étage en étage jusqu'au sommet de la coupole de la cathédrale, s'arrêtant à tout instant pour m'expliquer les projets d'art de son archevêque, me parlant de ce vénérable prélat avec un sentiment pieux, de son église avec amour, et causant avec moi comme on cause à cœur ouvert avec un vieil ami. Au moment où nous devions nous quitter, lui, pour rentrer dans sa demeure, et moi à mon hôtel, il me demanda avec toute sorte de ménagements, comme un homme qui craint de commettre une indiscrétion, si je voudrais bien lui donner mon nom. Je lui remis ma carte, il me remit la sienne. A ces deux morceaux de papier gravés, l'un à Pesth, l'autre à Paris, nous avons attaché l'un et l'autre l'espérance de nous revoir. Peut-être le jeune prêtre viendra-t-il en France; peut-être retournerai-je en Hongrie. En tout cas, je désire que ces humbles lignes lui parviennent comme un témoignage de ma sympathie et de ma reconnaissance.

Le lendemain, M. Lipovniczky (c'est ainsi que s'appelait mon nouvel ami de Gran) m'attendait à la messe dans la cathédrale actuelle, fort petite et très-peu digne, en vérité, d'un siége archiépiscopal si ancien et si mémorable. Les chanoines étaient dans les stalles, les musiciens dans la tribune de l'orchestre, un prêtre à cheveux blancs officiait avec deux diacres, et la nef était remplie d'une foule de fidèles silencieux et recueillis. Mais, pendant ce service, j'ai regretté la grave et austère mélodie de notre chant romain, et je l'avouai à M. Lipovniczky qui voulut bien me donner raison. « C'est vrai, me dit-il, je connais le chant

dont vous me parlez, et je comprends que vous le préfériez à celui-ci. Notre musique est trop mondaine (*zu weltliche*) ; cependant nos paroissiens l'écoutent avec piété. »

Au sortir de la messe, il me proposa de me présenter au prince primat, près duquel il remplissait les fonctions de bibliothécaire. Je n'avais garde de refuser une telle offre. Mon costume un peu libre de voyageur aurait pu seul m'empêcher de l'accepter. M. Lipovniczky prévint un de mes embarras en remplaçant mon chapeau de paille tyrolien par un chapeau noir, et m'introduisit dans un salon où un beau vieillard, à la physionomie noble et douce, à l'attitude majestueuse, se leva à mon approche, vint au-devant de moi, engagea lui-même la conversation en français et m'invita à m'asseoir près de lui. Je lui racontai ma visite à la cathédrale, en lui exprimant la juste admiration qu'elle m'avait inspirée. « Ah ! me dit-il, c'est ici le berceau du christianisme pour la Hongrie, je tâche de relever cet antique monument de notre foi, et si je ne puis achever cette œuvre avant de mourir, je la léguerai à mon successeur, et je suis sûr qu'il la continuera. » Puis, détournant subitement un entretien qui gênait sa modestie, il se mit à parler de la France, il lisait l'*Univers*, et suivait, avec un ardent intérêt, les graves questions religieuses qui s'agitaient alors parmi nous. Tous les détails de ces questions lui étaient parfaitement connus, et tous les noms de ceux qui y avaient pris part. Je n'ai pas besoin de dire de quel côté étaient ses vœux. Tandis que les autres religions se divisent et se dissolvent par leurs dissidences, le catholicisme conserve du moins, à toutes les extrémi-

tés de la terre, son divin principe d'unité, et là où il y a une âme catholique, là il y a sympathie et dévonement pour ses frères qu'un orage menace au delà des montagnes, au delà des mers.

Après une heure d'entretien qui m'avait semblé bien courte, je me levai, sachant que plusieurs personnes attendaient dans l'antichambre un instant d'audience, et je m'en allai remercier le jeune prêtre qui avait bien voulu me procurer une entrevue que je n'aurais pas osé solliciter; je venais de voir le premier personnage du royaume, l'archevêque de Gran, le primat de l'Église apostolique hongroise, le prélat à qui est réservé le droit de sacrer le roi, qui jadis avait même le privilége de créer des nobles et de leur accorder dans l'étendue de son vaste diocèse toutes les immunités de la noblesse.

La Hongrie, qui renferme tant de tribus d'origines diverses, renferme aussi différentes sectes religieuses.

Il y a là des réformés de la confession d'Augsbourg, des réformés de la confession suisse, divisés encore en plusieurs partis, des Grecs unis et non unis, et des Juifs.

Le culte protestant ne fut autorisé publiquement en Hongrie qu'en 1608. Il n'a été réellement libre que depuis 1791, et il n'y a que quelques années que deux protestants ont pu être admis comme professeurs à l'université.

La secte luthérienne compte dans le royaume sept cent quatre-vingt-quinze mille âmes, et cinq cent quatre-vingt-six prêtres; les réformés sont au nombre d'un million six cent seize mille, et ont mille six cent soixante-six prêtres. Ces deux sectes se divisent en

paroisses, en districts dirigés par quatre superintendants.

L'État ne contribue point aux frais de ce culte; les protestants sont obligés eux-mêmes de payer leurs pasteurs, d'entretenir leurs écoles.

L'Église grecque unie se compose de quatre évêchés, de mille trois cent soixante-sept prêtres, et de huit cent soixante-quatre mille âmes.

L'Église grecque non unie, reléguée à l'extrémité méridionale du royaume dans la Croatie et la Slavonie, compte deux mille trois cent trois prêtres et cent soixante et quatorze mille âmes. Ses évêques sont depuis 1792 admis comme membres de la chambre haute, mais ils y occupent le dernier rang et n'ont pas le droit de voter.

Les Juifs sont au nombre de deux cent quarante-deux mille. Le libre exercice de leur culte leur est accordé moyennant une taxe annuelle.

Au-dessus de ces différentes sectes s'élève la religion qui a sauvé les Hongrois de la barbarie, la religion fécondée par le sang des martyrs, la religion qui, depuis huit siècles, a vécu de la vie du peuple, comme une mère de la vie de ses enfants, qui a pleuré, prié avec lui, combattu, espéré avec lui, le catholicisme professé en Hongrie par six millions d'hommes.

Saint Étienne, en fondant l'archevêché de Gran, et dix-neuf évêchés, les dota magnifiquement. Plusieurs de ses successeurs se signalèrent encore par d'autres fondations et donations religieuses, de telle sorte, dit un écrivain moderne, que le clergé hongrois en vint à posséder le tiers du royaume, et comme, à une

certaine époque, toute l'instruction était concentrée dans son sein, le clergé était appelé à diriger les affaires les plus difficiles et à occuper les plus hauts emplois.

Le temps, les circonstances lui ont enlevé une portion de ses biens et de son pouvoir; cependant c'est encore un des clergés les mieux dotés de l'Europe.

Les prélats composent le premier ordre de l'État. Ils sont de droit membres de la haute chambre et y occupent la première place. Ils ont conservé sur plusieurs points, même en matière temporelle, une autorité indépendante et une juridiction particulière. Depuis le temps où les nobles ne savaient apposer que le pommeau de leur épée au bas d'un écrit, les registres de l'état civil ont été entre les mains du clergé catholique; les chapitres, les couvents ont rédigé et pris sous leur sauvegarde les transactions des particuliers : testaments, contrats, procurations. Ces établissements sont désignés, dans les anciennes lois du royaume, sous le nom de *loca credibilia*. Tous les actes revêtus de leur sceau font foi en jugement. De plus, le prélat, assisté de son chapitre, forme une cour de justice à laquelle sont réservées certaines causes, telles que celles qui peuvent naître de la rédaction d'un testament, des diverses vicissitudes d'un mariage, de l'action d'un faux serment.

Joseph II, avec cette ardeur de réforme qui l'agita jusqu'à la fin de son règne, avait voulu enlever aux chapitres et aux couvents cette espèce de notariat. Déjà même plusieurs établissements religieux avaient été sommés d'abandonner leurs actes publics; mais cet édit, condamné par l'opinion populaire, n'eut pas

de suite. Il avait voulu aussi écarter des colléges de justice et d'administration les membres du haut clergé. Léopold II les y réintégra. Le clergé hongrois joint à ces diverses attributions l'exercice du professorat. Un très-grand nombre de jeunes gens font leurs études dans les écoles des piaristes, des bénédictins, des franciscains, et près de cinq cents prêtres sont employés comme professeurs dans les académies, lycées et autres institutions scolastiques du royaume.

Les prêtres catholiques sont, comme les nobles, exempts de tout impôt, et investis de divers priviléges. Seulement, ils n'ont pas le droit de prendre place dans les réunions des comitats, ni dans les assemblées électorales.

Le curé de campagne a la jouissance d'une maison et d'une terre plus ou moins grande : vignes, prés, champs, que les paysans de la commune cultivent par corvée et récoltent gratuitement. J'ai visité une de ces cures au temps de la moisson. On eût dit une ferme active et industrieuse. Ici des paysans entassaient les gerbes de blé; là, des enfants rangeaient des paniers de fruits dans la cour; deux femmes roulaient des faisceaux de chanvre, et, sous le hangar, un domestique préparait le pressoir pour la vendange. Quelques-unes de ces terres paroissiales de campagne sont considérables et rapportent jusqu'à dix ou douze mille francs par an. La plupart, cependant, ne donnent qu'un revenu de huit à neuf cents francs. Chaque famille de la paroisse doit en outre, au curé, une demi-mesure de blé ou de vin, selon la nature du terrain. De plus, il a sa part dans les dîmes. Le paysan

doit à l'évêque la dîme de toutes ses différentes récoltes, et le prêtre perçoit la seizième partie de cette dîme.

On compte en Hongrie, dans la communauté religieuse, cinq mille deux cents prêtres, chapelains ou vicaires; cent quarante-neuf couvents d'hommes, douze couvents de femmes, deux cent vingt-deux chanoines, cent dix-sept chanoines honoraires; cent trente-cinq abbés titulaires, vingt et un abbés qui ont le rang de prélat; trois archevêques, vingt évêques.

Il serait difficile d'établir d'une manière certaine les revenus des couvents et des évêchés; car ils proviennent de différentes propriétés dont on ne connaît pas au juste les produits. Cependant on peut croire que les revenus de l'archevêché de Kaloutscha sont environ de cent trente mille francs; ceux de l'archevêché d'Erlau de deux cent mille. Quant à l'archevêque de Gran, on ne lui donne pas moins de deux millions de rente.

Autrefois ces prélats étaient tenus, comme les nobles, d'armer, en cas de guerre, un certain nombre d'hommes et de les conduire sur les champs de bataille. Dans la déplorable journée de Mohacz (1526), qui ouvrit aux Turcs le chemin de la Hongrie, l'archevêque de Kaloutscha, Paul Tomari, s'élança lui-même contre les musulmans à la tête des troupes hongroises, et mourut les armes à la main avec six autres prélats du royaume.

Maintenant les évêques sont dispensés de monter à cheval et de commander des escadrons; mais ils emploient leurs revenus à entretenir les écoles, à payer les frais d'éducation des jeunes gens pauvres, à

fonder des établissements d'une utilité générale. Le voyageur anglais Townson, qui parcourut la Hongrie à la fin du siècle dernier, s'extasie, malgré son protestantisme, devant les travaux exécutés par l'archevêque d'Erlau.

L'archevêque de Gran, le plus riche de tous les prélats hongrois, est aussi celui qui a entrepris les plus grandes choses. Quand le prince primat actuel vint prendre possession de son siége, la ville n'avait pour traverser le Danube qu'un misérable pont volant. Il employa aussitôt deux cent mille francs à faire construire un pont de bateaux. A présent, il occupe, avec la construction de sa cathédrale, toute la population pauvre de Gran et des environs : hommes, femmes, enfants. Lui-même s'en va deux fois par semaine voir l'œuvre qu'il poursuit avec un pieux dévouement. Malgré ses soixante et dix ans, il monte d'échelle en échelle jusqu'au faîte de sa cathédrale. Puis il s'arrête près des ouvriers, s'informe de leur famille, de leurs besoins, et leur donne un utile secours. Chaque année, une quantité de vieillards, de malades, d'orphelins vivent de ses dons, et chaque année il consacre à son édifice des centaines de mille francs.

Que les ennemis du catholicisme se plaignent de voir le clergé catholique hongrois conserver ses anciens priviléges et une partie de ses anciens revenus! Pour moi, je sais que quand je passais dans les rues avec le jeune prêtre de Gran, les paysans venaient, avec leur religieux salut (*Gelobt sey Jesus Christus*), lui baiser respectueusement la main. Je sais que le peuple hongrois ne parle de son clergé catholique qu'avec amour et vénération, et je dois me dire

que des prêtres qui excitent de tels sentiments font un noble emploi de leur pouvoir et de leur richesse.

CHAPITRE VIII.

Pesth et Bude. — Tableau des deux villes. — Les bains publics. — Le pont du fleuve. — La foire. — Variété de costumes et de physionomies. — Nouvelles constructions. — L'Académie. — L'Université. — La censure. — Les théâtres. — Le casino.

A MON AMI ANT. DE LATOUR.

Je viens de passer encore de longs instants sur la terrasse de la forteresse de Bude; il y a là un de ces magnifiques tableaux de l'industrie humaine et de la nature que je ne me lasse pas de contempler. A côté de moi, le château du palatin avec ses larges étages, ses frais jardins, ses allées d'arbres qui descendent le long de la montagne, sa chapelle où, aux sons de l'orgue, un prêtre donne à baiser aux fidèles un bras de saint Étienne; autour de moi, la vieille cité de Bude serpentant dans l'étroit vallon qui borde le Danube, s'élevant en amphithéâtre sur la pente des collines, sous les rameaux d'arbres fruitiers, entre les enclos de vignes jusqu'à l'observatoire du Blocksberg; ici une ville toute rustique qui ressemble à une agglomération de maisons de campagne; là une bourgade de marchands, de bateliers, de pêcheurs, et, derrière le château, une autre ville remplie de soldats, de fonc-

tionnaires, état-major de la place, chancellerie du royaume où l'Autriche a déjà implanté sa bureaucratie; en face de moi, la belle ville de Pesth avec ses grands édifices rangés le long du fleuve, son vaste réseau carré de cent soixante et dix rues, au delà desquelles on n'entrevoit qu'une plaine immense; à mes pieds, le Danube large, puissant, le Danube qui touche à nos frontières et qui fuit vers l'Orient.

Bude est l'une des plus anciennes villes de la Hongrie et l'une de celles dont l'histoire a le plus occupé l'Allemagne. Là fut pendant cent cinquante ans le siége de la domination turque; de là les musulmans tenaient sous leur joug le cours du Danube, menaçaient l'Autriche et toute la chrétienté. Surpris après la bataille de Vienne, par les troupes victorieuses du duc de Lorraine, ils se retranchèrent dans la forteresse et se défendirent avec un courage désespéré. Le siége commencé au mois de juin dura jusqu'au mois de septembre, et lorsqu'enfin, dans un dernier assaut, les Allemands franchirent les remparts ouverts déjà de tous côtés par les bombes, il n'y avait plus dans leur enceinte que trois cents hommes de garnison; le reste avait succombé et le commandant gisait sur des monceaux de morts.

Ce qui plaisait beaucoup aux Turcs, dans cette ville hongroise, c'étaient les sources d'eau tiède, légèrement sulfureuses, qui descendent de la montagne et qu'ils faisaient couler dans de larges bassins. Une partie de ces bains existe encore dans sa construction première; mais que diraient les Turcs s'ils voyaient l'usage qu'on en fait? A Keisersbad, un bassin creusé sous une voûte et rempli par l'eau d'une source qui,

à son origine, a cinquante degrés de chaleur, est abandonné, pour un sou par personne, aux gens du peuple, et ils y viennent en masse dans le costume le plus léger. Les femmes y viennent avec les hommes, les mères y apportent leurs enfants. A l'autre extrémité de la ville, au Kœnigsbad, il en est de même. On ne conçoit pas que ces malheureux puissent rester là, comme cela leur arrive souvent, des heures entières dans une atmosphère brûlante; et ce que l'on ne conçoit pas davantage, c'est que la police tolère de si honteux spectacles. Quelques planches suffiraient pour séparer les deux sexes et prévenir des scènes qui révoltent.

Quoique Bude soit la résidence du palatin et des hauts fonctionnaires du royaume, elle n'a pas, à beaucoup près, l'importance de Pesth; de jour en jour son commerce s'en va de l'autre côté du Danube. Les deux cités vivent du reste en bonne intelligence. Bude est la sœur aînée, grave, austère, méthodique; Pesth appartient à une ère nouvelle; c'est la jeune capitale des Magyars, fière de sa beauté, de sa noblesse hongroise, peu soucieuse du passé, mais très-contente du présent et pleine d'espoir pour l'avenir.

Là est, comme l'a dit un écrivain hongrois, là est le cœur de la contrée, la plaine de Rakos, ancien champ de mai des Magyars, où Charles d'Anjou fut élu roi de Hongrie par quatre-vingt mille gentilshommes. Là est aujourd'hui le siége de l'industrie, de l'activité politique et sociale de la Hongrie. D'énormes bâtiments chargés de marchandises sont amarrés le long du fleuve; des bateaux à vapeur remontent et descendent son cours, et le pont qui rejoint les deux villes

est rempli d'une foule de chariots, de gens à pied, à cheval, en voiture qui passent et se succèdent sans cesse. Traversons sur ses quatre-vingt-deux pontons cette voie de communication mobile qui jouit de ses dernières années d'existence. Pour peu que vous ayez un habit propre, un chapeau convenable, le gardien du pont vous laissera circuler librement; mais voyez ce paysan qui s'avance avec ses habits éraillés et cet ouvrier qui porte son lourd fardeau, il est obligé de s'arrêter devant l'employé de la ferme et de lui remettre son tribut. Hélas! c'est une des tristes images de l'inégalité des conditions qui existent en Hongrie. Les nobles et les bourgeois sont exempts d'impôts, le peuple supporte toutes les charges de l'État. Comment reconnaître, à l'entrée de ce pont, les nobles et les bourgeois? Personne n'a son titre inscrit sur la figure, le péagiste règle son compte sur le costume; ainsi, la femme du monde, grâce à sa robe flottante et à son chapeau viennois, se promène à son aise sur le pont, et la pauvre ouvrière mal vêtue, qui a gagné péniblement à Bude ou à Pesth quelques kreuzers dans sa journée, est obligée d'en payer un quand elle va d'une ville à l'autre. Dernièrement, un homme que j'employais comme domestique de place, s'en va à Bude avec une redingote neuve, un chapeau neuf et on ne lui demande rien; le lendemain il se présente avec son habit de chaque jour et il est obligé de payer l'impôt. On dit que l'habit ne fait pas le moine, mais ici l'habit fait le péage.

La recette du pont est affermée annuellement pour une somme de cent mille francs; le fermier est tenu en outre de l'entretenir à ses frais et c'est à ses frais

qu'il l'enlève en hiver et le replace au printemps. C'est l'unique moyen de communication qui existe entre les quatre-vingt mille habitants de Pesth, les trente mille de Bude[1]. En hiver, pendant six semaines ou deux mois, le Danube est assez fortement gelé pour qu'on puisse le traverser avec des voitures. Lorsqu'il ne porte que des glaces flottantes, ce n'est pas chose facile d'aller d'une de ces villes à l'autre; il n'y a plus alors sur le Danube qu'un service de barques dont la traversée est souvent difficile et quelquefois dangereuse. Mais déjà les arches du pont en fil de fer voté par la diète s'élèvent au milieu des flots; dans quelques années les deux villes seront réunies par un lien durable; et là du moins magnats et paysans, riches et pauvres, tout le monde payera. A cette condition, un banquier de Vienne s'est chargé de tous les frais de construction, et le péage qui y est affecté doit lui appartenir exclusivement pendant quatre-vingt-sept ans.

En attendant que cette grande entreprise soit achevée, le vieux pont de bateaux crie et tremble sous le poids des lourdes voitures de transport et des innombrables passants qui le traversent du matin au soir. Quel mouvement! quel bruit! Par un heureux hasard, je suis arrivé à Pesth au milieu d'une de ses quatre grandes foires. Dans les contrées où les communica-

[1] Le service des bateaux à vapeur organisé par la compagnie autrichienne, pour la traversée du Danube, peut être encore, il est vrai, considéré comme un moyen de communication. Mais ces bateaux ne vont point au centre de Bude, ils abordent au Keisersbad et à l'extrémité de la ville, à plus d'une lieue de la forteresse.

tions ne sont ni très-fréquentes ni très-rapides. les foires présentent un spectacle dont nous ne pouvons que difficilement en France nous faire une idée, et celles de Pesth ne sont pas moins curieuses que celles de Novogorod. Pendant deux ou trois semaines, on peut voir dans cette ville un assemblage complet de toutes les productions agricoles, industrielles du pays et un étonnant échantillon de ses diverses peuplades et des peuplades étrangères qui l'entourent.

La foire est au milieu de la cité, la foire dans les faubourgs, la foire partout, et partout sous différentes formes. Ici des troupeaux de bœufs gris à longues cornes, de chevaux apprivoisés et sauvages, de porcs et de brebis, là des amas de tonnes de vin, de froment, de maïs et des sacs de laine brute que deux forts crocheteurs peuvent à peine mouvoir; plus loin des pyramides de melons et de fruits de toutes sortes; ailleurs les produits de l'industrie allemande, les étoffes de Vienne, la bimbeloterie de Nuremberg que le paysan regarde avec une naïve admiration. Puis les meubles grossiers du pays, les lits couverts d'une natte de jonc qui remplace nos matelas à ressorts, les bahuts bariolés de bleu et de rouge, les pipes en terre, ce cher ustensile du peuple hongrois. Le fabricant en amène des charretées et les vend par milliers. Pour quelques francs on peut en avoir un boisseau. Ici les marchands habitent des boutiques en planches alignées symétriquement. Là ils étalent leurs denrées sous des tentes dont ils déroulent le soir la toile de chaque côté, et voilà leur chambre à coucher. Les paysans qui amènent les fruits de leur récolte à la foire ne prennent pas tant de précautions. Ils s'arrê-

tent le soir dans un faubourg, détellent leurs chevaux, leur donnent un peu d'avoine et ne s'en occupent plus. Les chevaux, habitués à ce genre de vie, ne quittent pas leur station; les maîtres dorment avec leurs femmes et leurs enfants sur la terre nue ou sur leur voiture. On peut voir ainsi dans les rues sablonneuses du Josephstadt des centaines de ces charrettes rangées à la suite l'une de l'autre, les chevaux immobiles à côté du timon, les hommes achevant de prendre un maigre souper, puis fumant leur pipe et s'endormant tranquillement sous la voûte du ciel. On dirait une halte de caravane dans les steppes, et cette halte est à quelques centaines de pas des quartiers les plus animés. Mais Pesth est la ville des contrastes; elle me rappelle à chaque instant ce qui m'a si vivement frappé à Pétersbourg et à Moscou. Quel étrange contraste entre ce paysan qui vient vendre pour une somme modique les produits du sol qu'il a péniblement labouré, et les heureux citadins au milieu desquels il chemine! A sa charrette il attelle avec de mauvaises cordes quatre chevaux si petits, si maigres, si décharnés, que nos chevaux de fiacre pourraient à côté de ceux-ci passer pour des coursiers de Chantilly, pur sang. Pour tout vêtement, il ne porte le plus souvent qu'un large pantalon en toile et une chemise dont il serait difficile de reconnaître la couleur primitive[1]; point de bas ni de souliers; un vieux feutre déteint et râpé lui couvre la tête et de longs cheveux

[1] Pour assurer la durée de cette précieuse chemise et la garantir de toute population malfaisante, ils la trempent dans la graisse, renouvellent de temps à autre cette opération, et la portent ainsi pendant quatre à cinq ans.

noirs, qu'il graisse le matin avec du lard, tombent sur ses joues amaigries; quelquefois il se drape dans un manteau en laine ou dans une peau de brebis éraillée, déchiquetée. Callot et Murillo n'ont pas peint une figure plus hâve, ni un costume plus délabré. Près de lui passe l'officier hongrois avec son uniforme étincelant de broderies d'or et d'argent, le jeune *légiste*, le *jurat* avec son pantalon noir orné de franges en soie, la barrette sur la tête, le sabre au côté. Près de sa malheureuse voiture courent les landaus des magnats avec leur brillant attelage et leurs laquais en grande livrée; et près de la sale échoppe où il s'en va, quand il a fini son marché, savourer pour quelques kreuzers un verre d'eau-de-vie, ou dévorer une tranche de melon, s'élèvent les riches hôtelleries où l'on étale aux yeux avides des gastronomes des cartes qui rivaliseraient avec celles du Palais-Royal.

A voir cet homme traverser les belles rues de Pesth avec ses haillons, il ne faudrait cependant pas le croire si misérable qu'il le paraît. Beaucoup de ces paysans ne sont si salement, si pauvrement vêtus que par une sorte de négligence sauvage. Beaucoup de ceux que l'étranger regarde avec une profonde compassion possèdent à quelques lieues de la ville une bonne maison et de bons champs. Grâce aux réformes dont la noblesse elle-même a compris la nécessité, la condition des paysans de Hongrie, sans être encore tout ce qu'elle doit être un jour, s'est améliorée. Nous y reviendrons plus tard. Continuons notre promenade.

Midi sonne à la cathédrale; c'est l'heure où les oisifs reviennent de leurs excursions matinales, où les mar-

chands suspendent leurs affaires. En un instant toutes les salles à manger des hôtels sont remplies; ces salles sont vastes, propres, bien décorées; on y dîne très-bien et à bon marché; vin, fruits, légumes, poissons du Danube, volaille, gibier, tout se trouve ici en abondance. La Hongrie est l'un des pays les plus productifs de l'Europe, et ses productions ne sont pas encore élevées au taux des contrées plus peuplées et plus industrieuses.

A ces tables des hôtels on peut voir réunies toutes les diverses physionomies que l'on a rencontrées éparses sur la foire : Slaves, Allemands, Valaques, des Arméniens avec leur long caftan, des Français avec leur léger habit parisien, des Croates avec leurs larges gilets couverts de boutons en argent, de jeunes Hongrois, tout fiers d'avoir fait un voyage en France et des femmes élégantes qui consultent régulièrement le journal des modes, puis les valets qui ont comme les maîtres leur variété de costumes. Un homme vêtu d'une redingote écarlate avec des brandebourgs en argent, portant sur la tête une toque verte ornée d'une plume, vous a salué humblement lorsque vous êtes entré : c'est le concierge. Un autre s'avance avec un charmant uniforme de hussard : vaste dolman, bottes à l'écuyère, pantalon bleu à galons blancs : vous vous imaginez peut-être que c'est quelque ordonnance envoyée à un officier supérieur; c'est le domestique d'un étudiant en médecine. Enfin pour compléter cette espèce de kaléidoscope où passent en un instant tant de couleurs diverses, voici les soldats de Bude et de Pesth, les régiments hongrois et italiens, slaves et allemands, car l'Autriche, sans sortir

des limites de son empire, peut composer des légions de vingt peuplades diverses, et elle s'efforce de réunir autant que possible les hommes de ses principautés, ou d'envoyer en garnison des bataillons d'une contrée dans une autre. En temps de guerre ses sujets du nord et du sud apprennent par là à se connaître et à vivre ensemble. C'est là dans la mosaïque de son territoire un de ses moyens de fusion. Si on pouvait lui en indiquer un plus sûr et plus rapide, on lui rendrait service. Dans les temps de révolte, cette diversité de race est, pour l'Autriche, un plus sûr moyen de coercition. Elle réprime l'Italie par des légions allemandes, et intimide les populations slaves par des régiments autrichiens. A quelque nation, du reste, que ces régiments appartiennent, ils n'entendent que le commandement allemand, et bon gré mal gré il faut qu'ils apprennent à le comprendre. La schlague du caporal est là, qui au besoin ajoute un énergique commentaire à la parole du lieutenant.

On comprend que, dans une population si variée, il y a nécessairement une grande variété de langage. Trois idiomes cependant l'emportent sur les autres : le français qui est comme à Stockholm et à Pétersbourg la langue des salons, le hongrois longtemps négligé et qui fait maintenant chaque jour de nouveaux prosélytes, et l'allemand qui est compris de toutes les classes de la société.

Pesth a été autrefois une ville essentiellement allemande. Au XIIIe siècle une chronique la désigne sous ce titre : *ditissima Teutonica villa.* Plus tard, par l'effet des événements politiques, des guerres, des spéculations commerciales, d'autres colonies sont venues

s'y fixer. A présent on y compte une dizaine de tribus de différente origine.

Quoique cette ville soit ancienne, elle ne présente plus aucun vestige d'antiquité. Les invasions étrangères, les incendies l'ont plus d'une fois ruinée de fond en comble. En 1240, elle est brûlée et dévastée par les Mongols. Bela IV la reconstruit et y appelle des colons de la Bavière, de la Franconie, de la Saxe, de la Pologne, de l'Italie. Louis I[er] y fixe le siége de la diète. La ville a oublié ses désastres; elle s'agrandit, elle prospère. Mais après la fatale bataille de Mohacz, les farouches soldats de Soliman y entrent le fer et le feu à la main, la pillent et la saccagent. En 1541 elle est de nouveau envahie par les Turcs et reste soixante ans sous leur domination. Délivrée en 1602 de ces maîtres cruels, elle retombe deux ans après, une fois encore sous leur joug et sous le poids de leur vengeance. Lorsque enfin le duc de Lorraine l'affranchit en 1686, elle ne présentait que des décombres et ses habitants étaient dans un profond état de misère. Léopold I[er] lui rendit les priviléges dont elle avait été investie avant le règne des Turcs. En 1780, elle ne comptait encore que treize mille habitants. Maintenant elle en a plus de quatre-vingt mille. En 1780, ce n'était encore qu'une cité de troisième ordre, mal bâtie, irrégulière. Maintenant c'est une capitale traversée par de larges rues, parsemée de boutiques, de magasins presque aussi riches que ceux de Vienne, ornée dans tous ses quartiers, et surtout aux environs du Danube, de très-beaux édifices.

La ligne de constructions récentes qui borde les quais du fleuve est d'un aspect vraiment superbe. Là,

est le théâtre allemand construit dans des proportions gigantesques, le casino, non moins imposant, l'hôtel de la reine d'Angleterre qui ressemble à un palais, plusieurs autres hôtels publics et particuliers d'une élégante structure. A quelque distance est le bâtiment de l'université qui mérite aussi d'être remarqué, et le *Ludoviceum* dont l'enceinte déserte rappelle une de ces dissidences de l'Autriche et de la Hongrie, où l'Autriche, il faut le dire, ne joue pas le plus beau rôle. Le Ludoviceum était destiné à renfermer une école militaire. La diète avait voté un million pour la construction de ce vaste édifice, où l'on ne compte pas moins de trois cents chambres. L'impératrice Louise avait affecté à la même entreprise une somme de cent mille francs. Le palatin et les principaux magnats du royaume avaient tous voulu doter la jeune institution. Mais quand le bâtiment fut achevé et quand il s'agit de fixer l'organisation définitive de l'école, le mode d'enseignement qui y serait adopté, l'Autriche annonça que les cours y seraient faits en allemand; les députés protestèrent contre une telle disposition. Ceux qui s'étaient engagés à subvenir de leurs propres deniers aux frais de cet établissement, déclarèrent qu'ils ne s'imposeraient pas un tel sacrifice pécuniaire pour faire des jeunes nobles hongrois des officiers allemands. Comme l'Autriche persistait dans sa résolution, le Ludoviceum est resté là, silencieux, inhabité, et la noblesse magyare aime mieux se priver d'un institut militaire que d'en avoir un où dominerait l'enseignement allemand.

Grâce aux progrès de Pesth, les belles dames de la Hongrie se figurent aisément, qu'en habitant cette

ville, elles ne sont point reléguées dans une obscure cité de province; les négociants se rapprochent de plus en plus de cette ville avec leurs capitaux, et les poëtes l'appellent la porte de l'Orient.

Le commerce a fait ici des miracles. Dans l'espace d'un demi-siècle la population de Pesth a été sextuplée et sans cesse ses limites premières s'élargissent [1]. Il n'y a pas longtemps, les habitants d'un de ses faubourgs ne pouvaient reposer la nuit tant ils étaient incommodés par les cris des grenouilles. Aujourd'hui ces bruyants voisins ont fait place à une colonie d'ouvriers et de marchands. Une preuve frappante de la prospérité de Pesth est la promptitude avec laquelle elle a réparé l'affreux désastre qu'elle éprouva en 1838. On se souvient encore de cette effroyable inondation qui menaça d'engloutir la capitale de la Hongrie, de ce cri de détresse qui retentit dans l'Europe entière. Le 15 mars à minuit, le Danube, qui dans sa plus grande force ne s'était élevé qu'à vingt-trois pieds de hauteur, s'éleva à vingt-neuf pieds quatre pouces, envahit la ville de ces torrents impétueux auxquels rien ne résiste, et en moins de quarante-huit heures ébranla, renversa deux mille maisons. Dans l'espace de sept ans, ces maisons ont été rebâties plus belles, plus solides qu'elles ne l'étaient auparavant, et toutes les traces de cette terrible catastrophe ont été effacées.

De nombreuses souscriptions ont, il est vrai, été d'un grand secours aux victimes de l'inondation, mais le commerce de Pesth leur a surtout offert un nouveau

[1] Robert Townson, qui la visita en 1797, n'en parle que comme d'une ville assez insignifiante, où l'on ne comptait guère que seize mille âmes.

moyen de fortune et une perspective d'avenir. Le commerce amène ici chaque année dix mille bateaux de six à huit mille quintaux, et l'on compte qu'à chaque foire de Pesth il arrive au moins vingt mille chariots à plusieurs chevaux, chargés de diverses denrées et surtout de produits agricoles. Que l'on donne à cette ville le chemin de fer qui doit la rapprocher de Vienne, qu'on achève le pont qui la réunit à Bude, qu'on ajoute à l'effet de ces constructions le résultat des progrès toujours croissants de la navigation du fleuve, et dans quelques années Pesth sera, nous osons le dire, l'un des points de commerce les plus considérables de l'Europe.

Les arts et les lettres n'ont point suivi, dans cette ville, le mouvement progressif de l'industrie. On ne trouve point ici ces studieuses habitudes, ces mœurs austères de l'Allemagne du Nord; une ardeur méridionale étincelle dans l'œil noir du Hongrois, et l'on dirait que le souffle voluptueux de l'Orient agit déjà sur cette contrée. Les cafés, les maisons de jeu entraînent souvent du matin au soir une quantité de jeunes gens. Ce n'est point dans cette atmosphère impure que les muses déploient leurs ailes, que la science implante ses palmes immortelles.

Il y a cependant ici tout ce qui constitue, tout ce qui annonce la vie scientifique et littéraire : académie, université, bibliothèque, musée, presse périodique et théâtre.

La fondation de l'académie date de la célèbre diète de 1825, où l'esprit de nationalité hongroise éclata avec une vigueur qui étonna l'Autriche. Depuis longtemps les Hongrois se plaignaient de l'état de sujétion

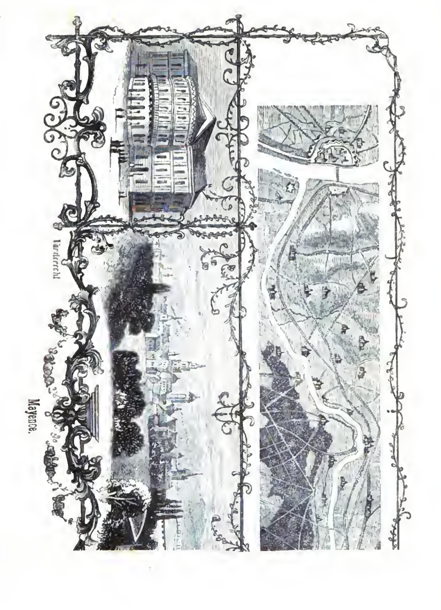
dans lequel le gouvernement voulait tenir leur langue. A l'usage du latin avait succédé celui de l'allemand que l'Autriche s'efforçait d'introduire et de propager partout. Les Hongrois réclamaient, dans les affaires d'administration, dans les débats judiciaires, dans les assemblées parlementaires, le libre et unique emploi de leur langue. L'académie fut fondée dans le but d'encourager et de guider l'étude littéraire de cette langue. Le comte Téléki lui donna sa bibliothèque, composée de plus de trente mille volumes; le comte Sczecheny la dota d'une année de son revenu (cent cinquante mille francs)[1]; d'autres magnats, suivant ce noble exemple, la gratifièrent de sommes considérables. Aujourd'hui l'académie est entièrement constituée, elle se réunit chaque semaine, et, chaque année, publie le recueil de ses dissertations; elle emploie une partie de ses fonds à publier des ouvrages utiles. Un prix de deux cents ducats (trois mille francs) est réservé au livre que l'académie juge le mieux écrit. Un autre prix de cent ducats est mis au concours. De brillantes espérances se rattachaient à cette institution, et les Hongrois, avec leur impatience naturelle, l'accusent de ne les avoir pas réalisées. Un tel reproche me semble au moins prématuré. L'académie hongroise n'a, il est vrai, rien produit encore de très-saillant, mais elle ne fait, en quelque sorte, que de naître, et l'idée nationale qui a présidé à sa fondation, et plusieurs des hommes qui la composent, et l'esprit de

[1] Toute la chambre applaudit à cet élan généreux, et comme le palatin exprimait au comte Sczecheny la surprise que lui causait un tel sacrifice : « Je suis célibataire, répondit le comte, j'ai des amis, peu de besoins, et une année est bientôt passée. »

progrès qui l'anime, doivent quelque jour lui donner une vive et féconde action.

J'espérais trouver dans un état plus florissant l'université de Pesth, qui date déjà du milieu du XVIIe siècle, qui, de Tirnau, fut ramenée, en 1777, à Bude, et en 1784 ici; qui, enfin, est la seule université de la Hongrie. Mais cette université, richement dotée, fréquentée par seize cents élèves, est, sans aucun doute, l'une des plus pauvres universités de l'Europe. Pas un maître n'y imprime un heureux élan, pas un homme célèbre n'y apporte l'autorité de son nom et de ses œuvres; les élèves y suivent mollement les cours dont ils ont besoin pour entrer dans la carrière à laquelle ils se destinent, et les examens n'y sont pas difficiles. On m'a cité un étudiant qui, après avoir subi fort honorablement ici son dernier examen, voulut, pour perfectionner son éducation, entrer encore dans une autre université allemande. Là, on le soumit à une épreuve philologique après laquelle on l'engagea à vouloir bien d'abord redescendre, pour quelque temps, aux classes du gymnase.

Les écrivains ne manquent point à la presse périodique, tant s'en faut. Il y en a ici comme en Allemagne et en France, des quantités, c'est-à-dire des quantités de jeunes gens demi-savants, demi-lettrés qui prennent pour une heureuse inspiration une réminiscence de lecture, et pour un signe de génie une ébullition au cerveau, qui se jettent intrépidement à travers les domaines de la littérature, aujourd'hui avec un roman, demain avec un poëme épique ou une tragédie, et qui, après avoir mis le point final au bas de leur composition, demandent au ciel un journal,



Le mouvement continu des librairies de Pesth prouverait du moins que si les Hongrois ne s'accommodent



de leur composition, demandent au ciel un journal,

ou un libraire pour publier leurs rapides chefs-d'œuvre.

Il paraît ici quatre journaux allemands, dont les colonnes sont souvent bien ternes. Le *Pesther Zeitung* se distingue cependant par des articles sérieux qui touchent aux intérêts réels du pays, et les journaux hongrois ont dans les dernières années soutenu parfois avec un remarquable talent la polémique soulevée à tout instant par tant de questions qui s'agitent en Hongrie, questions de représentation nationale et de liberté, de priviléges aristocratiques et d'affranchissement du peuple. Si ces journaux ont encore souvent une teinte pâle et un langage embarrassé, la faute n'en est pas toujours à ceux qui les dirigent, mais à l'impérieuse domination de la censure.

La censure est ici presque aussi sévère qu'en Autriche. Tous les livres proscrits à Vienne le sont également à Pesth, et les trois imprimeurs de cette ville ne publient que des livres parfaitement inoffensifs. Cependant il est avec les rigueurs mêmes de l'absolutisme des accommodements. Quand un Hongrois s'est avisé d'écrire un livre que la censure mutilerait impitoyablement, ou repousserait loin d'elle avec effroi, il le fait imprimer à Leipzig, d'où on le renvoie par centaines d'exemplaires en contrebande à Pesth. Si cette contrebande échappe réellement à la vigilance de la police autrichienne, ou si l'on ferme volontairement les yeux là-dessus, je ne sais; le fait est que le livre dangereux poursuit sa route et arrive à son but.

Le mouvement continu des librairies de Pesth prouverait du moins que si les Hongrois ne s'accommodent

pas de longues et patientes études, ils aiment au moins la lecture. Il n'y a pas une de ces librairies où l'on ne trouve un très-bon assortiment d'ouvrages français, anglais et allemands.

L'établissement le plus remarquable de Pesth est son musée national, fondé en 1813 par le comte François Sezecheny, doté par lui d'une bibliothèque de choix, d'une collection précieuse de médailles, enrichi par d'autres magnats d'une quantité d'objets rares et curieux. Bientôt l'emplacement où l'on avait rangé ces dons patriotiques s'est trouvé trop petit; un nouvel edifice s'élève dans le Josephstadt, édifice large et splendide où l'on travaille à ranger systématiquement toutes les richesses amassées pendant quarante ans; d'un côté, les monuments historiques de l'antiquité et du moyen âge, vases en terre et en bronze, inscriptions romaines, armures de chevaliers; de l'autre, les médailles et les monnaies dont la collection remonte jusqu'au règne de saint Étienne, le premier roi chrétien de la Hongrie; ici les livres et les manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire de la contrée; là les rayons et les tablettes destinés aux sciences naturelles.

Deux théâtres attirent l'attention des amateurs de Pesth, le théâtre allemand et le théâtre hongrois; le premier jouissait, il y a quelques années, d'une grande vogue; il est à présent fort délaissé. Il est cependant établi dans une très-belle salle et possède de bons acteurs. Mais les œuvres originales lui manquent, et ce qui lui nuit surtout, c'est le voisinage du théâtre hongrois. On joue encore ici un assez grand nombre de comédies et de vaudevilles traduits du français,

mais non moins souvent des pièces originales. La direction, pour augmenter son répertoire, a établi une espèce de concours qui excite parmi les écrivains une vive émulation ; elle donne une prime de cent ducats pour l'œuvre qui est jugée la meilleure, cinquante pour la seconde, et assure en outre à l'auteur un tiers des recettes sa vie durant. Deux jeunes poëtes ont déjà livré à ce théâtre une quarantaine de drames et de comédies qu'ils ne veulent ni imprimer, ni livrer à la traduction allemande. Il faut, pour les connaître, les voir sur la scène, et le peuple y court avec empressement, et applaudit avec transport à ces pièces composées sur les traditions hongroises, écrites dans sa langue hongroise et jouées par des acteurs hongrois. Ni la diète ni la couronne n'ont contribué à la création de ce théâtre; le gouvernement même, qui n'aime point toutes ces manifestations d'esprit national, voulait l'empêcher, et malgré les résistences de l'administration, quelques gentilshommes persévérèrent dans leur idée. Ils commencèrent par former à Bude un modeste établissement ; le succès de ces premières tentatives les encouragea. En 1834, ils ouvrirent une souscription pour établir sur une plus grande échelle le théâtre hongrois à Pesth, et tout alla au gré de leur vœu. J'ai assisté là à la représentation d'un drame qui date déjà de plusieurs années, et c'était par une de ces chaudes soirées d'été où l'on ne se renferme pas volontiers dans une salle de spectacle. Le théâtre est situé à l'extrémité de la ville, et il était rempli. A chaque acte on rappelait avec des cris d'enthousiasme extraordinaire trois ou quatre acteurs; à la fin de la pièce on les rappela de nouveau, et je crus que l'édi-

fice s'écroulerait sous le tonnerre des applaudissements[1].

Le voyageur ne quittera pas Pesth sans visiter encore un établissement qui a été pour cette ville une heureuse innovation. Je veux parler du casino fondé en 1830. C'est aujourd'hui un des principaux points de réunion de la haute société hongroise; on y trouve les meilleurs recueils périodiques de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, une bibliothèque composée d'ouvrages modernes, peu nombreuse encore, mais qui s'agrandit sans cesse. Les étrangers sont reçus là avec la plus gracieuse urbanité. Il leur suffit d'invoquer leur titre d'étranger pour être admis sans réserve dans ce club magnifique, user de ses livres, de ses journaux et s'asseoir librement à sa table de restaurant, comme les fondateurs.

Le casino a été établi à l'instigation et par les soins du comte Sczecheny, le fils de celui qui a doté de sa bibliothèque et de sa collection de médailles le musée historique. Les sentiments généreux, les grandes idées patriotiques sont héréditaires dans cette famille. C'est ce même comte Sczecheny qui a si libéralement contribué à la formation de l'académie hongroise; c'est lui qui a fait déciderl a construction du nouveau pont

[1] Lorsque les travaux de construction de ce théâtre furent commencés, on vit venir un pauvre ouvrier qui déclara que, n'étant pas assez riche pour contribuer de sa bourse à cette entreprise nationale, il demandait à y travailler quinze jours gratuitement.

En 1840, les états ont voté une somme de cent vingt-cinq mille francs, pour le soutien de cet établissement, et une somme de six cent mille francs pour la construction d'un plus grand théâtre.

de Bude. C'est lui enfin qui, le premier, osa descendre sur un yacht les cataractes du Danube pour prouver à ses compatriotes le possibilité de les franchir avec un bateau à vapeur; c'est à lui que l'Autriche est redevable du nouvel élan imprimé par là à son commerce, Pesth de sa prospérité actuelle, la Hongrie entière de tout ce qui a jamais été fait de plus sage et de plus intelligent pour accroître son bien-être matériel et constituer ou affermir sa nationalité.

CHAPITRE IX.

État politique et administration de la Hongrie. — Limites du royaume. — Diverses invasions. — Population actuelle. — Constitution. — Obligations et pouvoir de la royauté. — Les deux chambres de la diète. — Les députés et les mandats impératifs. — La noblesse et ses priviléges. — Le tiers état. — Les villes libres. — Le paysan et ses impôts. — Nécessité d'une réforme. — Défiance des Hongrois à l'égard de l'Autriche. — La presse.

A M. TH. GRÉTERIN.

De ces beaux quartiers de Pesth que l'on aime à parcourir, de ces capricieuses promenades le long des quais du Danube, ou sur les vertes collines de Bude, il faut que je rentre dans les domaines de la statistique. Je voudrais essayer de donner un aperçu de l'état matériel de la Hongrie, de sa constitution politique, et de sa hiérarchie sociale. Plusieurs fois, cette question a été traitée assez explicitement, mais dans divers écrits dont il est bon, peut-être, de présenter au moins un résumé[1]. La chose en vaut la peine. Il s'agit de con-

[1] Voyez, entre autres ouvrages : la *Statistique* de Schvartner. livre classique ; la *Statistique* plus récente de M. A. de Fenyes.

naître une contrée qui, par son étendue et sa population, équivaut à quatre à cinq de nos petits royaumes; une contrée qui a d'immenses ressources, qui, à elle seule constituerait un État très-important, et dont la situation, à l'égard de l'Autriche, mérite de plus en plus de fixer l'attention des hommes politiques. Je dois prévenir cependant les lecteurs ennemis de l'aride détail des chiffres que ce chapitre pourrait fort bien leur paraître un des plus ennuyeux de ce livre, et, pour mon propre compte, je me dispenserais volontiers de le lire, si je ne me croyais, en conscience, obligé de l'écrire.

Cela dit, je commence par le commencement, ainsi qu'un écolier qui répète sa leçon de géographie. La Hongrie, la Slavonie et la Croatie s'étendent entre le 44e et le 50e degré de latitude, et le 32e et 42e degré

qui complète, pour le temps actuel, celle de Schvartner; le livre sur *le Crédit*, de M. le comte Sczecheny; deux autres ouvrages publiés par des Hongrois, en Allemagne: *Magyaren-Spiegel* et *Ungars Gegenwart; The Hungary and the Transylvania*, de M. John Paget, ouvrage écrit sous l'inspiration de M. Sczecheny, et par là même partial sur plusieurs points, mais plein d'excellents renseignements et très-agréable à lire; *The City of the Magyars*, spirituel et intéressant récit d'une femme du monde, incomplet et erroné sur plusieurs questions et d'une impardonnable inconvenance sur quelques faits religieux; *la Hongrie et la Transylvanie*, par M. de Gérando, ouvrage composé sur les lieux mêmes, très-vivement senti et d'un très-bon style; *la Hongrie et la Valachie*, de M. Thouvenel. L'auteur est un observateur intelligent et un écrivain de talent. Voyez encore plusieurs notes fort exactes et fort judicieuses de M. le duc de Raguse, dans son voyage en Orient, et quelques lettres excellentes de M. Saint-Marc Girardin. publiées dans le *Journal des Débats*, 1836-1837.

de longitude, et jouissent ainsi des conditions du climat de l'Allemagne méridionale et de la Lombardie. La chaîne des Carpathes, qui enlace ce pays sur un espace de cent trente-six lieues, la sépare, au nord, de la Gallicie et de la Bucovine, à l'est, de la Transylvanie et de la Valachie. Au sud, le Danube et la Save la séparent, sur un espace de cent soixante lieues, de la Serbie, de la Bosnie et de la Croatie turque. Au sud-ouest, le royaume de Hongrie touche à la mer Adriatique et à la Dalmatie; et du côté de l'ouest, à l'Illyrie, à la Styrie, à la basse Autriche. L'étendue du royaume est, dit M. Fenyes, de douze mille trois cent cinquante lieues carrées, deux mille de plus que celle de la Prusse, mille de plus que celle de l'Angleterre, et quelques centaines de lieues de plus que les royaumes de Hanovre, de Saxe, de Wurtemberg, de Portugal, de Sardaigne, de Bavière et le grand-duché de Toscane réunis [1]. Quatre lacs, dont un (le Plattensee) n'a pas moins de vingt lieues de longueur, et cinq grands marais coupent les vastes plaines hongroises; cent soixante ruisseaux ou rivières les arrosent de toutes parts; le Danube, dont nous avons raconté le cours, la Theiss, la Drave, la Save, la Temes, d'autres rivières moins considérables établissent, entre les diverses provinces, de faciles moyens de communication. La plupart sont, maintenant, sillonnées par des bateaux à vapeur, et plusieurs rejointes l'une à l'autre par des canaux [2].

[1] *Statistik der Konigreichs Ungarn*, t. I, p. 5.

[2] Entre autres le canal François, qui unit le Danube à la Theiss.

La Hongrie présente dans sa nature agricole les plus grands contrastes. S'il y a là des districts, tels, par exemple, que le comitat de Syrmie, où ruissellent, dit un écrivain, le lait et le miel, il y en a d'autres où, avec le plus pénible labeur, on n'obtient qu'une maigre récolte; d'autres encore où, comme dans l'île de Malte, le paysan est obligé de se créer lui-même ses champs, en s'en allant déposer une couche de terre sur le roc nu. En somme pourtant, la Hongrie est l'une des contrées les plus fécondes de l'Europe. Ses pâturages nourrissent de magnifiques troupeaux; ses vallées, ses coteaux, produisent les fruits les plus succulents, des blés en immense quantité, et des vins dont chacun connaît au moins la renommée. De cette richesse de productions est venu l'axiome national un peu gascon : *Extra Hungariam non datur vita.*

Peu de pays ont été traversés par autant de nations que celui-ci, et il en est peu qui réunissent aujourd'hui tant de races différentes. Au commencement de l'ère chrétienne, aussi loin que remonte l'histoire certaine de cette contrée, nous trouvons les Daces établis entre la Theiss, le Danube et le Pruth. Après de longues tentatives, Rome les assujettit à un tribut, et, au commencement du IIe siècle, Trajan introduit parmi eux les lois romaines. Puis, arrivent les hordes barbares qui couraient à la destruction de la capitale du monde; puis, au VIe siècle, les Slaves qui s'avancent des deux côtés du Danube, et pénètrent jusqu'à la rive droite de la Theiss; puis, un peu plus tard, les Avares qui subjuguent les tribus slaves établies au nord du Danube. Ensuite vient Charlemagne, qui

s'empare de toute la contrée désignée alors sous le nom de *Pannonia*, la divise en plusieurs comtés et y répand des colonies allemandes. Au IX[e] siècle, l'empereur Arnolphe ne pouvant assujettir à son autorité Zwentibold, qui s'était constitué maître souverain de la Moravie, eut l'imprudence de recourir, pour satisfaire sa colère impériale, aux légions hongroises ou magyares [1] qui, des rives du Volga, où elles avaient longtemps campé, étaient peu à peu arrivées jusqu'en Transylvanie.

D'où sortaient ces légions guerrières, et à quelle race primitive se rattachent-elles? c'est ce que la science historique n'a pu encore positivement démontrer. Quand j'étais en Suède, on m'a souvent dit que les Finlandais et les Hongrois descendaient de la même souche; on m'a fait voir, à Upsal, un travail philologique, qui établissait la parenté de ces deux peuples par les analogies de leurs dialectes. Mais ces analogies sont, pour la plupart, trop incomplètes ou trop forcées pour conduire logiquement l'esprit à une conclusion si décisive. M. de Gérando en a, dans une étude spéciale, démontré en partie la fausseté et en partie l'insuffisance[2]. Selon cet écrivain qui, pour soutenir sa thèse, a recueilli et compulsé, avec un soin scrupuleux, de nombreux matériaux, les Hongrois seraient de la famille des Huns et des Avares. Origi-

[1] On pense que ce nom de Magyars, adopté généralement pour désigner les Hongrois, leur vient d'une des principales tribus dont se composait leur nation. Le voyageur Clarke dit que le mot *Madgyars* signifie chariot. Ce serait pour cette ancienne race nomade un terme assez caractéristique.

[2] *Essai historique sur l'origine des Hongrois*, Paris, 1844.

naires du Thibet, ils auraient, dans le cours de leurs lentes migrations, longé les frontières de la Chine, traversé la Perse, le Caucase. Quoi qu'il en soit de cette question d'origine que je ne suis pas apte à résoudre et que je ne puis qu'indiquer, les Hongrois, à l'aspect du beau pays où ils étaient entrés comme auxiliaires, éprouvèrent cette ardeur de possession qui saisit les hordes scandinaves à la vue des riches plaines de Normandie, et ne voulurent plus le quitter. La contrée, partagée entre une demi-douzaine de petits princes affaiblis par leurs rivalités réciproques [1], ne pouvait résister à ces cohortes endurcies à toutes les fatigues par la vie nomade, aguerries par des combats continuels, et si nombreuses, qu'en se levant en masse, la population des bords du Danube, de la Save, des vallées des Carpathes n'eût pu leur opposer une telle armée de soldats [2]. Arpad, le valeureux chef de cette nation magyare, dont les chroniqueurs du moyen âge nous ont fait un si effrayant tableau [3], s'empara de

[1] A l'arrivée des Magyars, la Transylvanie, le Banat, la partie orientale de la Hongrie, les vallées situées entre le Danube et la Theiss formaient autant d'États distincts et indépendants l'un de l'autre.

[2] La troupe des Magyars se composait, disent les historiens, de trente mille familles et de deux cent mille hommes armés. (*S. Klein. Geschichte von Ungarn*, p. 23.)

[3] Hungarum gentem cupidam, audacem, omnipotentis Dei ignaram, scelerum omnium non insciam, cædis et omnium rapinarum solummodo avidam. *Hist.* de Luitprand. Le roman de Garin le Loherin est rempli de détails sur les invasions de ces

Hongres que Dieu puist maleir,
Qui ont lor gent assemblé et porquis
Por prendre Gaule et gaster le païs.

toutes les provinces réunies aujourd'hui sous le nom de Hongrie, en distribua une partie à ses principaux compagnons d'armes qui, à leur tour, en formèrent différents fiefs. Ainsi fut fondée la féodalité hongroise qui, jusqu'à présent, a résisté à toutes les révolutions sociales de l'Europe, et qui possède encore maintenant ce magnifique héritage d'une aventureuse conquête. Arpad devint le chef d'une dynastie qui a subsisté jusqu'au XIVe siècle et compté vingt-sept rois, parmi lesquels les Hongrois aiment à citer saint Étienne qui, en l'an 1000, se convertit au christianisme, et reçut du pape Sylvestre le titre de roi apostolique; saint Ladislas, qui subjugua la Croatie; Caloman, qui, au commencement du XIIe siècle fut couronné roi de Dalmatie; Bela III, qui joignit à ce titre celui de roi de la Gallicie; Émeric, qui s'empara de la Serbie; André II qui, en l'année 1222, donna à la Hongrie sa bulle d'or, sa *magna charta*, et Bela IV, qui fut souverain de la Bulgarie. Ces diverses conquêtes amenèrent, sur le sol hongrois, plusieurs colonies étrangères. Celle de Ladislas, qui s'avança jusqu'à la mer Adriatique, y amena des Italiens; celle d'Émeric, des Serbes. Les Juifs étaient déjà, dès le IIe siècle, répandus en Hongrie, et tellement maîtres du commerce que, pour diminuer leur influence mercantile, Bela Ier changea le jour des marchés hebdomadaires et le fixa au samedi, jour du sabbat israélite, au lieu du dimanche. Les vagabondes castes de bohémiens entrèrent en Hongrie au commencement du XVe siècle; les Grecs y

M. Crapelet, dans un recueil de dictons populaires du XIIIe siècle, cite celui-ci : *li plus trahitre en Hongrie :* les plus traitres sont en Hongrie, p. 72.

vinrent après la chute de leur empire; les Arméniens après la conquête de leur pays natal par les Turcs; puis, enfin, des colonies allemandes et françaises, lorsque le vieux royaume magyare se releva affranchi de la domination musulmane, mais ravagé et dépeuplé par une lutte de deux siècles.

Des anciennes peuplades qui ont occupé la Hongrie, des hordes guerrières qui l'ont subjuguée, des colonies qui s'y sont établies à diverses époques, il est resté, dans ce pays, une population composée de seize races différentes, dont le temps, dont les institutions politiques et civiles n'ont point effacé le type primitif. M. Fenyes en établit ainsi le chiffre :

Hongrois	4,812,769
Slovakes	1,687,256
Allemands	1,273,677
Valaques	2,202,542
Croates	886,079
Raizes[1]	828,385
Shokzes[2]	429,868
Wendes	40,864
Ruthéniens	442,903
Bulgares	12,000
Français	6,150
Grecs	5,680
Arméniens	3,798
Monténégrins	2,830
Clémentins[3]	1,600
Juifs	244,035
Total	12,880,426

[1] Serbes non catholiques.

[2] Serbes catholiques. La tribu des Shokzes et celle des Raizes sont aussi souvent désignées sous le nom d'Illyriens.

[3] On suppose que leur dialecte, que nulle autre population de

Ainsi environ treize millions d'habitants. C'est beaucoup pour un pays qui ne forme point un État indépendant, qui relève de l'Autriche, et que l'Autriche voudrait administrer comme une de ses provinces. C'est bien peu, si l'on songe à l'immense étendue de cette contrée, à la fertilité de son sol. Les vieilles institutions qui régissent encore la Hongrie paralysent le mouvement industriel, écrasent le peuple, entravent la formation d'un tiers état. Le gouvernement hongrois est, comme l'on sait, l'un des gouvernements constitutionnels les plus anciens qui existent. Mais cette constitution n'est qu'un privilége accordé a l'oligarchie la plus privilégiée de l'Europe. En Suède, l'aristocratie jadis si puissante, domptée une première fois par l'impérieuse énergie de Charles XII, maîtresse du pays après ce roi soldat, a été de nouveau réduite a l'obéissance par Gustave III. En Pologne, elle a été écrasée sous la main de fer du despote russe. En Angleterre, son action, soutenue par la fortune territoriale, est contre-balancée par celle d'un peuple riche, actif, intelligent et par l'effet d'un vrai gouvernement représentatif. En France, nous savons ce que la révolution de 1793 en a fait. En Espagne, elle disparaît dans les orages qui, depuis vingt ans, agitent ce malheureux royaume. En Italie, elle végète dans ses palais entourés de baïonnettes autrichiennes. Pour retrouver dans la possession de ses droits anciens, dans le plein exercice de ses prérogatives, cette fière aristocratie qui, au moyen âge, a possédé l'Europe, il

Hongrie ne comprend, est l'ancien illyrien. Leur nom leur vient d'un de leurs chefs de migration, Clément. Les Clémentins sont de la religion catholique romaine.

faut aller en Hongrie. Quelques détails sur l'organisation politique et administrative du pays nous feront mieux comprendre cet état de choses.

La Hongrie est réunie à l'Autriche, non point comme la Pologne l'était à la Russie avant la révolution de 1830, ni comme la Norvége l'est à la Suède depuis 1815, car la Norvége et la Suède forment deux États distincts, alliés sous un même roi; la Hongrie est une des parties intégrantes [1] de cet empire d'Autriche qui se compose d'une agglomération de plusieurs principautés et de plusieurs monarchies. L'empereur lui laisse ses lois, ses institutions, mais il en est le souverain par droit d'hérédité [2]. Les anciens statuts lui imposent l'obligation de se faire couronner dans les six mois qui suivent son avénement au trône, de jurer le maintien des franchises, des priviléges, des cou-

[1] « Ein untheilbares Erbe der erlauchten œsterreichischen « Hauses. » Un héritage indivisible de l'auguste maison d'Autriche. Fenyes, t. I, p. 7.

[2] Il y a, dans l'histoire de succession de la couronne de Hongrie, quatre périodes distinctes. Depuis le commencement de la dynastie des Arpad jusqu'à son extinction (1301), la couronne était héréditaire, mais dans la branche masculine seulement. Charles d'Anjou, qui appartenait à cette famille par les femmes, ne put, malgré la puissante influence de Boniface VIII, monter sur le trône qu'en vertu du vote des états. De 1301 à 1526, les états maintiennent le privilége d'hérédité, tout en faisant valoir, à diverses reprises, leur droit d'élection. En 1526, Ferdinand, frère de Charles-Quint, commence la série des souverains de la maison archiducale d'Autriche. En 1687, la Hongrie reconnaît formellement les droits héréditaires de cette maison, mais dans la ligne masculine; enfin, en 1713, la pragmatique sanction admet aux mêmes droits la ligne féminine, et l'on sait avec quelle héroïque résolution Marie-Thérèse les défendit.



tumes du pays; de jurer de ne pas transporter la couronne hors du royaume, et d'en confier la garde à deux nobles élus par les états, sans distinction de religion. Il doit jurer encore de chercher à réunir à la Hongrie les principautés qui y ont été jadis annexées. Enfin, il doit s'engager à laisser les états reprendre leur ancien droit d'élection, dans le cas où les descendants masculins et féminins de Charles VI, Joseph Ier et Léopold Ier viendraient à s'éteindre. Ce n'est qu'après avoir accompli toutes ces cérémonies du sacre, dont nous avons parlé précédemment, que l'empereur d'Autriche peut user de ses droits de souveraineté sur la Hongrie. Les Hongrois n'admettent point sa qualité d'empereur, ils le nomment leur roi [1], et si c'est une femme qui est appelée à les gouverner, ils lui donnent également, par une déférence respectueuse, le titre de roi [2].

Le pouvoir de l'empereur d'Autriche, absolu dans son archiduché et dans ses autres États, est limité en Hongrie par la constitution : cependant il est encore très-grand. Schvartner le définit ainsi : « Le pouvoir suprême, qui est compris sous la majesté et la pléni-

[1] A la diète de 1832, il s'éleva une vive discussion sur le titre que l'on devait donner au nouveau roi de Hongrie. Comme empereur d'Autriche, il avait celui de Ferdinand Ier. Comme roi de Hongrie, les députés de la seconde table voulaient que, vu les antécédents de l'histoire du pays, il prît celui de Ferdinand V. La discussion finit par une proclamation impériale qui commençait ainsi : « Nous. Ferdinand V, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie. » (F. John Paget, *Hungary and Transylvania*, t. I, p. 176.)

[2] *Vitam et sanguinem,* s'écriaient avec enthousiasme les Magyars, *pro rege nostro Maria Theresa*.

tude du titre royal, appartient au roi héréditaire couronné. Il réunit, sous sa personne, toute la représentation et toute l'action de la souveraineté. Tous les droits qui dérivent de la majesté lui sont propres. Il exerce la plupart de ces droits sans être tenu de consulter personne, sinon la loi qu'il a lui-même sanctionnée. Pour l'exercice des autres droits, il doit y faire concourir l'assentiment des États assemblés en diète [1]. »

Le roi dispose, en Hongrie, de tous les hauts emplois, des prélatures et des bénéfices, lève des troupes, et tire du pays un revenu annuel assez considérable [2]. Avec les droits qui lui sont conférés, le roi, s'il est habile, ne peut manquer d'exercer, en Hongrie, un très-grand pouvoir, quoiqu'il soit limité par la constitution. Comme c'est lui qui dispose des places les plus importantes, qui confère les titres et les distinctions honorifiques, les nobles ambitieux ont intérêt à lui faire leur cour, et les nobles possèdent le pays.

[1] *Statistique du royaume de Hongrie*, t. I, p. 57.

[2] Ces revenus, dit l'auteur du *Magyaren-Spiegel*, s'élèvent chaque année, en y comprenant ceux de la Transylvanie, à la somme de trente-quatre millions cent quatre-vingt-treize mille trois cent soixante-cinq florins. Toutes les dépenses que le roi doit faire dans le pays étant payées, il lui reste, année commune, une somme nette de onze millions cent quatre-vingt-trois mille six cent neuf florins, environ vingt-huit millions de francs. Nous remarquons dans le compte des recettes, comme un trait de mœurs, la taxe dite de tolérance des Juifs : cent cinquante-huit mille sept cents florins ; le produit des bénéfices ecclésiastiques vacants, quatre-vingt-dix-huit mille florins ; la loterie rapporte quatre cent trente-six mille florins, et la poste seulement cent cinquante-quatre mille.

La Hongrie est partagée en cinquante-deux comitats, et chaque comitat en cinq à six districts[1]. A la tête de chacune de ces circonscriptions administratives sont des nobles : douze par droit héréditaire, quarante nommés par le roi.

La diète est divisée en deux chambres et dans ces deux chambres il ne peut y avoir que des nobles. La haute chambre, présidée par l'archiduc palatin, réunit les membres de la haute noblesse du royaume, c'est-à-dire les prélats[2] et les gentilshommes qui appartiennent à la classe des magnats soit par leur naissance, soit en vertu des dignités et des fonctions qui leur sont accordées par le roi. La première classe est désignée sous le nom de haute noblesse héréditaire[3]; la seconde, sous celui de haute noblesse d'office, et se compose des grands dignitaires, des grands officiers de la couronne[4], et des comtes ou gouverneurs des comitats nommés par le roi.

[1] Dans ces cinquante-deux comitats, on ne comprend point le cordon de terrain qu'on appelle frontière militaire, et qui est régi militairement, comme nous le verrons plus tard, ni cinquante-deux villes investies des titres et des priviléges de villes libres royales qui ont une administration à part, et sont représentées à la diète par les députés qu'elles élisent elles-mêmes.

[2] L'archevêque de Gran occupe, après le palatin, le premier rang dans la haute chambre. Viennent ensuite deux autres archevêques, quinze évêques catholiques et deux évêques grecs-unis, deux évêques catholiques titulaires, quatre prélats grecs non unis, l'abbé du cloître de Saint-Martin et l'abbé de Jaszo.

[3] Quatre familles de princes : Esterhazy, Bathiani, Grassalkovic, Palfi; quatre-vingt-dix-neuf familles de comtes, et quatre-vingt-huit de barons forment, en Hongrie, la haute noblesse héréditaire.

[4] Les quatre grands dignitaires sont : le palatin, gouverneur

La seconde chambre se compose de quatre catégories de députés distinctes : 1° deux députés de chaque comitat, élus par la noblesse : n'importe sa fortune, tout noble est électeur; 2° deux députés de chaque ville libre, élus par la bourgeoisie; 3° les députés des chapitres et des couvents; 4° les députés mandataires des magnats qui ne peuvent se rendre à la diète, ou des veuves de magnats, et qui, par une singulière anomalie, au lieu de siéger à la chambre haute où est la place de leurs commettants, ne les représentent qu'à la seconde chambre [1].

La diète doit être convoquée régulièrement tous les trois ans; le roi peut la convoquer où bon lui semble et la proroger, ou la dissoudre à volonté. Le droit d'initiative dans les projets de loi appartient aux deux pouvoirs. La seconde chambre élabore ses projets dans des séances préparatoires présidées par deux de ses membres, puis les vote en assemblée générale, et dès que sa décision est prise, elle la transmet par une députation à la table des magnats qui la modifie ou la rejette en entier. Toutes les séances sont publiques.

du royaume, le grand juge (*Judex curiæ regiæ*) ; le baron de Croatie, qui, au couronnement, porte le globe royal ; l'archi-trésorier. Les officiers sont : le grand échanson, le grand écuyer tranchant, le grand maréchal de la cour, le grand chambellan, le grand maître des cérémonies, le grand maître de la cour, le capitaine de la garde noble hongroise. A la diète, ces officiers de la cour siégent avant les comtes et les barons, et d'après une ancienne loi, fort peu honorable pour la noblesse hongroise, leur serment équivaut à celui de dix gentilshommes.

[1] A la dernière diète de Hongrie on comptait dans la chambre des magnats cent soixante-deux membres, et quatre cent soixante-trois dans celle des députés.

Il n'y a point de places réservées, point de billets de faveur, et comme les règlements de la chambre n'interdisent point aux assistants les marques d'approbation ou de désapprobation, il résulte souvent de cette liberté des clameurs bruyantes et une confusion qui rappelle le temps où la diète se réunissait en plein air, dans les champs de Rakos.

Chaque député, en arrivant à la chambre, y apporte les instructions de ses électeurs, instructions précises, impérieuses, dont il ne peut s'écarter; son vote, sur tous les points, lui est prescrit d'avance [1]; il n'est pas le libre délégué de ses commettants, mais leur interprète obéissant. S'il survient, dans le cours d'une session, une question imprévue, il est bien forcé d'agir, en ce cas, par lui-même, mais il doit immédiatement rendre compte à ses électeurs du vote qu'il a émis, leur demander de nouvelles instructions, et s'il ne se conforme pas strictement à leurs désirs, on le casse et on lui donne immédiatement un successeur plus docile. Ajoutons à cette position si dépendante du député, qu'il n'est élu que pour la durée d'une session : cependant cette mission de député est fort

[1] Miss Pardoe raconte, dans son livre sur la Hongrie, un curieux exemple de cette déférence des députés. Dans une circonstance où une lutte assez vive s'était établie entre le parti libéral et le parti de la cour, un député royaliste prit la parole pour soutenir les intentions du gouvernement, discuta longuement la question et présenta avec chaleur tous les arguments qui militaient en faveur du parti royaliste. Puis à la fin de cette éloquente harangue, il ajouta : « Voilà mon opinion sincère, mais mon comitat veut que sur cette question je vote avec l'opposition, et je vote avec l'opposition. » (*The City of the Magyars*, t. I, p. 244.)

recherchée. Le désir d'obtenir par là, soit les bonnes grâces de la cour, soit la faveur populaire, éveille à chaque législature d'ardentes ambitions, enfante les mêmes rivalités, et met en jeu les mêmes passions qu'en France et en Angleterre. Les députés ont d'ailleurs l'avantage de recevoir un traitement; ceux des villes sont payés par la ville même qui les élit; ceux des comitats l'étaient naguère encore par une imposition qui se prélevait sur les paysans; à la longue diète de 1836, la noblesse a pris elle-même à sa charge cette dépense. Les délégués des magnats absents ne reçoivent aucune rétribution; la ville dans laquelle siége la diète leur accorde seulement un logement gratuit; quant aux magnats et aux prélats qui se rendent eux-mêmes à la chambre, une loi du dernier siècle leur permet de se couvrir des frais qu'ils font en cette circonstance, en établissant à cet effet un impôt dans leurs seigneuries et leurs diocèses.

Nous venons de voir quelle grande place les nobles occupent dans le gouvernement de Hongrie. Membres de la haute chambre, par droit héréditaire ou en vertu de leurs fonctions, membres de la seconde chambre, par les dispositions de la loi électorale, investis des fonctions de gouverneurs et de sous-gouverneurs des comitats, ils sont de même appelés aux plus hauts emplois de la magistrature, aux plus hauts grades de l'armée, et dominent ainsi dans le royaume tout le régime administratif et représentatif. Leurs priviléges remontent jusqu'à la bulle d'or (1222) que le roi jure de maintenir, en montant sur le trône [1]. Une des pré-

[1] André II avait fait faire sept copies de cette fameuse bulle,

rogatives des nobles est de ne pouvoir, excepté dans le cas de haute trahison ou de flagrant delit, être arrêtés ni mis en prison, sans avoir été cités légitimement devant leur tribunal, sans être defendus [1].

Un article du code de Verbotzi porte que le noble n'est subordonné qu'au roi couronné légitimement, qui doit le juger suivant les lois hongroises.

Les nobles sont censés descendre des conquérants du pays auxquels Arpad distribua la terre de Hongrie. En cette qualité, ils sont tenus de prendre les armes en cas de guerre et de se ranger sous la bannière du souverain, mais ils sont exempts de toute taxe, de tout impôt et de toute corvée publique. En cas d'extinction de leur progéniture mâle, leur propriété retourne au roi de qui ils sont supposés l'avoir reçue. Eux seuls peuvent posséder des biens nobiliaires, et ils exercent sur les habitants de leurs domaines un droit très-étendu de juridiction. Des titres honorifiques les distinguent en outre du reste de la

postérieure seulement de sept ans à la grande charte anglaise. Il n'en existe plus une seule. On ne la connaît que par tradition, et cette tradition paraît avoir été faussée sur un point essentiel. M. Fenyes dit que la bulle primitive n'établissait pas entre les nobles et les autres habitants du royaume une aussi grande différence que celle qui existe à présent. Elle accordait aussi des priviléges à ces derniers ; mais quels étaient ces priviléges? c'est ce qu'on ne sait. (*Statistik*, tom. II, p. 4.)

[1] Il n'y a pas d'exemple, dit John Paget, qu'un noble ait été emprisonné pour dettes. La demeure du gentilhomme, c'est-à-dire sa maison et un certain espace de terrain qui l'environne, est une sorte de sanctuaire où un officier de justice ne peut entrer sans permission. (*Hungary and Transylvania*, tom. I, p. 402.)

population hongroise. La chancellerie royale donne au simple gentilhomme le nom d'*Egregius*, au baron celui de *Magnificus*, au comte celui de *Spectabilis*, au prince celui d'*Illustris*.

Le tiers état est représenté, en Hongrie, par une bourgeoisie qui ne jouit pas de toutes les prérogatives de la noblesse, mais qui n'est pas dans la même dépendance que les paysans, par les villes libres dont Schvartner raconte, en quelques pages intéressantes, l'origine et les premiers progrès.

« Dans les commencements mêmes de la monarchie, dit ce savant écrivain, il y a toujours eu, entre la noblesse et le paysan, un état mitoyen d'hommes libres, que l'on trouve désignés, dans nos lois et nos diplômes, sous les noms latins de *hospites, cives* et *homines liberi*. C'étaient en grande partie des Allemands qui formaient cette utile séparation des deux classes extrêmes de la nation; et les promesses des rois de Hongrie en avaient engagé un grand nombre à se transplanter dans leur royaume. Des habitants de la basse Allemagne, de la Flandre, de la Saxe vinrent s'établir ici; les uns contribuèrent à nous former une barrière du côté du nord et de l'orient, les autres nous apportèrent leurs connaissances sur l'exploitation des mines, sur les arts et métiers et sur le commerce.

« Les endroits où ils s'étaient fixés (*villæ*) parvinrent successivement à se soustraire à la juridiction des bourgraves et des employés des comitats, même à celle du palatin. C'est ainsi, notamment, que le landgraviat de la Zips obtint une juridiction à part. A la faveur de cette exemption, les communes élurent

chaque année leur juge ou leur bailli (*villicus*). Au lieu de jugements par combats singuliers et par épreuves qui, malheureusement, étaient en vogue dans ce temps-là, l'usage s'introduisit de recourir, dans les procès, au serment et à la preuve par témoins, et ceux-ci, ainsi que les juges, devaient être pris entre les gens de la même nation (*judicium parium*). Comme le juge annal élu par la commune devait être confirmé par le roi, il en est naturellement résulté que c'était aussi au roi qu'on appelait de ce juge de première instance, et qu'enfin, c'était de même dans l'autorité du roi que les villes naissantes trouvaient de l'appui et la confirmation de leurs immunités, nommément de leurs exemptions de douanes souvent contestées par les percepteurs des deniers publics. En reconnaissance de la protection du roi et de son droit de seigneurie, les communes affranchies lui payaient annuellement une redevance foncière (*censum ratione terragii*). Ce produit des communes augmenta le pécule et le crédit du roi; il devint plus tard un titre à des levées d'argent, et plus d'une petite ville servit d'hypothèque aux emprunts faits pour le compte des finances royales.

En général, les communes qui ont donné naissance, en Hongrie, aux villes libres royales, ne parvinrent à quelque consistance que dans le XIV[e] et le XV[e] siècle. Les rois de la descendance mâle d'Arpad n'avaient eu qu'un système incertain à l'égard de l'affranchissement et de l'accroissement des villes. En échange, Charles d'Anjou qui avait apporté en Hongrie des notions de police et de finances, se décida d'abord en faveur des villes. Louis, son fils, qui aimait et en-

courageait le commerce, se fortifia dans la même propension, et il en fut de même de Sigismond, gendre de Louis, qui, ayant été plus d'une fois assez maltraité par les magnats, se sentit d'autant plus d'inclination pour les communes. Il arriva de là que, soit en considération des avantages que l'exploitation des mines, de même que les professions du commerce et des métiers répandaient sur le royaume, soit dans la vue d'augmenter le nombre des partisans de la couronne, le gouvernement laissa les villes closes se multiplier en Hongrie dans le cours du xive et du xve siècle, et celles-ci, bientôt agrandies dans leurs priviléges comme dans leurs enceintes, ne tardèrent pas à paraître aux séances des états avec la qualité de villes libres royales.

« Plusieurs de ces républiques (c'est ainsi qu'elles aimaient autrefois à se qualifier) perdirent par l'injure des temps leurs immunités et cessèrent d'être villes libres immédiates; mais en échange, d'autres villes, qui avaient bien mérité de l'État ou qui s'étaient rédimées de la juridiction seigneuriale, prirent leur place sur le banc des villes [1]. »

Les villes qui ont obtenu le titre de villes libres royales ont par là le droit d'être représentées à la diète, ainsi que la noblesse des comitats. Comme la noblesse, elles ont le droit de posséder des villages, des métairies. Elles élisent elles-mêmes leurs bourgmestres, leurs juges, et exercent la juridiction criminelle (*jus gladii*). Le bourgeois de ces villes est, de même que le gentilhomme, à l'abri d'une arrestation

[1] *Statistique*, par M. Schvartner, tom. II, p. 128.

arbitraire. Il peut être appelé à remplir des fonctions civiles et militaires, et peut être anobli par le roi. S'il meurt sans laisser d'héritiers légitimes et sans faire de testament, ses biens reviennent à la ville à laquelle il appartient. Il est exempt de tout impôt de péage, mais il est soumis à la contribution foncière, à la dime, à la taxe des diètes, et astreint à loger les militaires. De plus, en cas de guerre, les villes contribuent aux frais que cette guerre nécessite. Autrefois elles étaient chargées spécialement du transport de l'artillerie et des munitions. Enfin, si elles n'ont pas de revenus suffisants pour subvenir aux frais de leur administration et à toutes leurs autres charges chaque bourgeois est tenu de payer à cet effet un impôt particulier.

Outre les villes libres royales, il y a encore en Hongrie plusieurs districts mis en dehors des comitats, et placés plus particulièrement sous le patronage du souverain. Tels sont ceux du Jatzsag et des Camans, la généralité des villes des Haiduques[1] qui envoyent

[1] Le nom de *Haidu*, de *Haidones* se trouve, pour la première fois, décrit dans un ancien décret, qui désigne ces hommes comme des bergers, et leur interdit de porter les armes. Après la funeste bataille de Mohacz, un certain nombre de Hongrois se réunirent en cohortes aventureuses, et on leur donna le nom de Haiduques. Les uns s'engageaient, pour une certaine solde, à défendre les frontières; les autres vivaient d'une vie de pillage. Les Haiduques actuels sont les descendants de ces braves soldats qui suivirent fidèlement, dans toutes ses expéditions, le prince de Transylvanie, Étienne Botskay. Ce prince, pour les récompenser de leurs services, leur donna des domaines considérables et des priviléges de noblesse, qui furent confirmés par la diète de 1613, et confirmés de nouveau en 1725 par

aussi des députés à la diète, les seize villes de la Zips, le district de Nagy-Kikinda, le district de la Theiss et quelques autres bourgades et cités privilégiées, telles que celles d'Erlau, de Wartz, de Grand-Waradin, de Weszprim, de Rosenau.

Au-dessous de ces deux classes privilegiees, la noblesse et la bourgeoisie, voici la pauvre caste, la caste du peuple, *misera contribuens plebs*, sur laquelle pèse tout le fardeau des dimes et des corvées. La dénomination qu'on lui donne encore indique assez la distance à laquelle l'orgueil aristocratique la relègue dans l'ordre social. Le noble hongrois s'appelle *nemes ember*, homme de naissance. On désigne les paysans par les mots de *paraszt ember*, equivalent de manant, de vilain ou bâtard (*homines sine patre natos*). Ce manant, ce vilain a été plusieurs fois l'objet de la sollicitude des rois de Hongrie. En 1547 et 1737, une tentative fut faite pour améliorer sa condition, tentative imparfaite qui resta à peu près sans resultat. Marie-Thérèse, avec sa générosité de caractère, voulut au moins fixer d'une façon positive les droits des seigneurs et les obligations des paysans, afin de prevenir des actes arbitraires qui ne se renouvelaient que trop souvent. Elle fit à ce sujet rédiger un règlement explicite, et envoya dans les diverses provinces du royaume des commissaires chargés d'en assurer l'exécution. C'est là le premier diplôme dont les paysans hongrois aient eu à se réjouir, le commencement tardif

Charles III, à la condition cependant que les Haiduques supporteraient leur part des contributions et des charges publiques. A la diète de 1791, ils ont obtenu le droit d'avoir une juridiction particulière et d'envoyer des députés à la chambre.

de leur *bill* d'émancipation, de leur *magna charta*. En 1785, Joseph II abolit le servage; mais comme il n'avait point voulu se faire couronner en Hongrie, ni prêter le serment d'usage, les Hongrois ne le considéraient point comme un souverain légitime, et les états n'ayant pas été convoqués pour donner à cette libérale résolution le caractère législatif, l'édit impérial ne fut pas accepté comme une loi. Léopold II acheva l'œuvre incomplète de ses prédécesseurs. Les statuts rédigés par la diète de 1791 et promulgués sous le titre d'*Urbarium*, affranchirent définitivement les paysans, et l'*Urbarium* de 1836 leur a encore concédé quelques avantages[1].

Le paysan hongrois n'est donc plus attaché à la glèbe, comme le serf de Russie. Il est ce que l'on appelle *colonus liberæ migrationis*. Il peut changer de domicile et quitter son seigneur, à la condition toutefois de faire constater d'abord qu'il s'est acquitté de toutes ses redevances, et de ne pas choisir pour s'en aller le temps de la moisson. S'il est libre de quitter la maison et la terre qu'il occupe, le seigneur n'est pas libre de la lui enlever, à moins qu'il n'en ait absolument besoin pour son propre usage. Le paysan peut en outre tenir compte des améliorations qu'il a faites à l'habitation, aux champs qui lui sont confiés, et exiger qu'on lui en paye la valeur, à lui ou à ses héritiers. Autrefois il ne pouvait intenter lui-même un procès à un noble; maintenant il en a le droit, et s'il est par la justice seigneuriale ou par celle des comitats, condamné à trois années d'emprisonnement, à

[1] *Urbarial Gesetz-Artikel*, 1 vol. in-fol. Bude, 1836.

cent coups de bâton ou à la peine capitale, il peut en appeler aux tribunaux des villes libres, et à la cour suprême de justice. La carrière industrielle et la carrière ecclésiastique lui sont ouvertes; s'il se distingue, il peut même, à la recommandation du comitat, être anobli.

Les paysans d'une seigneurie se divisent ordinairement en plusieurs catégories. Il y a ceux qui jouissent d'une maison et d'un sol labourable, ceux qui n'ont qu'une maison, et ceux qui n'ont ni champs ni maisons. Les premiers, rangés dans la classe des tenanciers entiers (*rusticus integræ sessionis*), doivent avoir pour leur habitation, leur cour et jardin, l'équivalent de l'espace qu'on ensemence avec deux boisseaux. En terres labourables, ils doivent avoir de seize à trente-six arpents, selon la nature plus ou moins productive de cette terre, et de six à vingt-deux journaux de prairies. Dans les districts où il y a des forêts, il leur est permis de ramasser les branches mortes pour leur chauffage. Le seigneur leur doit en outre le bois nécessaire pour réparer ou entretenir leurs bâtiments. Là s'arrêtent les immunités du paysan, et voici ses charges.

Celui qui a une tenance entière est obligé de faire chaque année pour son seigneur cinquante-deux journées de travail avec attelage, ou cent quatre sans attelage[1]; de plus une corvée avec un cheval à deux

[1] Ces journées doivent commencer au lever et finir au coucher du soleil. Celui qui n'occupe qu'une maison sans terre doit dix-huit journées de travail et un tribut d'un florin; s'il distille de l'eau-de-vie, il paye à son seigneur, pour chaque alambic, un impôt annuel de deux florins; pour une boutique, dix, quinze

journées de distance; de plus il doit couper et fendre une corde de bois et la conduire dans la cour de son maître.

Il lui doit encore le neuvième de tout ce qu'il récolte.

Ce n'est pas tout. Il doit travailler aux réparations et à l'entretien de l'église et de l'école de sa commune, donner à l'évêque, comme nous l'avons déjà dit dans un autre chapitre, la dîme de toutes ses moissons : blé, avoine, chanvre, lin, vin, etc.

Il est chargé de maintenir en bon état les chemins et les grandes routes sans jamais recevoir pour ce labeur la moindre indemnité. Il est obligé de conduire avec ses chevaux, d'une station à l'autre, et pour un modique salaire, les fonctionnaires publics du comitat. Autrefois ces fonctionnaires, choisis parmi la riche noblesse du pays, ne recevaient aucun traitement. Plus tard, on a cru devoir leur accorder une indemnité annuelle, et comme il n'y a, dit l'auteur du *Magyaren-Spiegel*, rien qui semble plus déshonorant à un gentilhomme hongrois que de payer un impôt, l'impôt nécessité par cette indemnité a été encore mis à la charge du pauvre paysan.

Envers l'État, il a encore d'autres obligations à remplir. Il faut qu'il serve comme soldat, qu'il loge et héberge dans sa demeure les soldats, transporte pour un misérable salaire les vivres et les fourrages, et paye encore en argent la contribution militaire.

et vingt florins. Celui qui, n'ayant ni terre, ni maison, loge chez un habitant de la commune, doit à son seigneur douze journées de travail.

Que de réformes à faire dans ce beau royaume de Hongrie! que d'abus à déraciner, tout le monde le sent; beaucoup s'en émeuvent; le mal est connu, c'est un grand point. D'où viendra le remède? Là est le problème. Si le gouvernement autrichien le voulait, quelle magnifique tâche il aurait à remplir! On ne lui demanderait point de renverser tout d'un coup cet échafaudage confus de priviléges aristocratiques, d'immunités municipales, et de servage cruel. On sait assez que de telles tentatives n'entrent point dans ses idées, et que sa vieille tête, blanchie dans la routine du despotisme, regarde comme des folies de jeunesse ces rapides changements d'administration. Si pourtant, sans prendre lui-même la hache et le hoyau pour démolir cet édifice que nul replâtrage ne peut soutenir, il voulait seulement accepter l'esprit de libéralisme et de nationalité qui, dans les dernières années, s'est si hautement manifesté en Hongrie, si, au lieu de s'y livrer avec un abandon qu'on ne peut encore attendre de ses diplomatiques habitudes, il voulait seulement l'appuyer en ce qu'il a de bon et de salutaire, le calmer dans son effervescence, et le diriger dans ses écarts, on ne lui en demanderait pas plus, et il pourrait, en adoptant cette ligne de conduite, accomplir peu à peu de grandes choses et mériter à jamais la reconnaissance de la noble nation soumise à son pouvoir. Mais, loin de prendre ce parti par une généreuse pensée, ou par une sage prévoyance, ne fût-ce que pour prévenir le futur effet d'une irrésistible nécessité, le gouvernement autrichien semble n'être occupé que du désir de comprimer et d'étouffer en Hongrie tout projet de réforme, et tout essai de progrès. Les deux tiers de

l'empire étant assujettis à sa volonté absolue, cet autre tiers avec ses institutions parlementaires le gêne et l'embarrasse[1]. Il voudrait le réduire à la même sou-

[1] Quelle joie pour la chancellerie autrichienne si elle pouvait réduire la constitution de Hongrie à l'état de celle du Tyrol et de la Bohême! Nous avons dit en quelques mots avec quelle charmante célérité la diète du Tyrol accomplit sa mission. Veut-on savoir comment elle agit en Bohême? je puis citer à ce sujet deux pages qui méritent d'être lues. C'est le récit d'un écrivain qui a lui-même vu cette diète dans toute sa splendeur. « Une haie de milice nationale garnissait les avenues du château, les cours intérieures et l'escalier qui conduit à la salle des séances, vaste salle carrée qui a deux entrées. En face de celle réservée aux membres seuls de la diète, s'élève une plateforme avec un fauteuil surmonté d'un dais. Comme le supérieur burgrave qui présidait la diète n'avait, par sa naissance, que le rang de comte, le dais était relevé le long de la muraille; si ce personnage eût été prince, le dais eût été sur sa tête. Lorsque les commissaires impériaux entrent dans la salle, l'assemblée entière se lève et se tient debout, et le président descend trois pas de la plate-forme pour les complimenter, après quoi les membres prennent place. A droite du président, siége, comme primat du royaume, l'archevêque en grand costume et décoré de l'insigne d'un des ordres de l'empire; viennent ensuite trois évêques revêtus de robes de pourpre et les abbés en robe de soie noire et blanche avec leur chaîne d'or et leur crosse. Les siéges de face sont occupés par les seigneurs du royaume, formant le second ordre, et revêtus du costume national, habit rouge brodé en argent, épaulettes du même métal, culotte blanche, bas de soie blancs et chapeau à cornes garni d'ornements d'argent. Plusieurs d'entre eux sont décorés, presque tous portent la clef de chambellan. Les chevaliers, vêtus de la même manière et les représentants des villes en costume noir, occupent les bancs de la gauche. Le président s'adresse d'abord au prince archevêque et aux autres prélats en langue bohême, ensuite aux seigneurs temporels du royaume, aux princes, comtes, barons, et finalement aux chevaliers et

mission que ses dociles principautés, et ne pouvant y parvenir, il s'irrite de ses vains efforts. Il a tenté de germaniser cette race étrangère, cette race magyare; il a voulu lui imposer, dans ses actes publics, dans ses écoles, l'usage de la langue allemande, et les Magyars ayant rejeté obstinément cette prétention, il a pris en haine tout ce qui tient au développement de l'esprit hongrois. Les choses en sont venues à ce point, dit l'auteur d'un intéressant ouvrage sur la Hongrie, que la fraction indépendante de la chambre ne reçoit qu'avec défiance les propositions en apparence les plus franches de l'Autriche, et semble, à toutes ses avances, se rappeler le vers de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes [1].

Après cette intervention du gouvernement dans les affaires publiques vient celle des chambres. La première, composée comme nous l'avons vu, des grands officiers de la couronne et des hauts fonctionnaires nommés par le gouvernement, est à peu près tout entière dévouée à l'Autriche, à ses vœux, et à sa poli-

aux représentants. Quand les compliments sont terminés, un secrétaire donne lecture du message impérial, dont le but est d'annoncer quels sont les impôts qui doivent être levés sur le royaume pour le service de l'année suivante. Ce message fut reçu avec une profonde et silencieuse démonstration d'humilité; le président demanda alors si quelque membre avait des propositions à faire pour le bien de l'État. Personne ne répondit. Il remercia l'assemblée, au nom du souverain, de son exactitude à remplir ses devoirs et la congédia. » Cette cérémonie pompeuse est tout ce qui existe de la constitution dont jouirent les Bohémiens pendant trois siècles.

[1] Orosz, *Terra incognita*, p. 247.

tique. Quelques voix seulement y ont fait entendre dans les derniers temps un mâle et noble langage ; entre autres, celle du célèbre comte Sczecheny, et maintenant on dit que cette voix si ferme, si éloquente, a été subjuguée elle-même par la cour. J'espère que c'est une calomnie.

La seconde chambre comme la première n'a pas le droit d'élire un président, c'est le roi qui le lui donne. En outre, elle est formée de divers éléments qui tous diffèrent l'un de l'autre par leur situation et leurs tendances. Les députés des villes de qui l'on devrait attendre l'action la plus libérale sont, au contraire, soumis presque sans réserve à la volonté du pouvoir. Ils n'ont d'ailleurs qu'une voix délibérative et ne jouissent pas du vote individuel. Les députés des chapitres ne sortent guère des questions qui intéressent le clergé et les établissements religieux. Ce sont les députés des comitats, c'est-à-dire des nobles, qui forment l'opposition. Il y a là des hommes jeunes, intelligents, zélés pour la cause publique, qui se sont faits les apôtres des idées de progrès, et qui les soutiennent avec talent et fermeté. « La situation de la noblesse à la diète, dit Orosz, a toujours été pleine de dignité et de patriotisme. Dans les événements les plus graves, dans les circonstances les plus dangereuses, sa majorité n'a jamais oublié les devoirs qu'elle avait à remplir envers la nation, malgré la résistance du gouvernement, des présidents des deux chambres, de la chancellerie royale, et la résistance des membres de l'assemblée appartenant au parti de la cour [1]. »

[1] *Terra incognita*, p. 249.

Il est à regretter que cette noblesse n'ait pas commencé ses plans de réforme par réformer ce qu'il y a de plus abusif dans la possession de ses priviléges, par abdiquer formellement un de ses droits héréditaires, le droit de ne pas payer d'impôt, par demander à supporter sa part des charges publiques, afin d'alléger le lourd fardeau qui pèse sur le paysan. Une telle preuve d'abnégation personnelle et de désintéressement, en la rattachant plus étroitement au peuple, lui eût donné une position plus nette et plus logique aux yeux de la cour.

Le malheur est que parmi ces nobles qui représentent vraiment la partie la plus éclairée de la nation, il en est, et beaucoup, qui se laissent tenter par l'appât d'une place, d'un titre, et désertent la cause qu'ils sont appelés à défendre pour s'abandonner au pouvoir qui flatte leur ambition. Il en est d'autres qu'un désordre d'affaires, une pénurie d'argent livre forcément à l'administration qui seule peut leur donner un utile secours. Car cette noblesse qui possède tant de biens, qui est entourée de tant de prérogatives est, comme le fut autrefois celle de Pologne, entraînée par des habitudes de luxe qui épuisent ses ressources et qui bientôt, par le défaut de régime hypothécaire, par la funeste intervention des juifs, grèvent de dettes onéreuses et rongent peu à peu les plus belles fortunes. M. le comte Szecheny, dans son livre sur le *Crédit*, dépeint avec un langage saisissant ce fâcheux état de choses, et nous en raconterons plus tard un triste exemple.

Plusieurs autres faits entravent encore le mouvement de l'opposition; ainsi les instructions que les

comitats remettent à leurs députés, quelle que soit la pensée qui les a dictées, sont souvent plus nuisibles qu'utiles à la cause libérale. Le gouvernement connaît par là d'avance toutes les questions que les délégués de la noblesse sont chargés de traiter à la diète, l'appui qu'elles ont eu dans les discussions des comitats, et peut, selon telle ou telle considération, les éviter ou aviser aux moyens de les faire échouer.

La presse, d'ailleurs, en Hongrie, n'est pas libre, et l'administration use sévèrement de son droit de censure. Pour soutenir ses tendances de réformes, il reste à la Hongrie l'esprit public, ce désir de changement qui pénètre dans toutes les classes, cette inquiétude de l'avenir difficile à expliquer, à décrire, mais qui éclate de mille manières, malgré les mesures de coercition du gouvernement, qui se manifeste dans les clubs, dans les réunions des comitats, qui, peu à peu, prend de la consistance et émeut la population : *Mens agitat molem.* Et de jour en jour la situation devient plus grave. Les dernières diètes ont excité dans le royaume un intérêt inouï. La lutte a été engagée du côté de l'opposition avec ardeur, soutenue avec énergie, et les témoignages de sympathie populaire n'ont point manqué à ceux qui se posaient comme les antagonistes du système autrichien. Il me paraît qu'avec sa passion pour le principe absolutiste, l'Autriche s'est engagée en Hongrie dans un défilé périlleux. Il ne s'agit plus maintenant pour elle d'empêcher telle ou telle modification aux lois politiques et municipales du pays, il s'agit peut-être, le dirai-je ? oui, il s'agit de renouer, ou de rompre les derniers liens qui attachent le royaume des Arpads à la maison de Habsbourg. Un

État qui se compose de tant de principautés et de tant de peuplades différentes, ne peut pas avoir les conditions d'ensemble et de force d'une contrée géographiquement et moralement douée d'un caractère d'unité comme la France. On ne gouverne point comme une province, du milieu d'un archiduché, une terre qui renferme treize millions d'habitants, et dont l'espace inculte pourrait encore en nourrir une fois autant [1] ; une nation qui se souvient avec orgueil de ses anciens rois et de ses anciennes conquêtes; une nation qui diffère totalement de l'Autriche par son origine, par sa langue [2], par ses traditions et ses institutions. Que l'Autriche donc y prenne garde! le système de précautions qu'elle a employé en Bohême, en Italie et dans le Tyrol, pourrait fort bien échouer en Hongrie. Je ne suis pas assez clairvoyant pour prévoir ce qui arrivera, mais je suis entièrement convaincu que la Hongrie ne peut rester dans l'état où elle est avec un gouvernement qui ne veut point tenir compte de ses besoins, une oligarchie qui s'affranchit de tout impôt, et un peuple réduit à un inique état de vasselage.

[1] « Im Ungarland giebt es des fruchtbaren Bodens so viel und es ist derselbe so ausgedehnt, dass dessen nutzlos liegender Theil schon eine andere Nation bereichern würde. » (*Du Crédit*, par M. le comte Sczecheny. Introduction, p. 1.)

[2] Il y a une telle distance entre la langue magyare et les langues germaniques que les Hongrois apprennent plus aisément le français que l'allemand. (A. Boué, *la Turquie d'Europe*, t. II, p. 136.)

CHAPITRE X.

Un village hongrois. — Travaux agricoles. — Habitations du paysan. — Histoire d'un seigneur. — Erreurs et misère. — Une bastonnade.

Le hasard, cette capricieuse fortune du voyageur, m'a conduit dans un village où j'ai eu, plus longtemps que je ne le désirais, le spectacle d'une malheureuse vie de grand seigneur et d'une malheureuse vie de paysan. Je ne puis citer ni le nom du lieu, ni le nom des personnages qui ont été pour moi un si triste sujet d'observation, je raconterai simplement et sans amplification ce que j'ai vu et éprouvé dans une de ces situations comme il en existe encore malheureusement beaucoup en Hongrie.

Au premier abord, le village, situé dans une large plaine, présente un aspect assez riant; il est, comme la plupart des villages hongrois, aligné symétriquement de chaque côté du chemin; chaque maison est construite à la même hauteur, sur le même modèle. C'est une régularité pareille à celle des villages russes; seulement ici, les maisons ne sont point faites avec de

bonnes et solides poutres; la couche de chaux blanche qui les revêt, cache un léger mur composé de paille hachée, de plâtre, le toit est en chaume. Au dehors du village s'étend une triple rangée de meules de paille, que de loin on prendrait pour un autre village. Les Hongrois n'ont point de granges, ils entassent leurs récoltes en plein air, sur un vaste communal. Là, chacun a sa place marquée pour étager ses gerbes, et son carré de terre foulée, séchée pour battre le blé et le vanner. Ces deux opérations se font encore d'une façon toute primitive; on étend le blé sur le sol; trois à quatre chevaux, conduits par un enfant, trottent, galopent en tous sens sur les épis jusqu'à ce qu'ils les aient assez broyés; on enlève alors la paille et on vanne le grain en le prenant avec une pelle et en le jetant en l'air; le vent emporte les paillettes qui y sont encore attachées et le grain retombe par terre; on le lave ensuite et on le porte au grenier. Il est facile de comprendre tout ce que le paysan perd par un pareil procédé, les épis ne sont pas vidés par ce piétinement des chevaux, comme par le fléau dont on se sert dans nos campagnes, et la paille est complétement écrasée; mais telle est l'habitude antique de la contrée, et les paysans hongrois ne sont pas gens à en adopter sitôt une autre. Le premier travail terminé, on entasse la paille en forme de cône et l'on va en chercher des charretées à mesure que l'on en a besoin. Cette paille sert, comme je l'ai dit, à construire les murs des maisons, à couvrir les toits; de plus, dans certains districts et notamment dans celui dont je parle, où le bois est rare, on la prend pour chauffer les fours et les poêles; quant au fumier, il en est à peine question.

Cette terre hongroise est si chaude et si féconde, qu'il suffit d'y porter un léger soc de charrue pour la faire fructifier. Les animaux passent la plus grande partie de l'année dans les champs; on ne s'occupe point ici de prairies artificielles, on ne fait qu'une faible récolte de foin qui reste, comme celle du blé, entassée en plein air, jusqu'à ce que toute la moisson soit battue et portée au grenier; elle est gardée la nuit par des hommes qui, le soir, allument, de distance en distance, leurs feux de bivacs. Je laisse à penser à quel danger la récolte est ainsi perpétuellement exposée; la moindre étincelle échappée d'un foyer mal éteint ou du briquet d'un fumeur, suffirait pour embraser toutes ces meules de paille, et de là au village il n'y a pas loin. Ce qui rassure les habitants des campagnes, c'est le vaste espace qu'ils occupent; ici le terrain n'est pas ménagé, on ne le mesure pas comme en France, à la toise, on n'en comprend pas encore la valeur. Un chemin de soixante mètres de largeur sépare les deux rangées de maisons d'un village; une large cour et parfois un verger sépare chaque habitation de l'habitation voisine; une commune de quelques milliers d'âmes occupe en Hongrie autant de place qu'une ville de vingt mille âmes en France ou en Hollande. Au delà du village, il y a en outre une longue plaine qui, dans d'autres contrées, serait défrichée, labourée, couverte de gazon, parsemée de hameaux, et qui ne sert ici qu'au parcours des buffles et des chevaux.

Les maisons contrastent singulièrement par leur exiguïté avec cette étonnante prodigalité de terrain; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et un petit grenier

où l'on recueille les blés et les fruits; deux fenêtres étroites s'ouvrent sur la rue, deux autres sur la cour; à l'intérieur, on ne trouve qu'une cuisine fort exiguë, une chambre occupée en grande partie par le mur du four, une seconde chambre où sont les lits de toute la famille et quelques meubles indispensables, à peine de quoi charger une charrette; près de là une cabane servant d'étable pour les chevaux, une autre pour les buffles et les porcs. Voilà l'habitation placée dans l'une des contrées les plus fertiles de l'Europe.

Les paysans du village que j'ai voulu visiter en détail, sont plus pauvres que dans d'autres districts; ils occupent, moyennant de dures conditions, la terre de leur seigneur, et l'existence de ce seigneur est un triste exemple du désordre qui n'éclate que trop souvent dans la fortune des nobles hongrois.

A la mort de son père, celui-ci entra en possession d'un héritage de plus de trois millions : châteaux en ville et à la campagne, sacs de ducats soigneusement amassés et la seigneurie de ce village qui renferme près de six mille habitants, avec toutes les terres qui en dépendent et les droits qui y sont attachés : il épousa ensuite une jeune et jolie femme qui lui apporta une dot considérable. L'amour du luxe, plusieurs voyages dispendieux et une mauvaise administration le jetèrent dans un premier embarras d'argent qu'il n'eut pas la patience de supporter; il s'adressa aux juifs, banquiers habituels de l'aristocratie hongroise, et les juifs ne plaisantent pas avec le gentilhomme qui, après les avoir traités du haut de sa grandeur héréditaire, se voit un jour forcé de leur tendre la main. Ils le prennent comme une victime,

l'égorgillent à petits coups, et s'il ne leur échappe à temps, l'épuisent de telle sorte qu'il ne se relève plus. A voir l'empressement avec lequel ils saisissent l'occasion de ruiner un noble hongrois, l'adresse qu'ils emploient pour l'enlacer de plus en plus dans leurs filets, le secours qu'ils se prêtent mutuellement pour mener à bien une telle entreprise, on dirait qu'ils ne sont pas soutenus seulement et animés par l'appât du gain, mais qu'ils font, du fier Magyar qui tombe entre leurs mains, une sorte d'holocauste expiatoire pour toutes les avanies que leur race supporte encore en Hongrie.

M. D..., à qui il fallait de l'argent, coûte que coûte, s'adressa donc aux juifs, et comme c'était la première fois qu'il avait recours à un tel expédient, comme ses biens n'étaient encore grevés d'aucune dette, les juifs eurent la bonté de lui prêter quelques milliers de ducats à vingt-cinq pour cent d'intérêt. Un homme raisonnable, en se voyant ainsi chargé d'un tel fardeau, se fût fait une loi de mettre de l'ordre dans ses dépenses, afin d'anéantir au plus vite une obligation dangereuse; mais de tels soucis préoccupent en général peu la noblesse hongroise. M. D... continua de vivre comme par le passé, donnant des bals, traînant à sa suite, dans chacune de ses excursions, valets, chevaux, voiture, et jouant chaque fois que l'occasion s'en présentait un large jeu. L'échéance de ses billets étant venue, il se trouva hors d'état d'acquitter les intérêts et forcé même de contracter un nouvel emprunt. Cette fois, les juifs ne furent pas si généreux; le prêt à vingt-cinq pour cent était, disaient-ils, une opération d'une libéralité sans exemple qu'on ne pou-

vait renouveler chaque année; l'argent devenait rare; une foule de spéculateurs, d'honnêtes et solides sociétés de commerce en demandaient; il fallait, pour s'en procurer, puiser dans plusieurs caisses, payer des droits de commission, donner des garanties. Pour obliger le respectable seigneur qui voulait bien leur accorder sa confiance, ils essayeraient encore de lui fournir la somme dont il avait besoin; mais, tout bien compté, ils ne pouvaient la lui laisser à moins de trente-cinq à quarante pour cent; que si ce taux lui semblait trop élevé, ils le priaient de leur rembourser ce qu'il devait et de s'adresser à d'autres. M. D... n'aurait pas trouvé auprès d'autres juifs de meilleures conditions, car l'éveil était déjà donné dans toute la banque israélite, et il existe, entre les juifs de Hongrie qui se livrent à ce hideux commerce, je ne sais quel pacte infernal auquel pas un d'eux ne manque.

Il accepta ce qui lui était offert, et d'année en année il en est venu à une ruine complète. Les juifs ont mis le séquestre sur l'usufruit des trois quarts de ses biens et les font administrer par deux de leurs agents. Le produit de cet usufruit suffirait pour payer les intérêts des sommes empruntées par M. D...; mais les agents trouvent toujours le moyen d'en dissimuler une partie, et la dette s'accroît sans cesse.

L'autre quart des biens de M. D..., sur lequel les créanciers n'ont pu mettre le séquestre, parce qu'il est considéré comme la propriété de ses enfants, pourrait rapporter encore vingt-cinq à trente mille francs, c'est-à-dire deux fois plus qu'il n'en faut pour vivre dignement dans un village de Hongrie; mais cette dernière portion d'un si beau patrimoine est

dans un déplorable état de désordre; des champs non cultivés, des jardins dont on ne prend pas la peine d'arracher les mauvaises herbes; une pépinière où les jeunes plants sont étouffés sous les ronces et les chardons; des légumes qui se dessèchent dans leurs sillons; des fruits qui pourrissent sur le sol. Le pauvre paysan les regarde d'un œil de convoitise, et il lui est défendu d'y toucher; on aime mieux les laisser perdre que d'en faire une utile aumône. C'est pitié de voir ainsi gaspiller, outrager cette excellente terre de Hongrie, et une plus grande pitié encore d'entrer dans la maison de celui qui a si mal usé de sa fortune. Les beaux meubles achetés dans les jours de splendeur ont été vendus, l'argenterie mise en gage. Les murs des appartements n'ont plus de tentures, et les armoires sont vides. Si le vent brise une vitre, on la laisse brisée; si une serrure tombe, si une porte se disjoint, on n'y donne pas un coup de marteau. Il semble que cette maison soit destinée à s'écrouler et qu'on ne doive rien faire pour retarder sa chute.

C'est bien pis encore quand on pénètre dans la vie intérieure de ceux qui l'habitent. Un événement domestique, d'une nature irréparable, a éloigné à tout jamais madame D... de son mari. Il est seul avec sa fille, une jeune fille d'une beauté remarquable, mais dont la souffrance a déjà dénaturé la physionomie. La malheureuse sait tout ce que son père a perdu, tout ce qu'il perd encore chaque jour. Elle se voit, elle, qui devait être une riche héritière, menacée d'être réduite à la misère, et elle n'a pas eu assez de résignation pour accepter sans se plaindre cette si-

tnation, ni assez de force pour exercer sur son père une salutaire influence. Son âme s'est fermée à toutes les douces émotions qui font le charme d'une jeune fille, son cœur s'est aigri; et quand on parle de son père, ses lèvres serrées et son regard sombre n'expriment qu'un amer sentiment de récrimination et de colère.

Quant à lui, il a conservé dans sa catastrophe les plus ravissantes illusions. Il est maintenant engagé dans deux ou trois procès dont il espère retirer des sommes énormes. Il rêve des spéculations, à l'aide desquelles il doit, dit-il, se trouver dans l'espace de quelques années plus riche que jamais. Parfois, il n'a pas une mesure de farine à la maison. S'il lui arrive un étranger, il faut qu'il envoie quêter dans le village une paire de poulets. Les marchands de la ville voisine ne veulent plus lui faire crédit; et un tailleur, auquel il doit une centaine de francs, refuse de lui prendre mesure d'un habit jusqu'à ce qu'il soit payé. Mais s'il parvient à séduire encore quelque usurier, s'il peut dans un jour de bénédiction réunir, par une recette inattendue, ou par un emprunt, deux ou trois cents florins, il s'en va gaiement à Pesth ou à Vienne comme un homme qui n'a rien de mieux à faire que de dépenser noblement son argent.

Pour pouvoir satisfaire à ses besoins les plus pressants ou à quelque fantaisie, il pressure tant qu'il peut ses paysans, et ne leur fait grâce ni d'une redevance ni d'une corvée. En vertu de ses priviléges de seigneur, nul ne peut exercer dans son village l'état de boucher ou d'aubergiste sans son autorisation spéciale, et sans lui payer un certain droit. Le bou-

cher lui donne pour cette autorisation, qui constitue un monopole, quinze cents francs par an; les aubergistes sont tenus de prendre leur vin chez lui, et il leur remet, pour huit florins, ce qui lui en coûte cinq.

La plupart des corvées qui lui étaient dues lui ont été enlevées par le séquestre, et il est obligé d'employer des ouvriers pour cultiver ses terres. Pour trois à quatre sous, il fait travailler tout le jour un enfant; pour sept sous une femme, pour neuf sous un homme; la journée d'un paysan avec sa voiture et deux chevaux, compte pour deux journées de corvée ou vingt sous; et M. D..., quoique privé des trois quarts de ses biens, a le droit de requérir encore chaque année plus de deux cents journées de la sorte.

Souvent il arrive que l'argent manque au château, et qu'on ne peut pas même payer une journée de paysan, d'ouvrier si misérablement rétribué. J'ai vu un dimanche matin une vingtaine de pauvres femmes, de jeunes filles se presser à la porte de M. D... pour recevoir le salaire de leur semaine. Elles arrivaient là avec la crainte d'être renvoyées à quelque autre jour; et quand elles tenaient entre leurs mains l'argent qu'elles avaient gagné à la sueur de leur front, elles se retiraient avec une joie qui me faisait mal, car cette joie révélait tout le prix qu'elles attachaient à ces quelques kreuzers, et toute l'anxieté qu'elles avaient éprouvée. Les hommes vinrent ensuite avec leurs longs cheveux enduits de graisse de lard, leurs lourdes *bunda* ou leurs peaux de mouton, les pieds nus, les bras nus. Lorsqu'ils eurent reçu leur solde,

ils s'en allèrent s'asseoir au bord du chemin pour jouir du repos du dimanche. En les voyant ainsi rangés en cercle, accroupis sur le sol, et fumant en silence leur pipe, je croyais voir une assemblée de Lapons; seulement les Lapons du Finmark ont un air plus civilisé; ils ne graissent pas leurs cheveux avec du lard, et portent des souliers.

Pendant que je m'arrêtais à observer ces physionomies, qui presque toutes étaient mornes et tristes, on vint me dire que l'homme d'affaires de M. D..., honoré du titre de fiscal, me priait de rentrer au château pour me montrer une chose curieuse. Je rentrai et trouvai cet attentionné fiscal qui venait à ma rencontre, le visage riant, pour m'annoncer qu'il allait faire battre un homme. « Faire battre un homme! m'écriai-je, et pourquoi? — Un malheureux qui a été insolent à mon égard, vous verrez. » Et de peur de le manquer, il courut lui-même chercher l'exécuteur.

En Hongrie, le noble a encore le droit de faire, sans autre formalité de procès, donner des coups de bâton aux gens de sa maison. Le fiscal, en l'absence du maître, usait de ce droit seigneurial. L'idée de voir battre un homme me révoltait. En Russie, en Autriche, je n'avais pu me résoudre à être témoin d'un tel châtiment; ici je ne sais par quelle raison j'assistai à ce honteux spectacle. L'homme, qui dans le village est chargé officiellement d'infliger cette punition, arriva avec sa canne. On posa un banc au milieu de la cour; les domestiques du château formèrent le cercle et la victime sortit d'un angle obscur où elle se tenait cachée. C'était un jeune jardinier

d'une belle et honnête figure, d'une taille forte et élevée. A sa vue, il se fit parmi les spectateurs un mouvement de surprise auquel succédèrent bientôt des murmures mal contenus. On regardait le fiscal avec colère, et le jeune jardinier avec une affectueuse sympathie : c'était, me dit un des gens de la maison, un brave et laborieux ouvrier, marié tout récemment et auquel on n'avait jamais eu à faire le moindre reproche. Le fiscal n'avait pas voulu lui donner tout ce qui lui était dû; le jeune jardinier s'était emporté, et pour régler son compte on allait le battre.

La pensée me vint d'intercéder pour ce malheureux; mais je voyais briller dans les yeux du fiscal un tel plaisir d'orgueil et de vengeance, que je compris, avant de l'avoir faite, que ma prière serait inutile. Déjà le jardinier était étendu sur son banc de douleur. Son rude maître voulait qu'il ôtât son pantalon, le condamné s'y refusa, et comme tous les assistants réclamaient contre cette nouvelle cruauté, le fiscal cessa d'insister et prit seulement la précaution de se placer près de l'exécuteur pour s'assurer que les coups étaient solidement appliqués.

Au premier coup, le jardinier leva la tête avec une vive douleur, mais sans proférer un cri; au second, les larmes s'échappèrent de ses yeux. L'exécution achevée, il mit les mains sur son visage et s'enfuit dans une remise comme pour se dérober à tous les regards. Les spectateurs le plaignaient et n'osaient cependant manifester tout haut leur pensée. J'allai vers lui, je le trouvai versant des pleurs de rage et de honte, et je lui remis une pièce de monnaie en essayant de le consoler. Au même instant j'entendis une

femme s'écrier : « Tenez, voilà un étranger qui prend pitié de nous, tandis que nos maîtres nous maltraitent ! » Un vieillard s'approcha de moi, et sans dire un mot, me prit les mains et les porta à ses lèvres. C'était le père du pauvre jardinier.

Le lendemain je prétextai une affaire urgente pour échapper à l'invitation qui m'était faite de passer encore dans ce village plusieurs jours. Je n'y avais éprouvé que les plus pénibles émotions et je ne me sentais pas le courage d'y rester plus longtemps.

CHAPITRE XI.

De Pesth a Semlin. — Chargement des bateaux. — Triste société. — Une nuit sur le fleuve. — Le champ de bataille de Mohacz. — Petérvaradin. — Les colonies militaires. — Mélange de races et de dialectes. — Semlin. — Commerce de sangsues. — Immoralité du peuple.

La société autrichienne abuse réellement trop du privilége exclusif qui lui a été accordé de transporter voyageurs et marchandises de Linz à Constantinople. A partir de Pesth, ses bateaux ressemblent à des hangars. Aux premières, aux secondes places, tout est encombré de marchandises; des chevaux hennissent d'un côté, des voitures entravent le passage de l'autre. Ici des balles de laine, là des cargaisons de meubles. C'est à peine si on peut se mouvoir. Il n'y a, en tout, pour ceux qui désirent être seuls, que quatre cabines que l'on paye fort cher. Les dames ont aux premières places une chambre à part; les hommes sont casernés dans une salle étroite qui sert à la fois de dortoir et de réfectoire. « Pourrons-nous avoir un lit? dit un de nos compagnons de voyage à l'un des domestiques du bateau, en mesurant d'un œil inquiet l'espace exigu

qui nous était donné. — Soyez tranquille, monsieur, répond le domestique avec cette imperturbable assurance de garçon d'hôtel qui prospère sur les bords du Danube comme sur les bords de la Seine, vous aurez un très-bon lit. »

Le soir, en effet, il s'en vient avec un de ses acolytes ranger les tables du salon des premières places. Nous le regardons agir avec une joie naïve, persuadés qu'il va ensuite nous apporter coussins et matelas, tout ce qui constitue une couchette de bateau à vapeur; mais sa mission n'allait pas jusque-là. Il se contente de tirer du pied du canapé où nous étions assis une planchette et s'éloigne enchanté de son œuvre. Quant à nous, nous devions nous asseoir paisiblement l'un à côté de l'autre sur le canapé, étendre nos pieds sur la planchette, et voilà ce qu'on appelait notre lit. Tout le contour de la salle était déjà occupé. Il me sembla que, dans des conditions pareilles, je ne perdais guère à être descendu le dernier. Je jetai mon manteau sur le parquet, je mis un sac de nuit sous ma tête, et je me couchai avec l'espérance de faire, après une journée de promenade sur le pont, un salutaire sommeil; mais j'avais compté sans la galerie. A peine commençais-je à fermer les yeux que je me réveille tout à coup, surpris par un ronflement comme de ma vie je n'en ai entendu. Qu'on se représente, s'il est possible, l'affreuse cacophonie de quarante-deux nez allemands, hongrois, slaves, échauffés par le souper, par la température du lieu, et entonnant à la fois le concert le plus fantastique sur tous les tons de la gamme, depuis le fausset de l'enfant de chœur jusqu'à la basse de Lablache. Un gros nez brillait entre tous les autres, à la

lueur de la lampe de nuit. Ce n'était pas, je vous assure, ce nez plein de quiétude et de majesté dont parle mon cher J. Sandeau dans sa délicieuse histoire du docteur Herbeau. C'était une espèce de trompette bourgeonnée, plantée sur le visage d'un marchand de bois qui semblait sonner la charge et battre la mesure. Les autres le suivaient de leur mieux selon leur capacité individuelle : ceux-ci comme des trombones, ceux-là comme des violons, et de temps à autre on entendait un vibrement sonore et prolongé, pareil au son d'un *tam-tam*. C'était le *la* bémol d'un autre scélérat de nez qui, avec sa gourmandise de fonctionnaire autrichien, avait toute la soirée humé le meilleur vin hongrois du restaurant. Non, jamais sorcière assise à califourchon sur un manche à balai n'est montée au sabbat accompagnée d'une telle musique. J'avais beau me plonger la tête dans les plis de mon manteau, et me fermer les oreilles, impossible de m'assoupir au milieu d'un tel vacarme. Je me levai et me réfugiai sur le pont.

Le ciel était pur; le bateau glissait sur les flots aplanis, laissant derrière lui deux sillages écumeux. Au loin on ne voyait que les ondes argentées par les rayons de la lune; de chaque côté de nous, des îles parsemées d'arbres dont les rameaux présentaient dans l'ombre ces formes étranges qui effrayent le voyageur et enfantent les légendes populaires. De distance en distance, une maison isolée déjà livrée au repos de la nuit, un village où brillait encore une lumière, près d'un pauvre ouvrier laborieux, ou près d'un malade. Pas une voix dans l'espace, pas un autre bruit que celui des roues enlevant et rejetant les flots avec leurs

longues ailes. C'était une de ces heures solennelles où, après s'être laissé entraîner dans le mouvement du monde, dans la rumeur des villes, on retombe silencieusement sur soi-même, où la pensée capricieuse et libre comme l'onde sur laquelle on navigue s'égare dans les souvenirs du passé, s'élance dans l'avenir, heures d'affectueuses rêveries où la solitude dans laquelle nous nous trouvons se peuple à notre gré de tous les êtres que nous avons aimés, vénérés, et de tous ceux que nous avons pleurés; heures de magie où il semble qu'une fée invisible, pour tromper notre raison, ramène autour de nous les images qui ont séduit notre esprit et charmé notre cœur : espérance dorée de la jeunesse, prestige de l'amour, région poétique, monde idéal dont on connaît les déceptions et dans lequel, au prix des regrets les plus douloureux, des larmes les plus amères, on voudrait pouvoir revivre encore.

La traversée du Danube dispose souvent à la mélancolie. Ces falaises de sable, ces masses de joncs où le murmure des flots se mêle aux soupirs des vents, ces longues plaines désertes où l'onde impétueuse se fraye à tout instant un nouveau passage, ces brumes subites qui soudain tombent comme un voile sombre sur le fleuve et en dérobent la surface, ont un aspect étrange qui étonne et subjugue l'imagination du voyageur. Tantôt c'est la triste perspective des contrées du nord, tantôt le caractère solennel de l'immensité.

En quittant Pesth, il est beau de voir encore les maisons de cette ville qui s'étendent le long du fleuve, et la forteresse de Bude qui le domine, la mémorable forteresse, jadis effroi du pays, aujourd'hui paisible

résidence du palatin. Plus loin on ne voit, sur un espace de soixante lieues, que des rives plates et monotones entrecoupées de quelques îles verdoyantes, animées çà et là par quelques bourgades ou quelque cité, qu'un souvenir historique ancien, ou un mouvement commercial récent recommande à l'attention de l'étranger : c'est Kaloutscha, siége du second prélat du royaume; Tolna, où une nombreuse colonie d'Allemands vint s'établir après la défaite des Turcs; Baja, qui fait un important commerce de grains, de laines et de bestiaux; puis Mohacz, cette ville dont le nom seul fait frémir encore les cœurs hongrois. La plaine fatale qui l'avoisine est maintenant couverte d'arbres à fruits; d'un côté, ses sillons fertiles s'étendent jusqu'aux rives du fleuve, de l'autre jusqu'au pied des vertes collines qui la séparent de Funfkirchen. La jeune fille s'en va là gaiement cultiver les plantes de son jardin, l'oiseau chante sous les rameaux fleuris, l'enfant court en riant arracher aux ceps de vigne la grappe onctueuse. La nature a depuis longtemps effacé toutes les traces du désastre dont cette plaine a été le théâtre; l'homme seul ne peut l'effacer de sa mémoire. C'est là qu'en l'année 1526 l'armée hongroise fut anéantie par Soliman; sept prélats, cinquante nobles, vingt mille soldats restèrent sur le champ de bataille.

Louis II, qui avait voulu lui-même engager le combat, pauvre enfant qui à vingt ans portait déjà sur son front les signes de la vieillesse, pauvre roi qui, dans cette lutte désespérée, cherchait peut-être un dernier remède aux dissensions qui agitaient ses États; Louis II, voyant ses troupes bouleversées, écrasées,

prit la fuite et périt dans un marais. Zapolya, qui déjà aspirait à la couronne de Hongrie, se tenait près de Temesvar avec quarante mille hommes et ne fit rien pour soutenir l'honneur de sa nation.

Nulle bataille n'a eu, dans les temps modernes, des suites pareilles à celle de Mohacz. De ce jour-là date l'entrée des Turcs en Hongrie, leurs ravages dans le pays et cette domination que, pendant un siècle et demi, rien ne put ébranler.

Cent soixante et un ans après, dans cette même plaine de Mohacz, les chrétiens devaient venger avec éclat leur défaite. Au mois d'août de l'année 1687, Charles de Lorraine attaqua là les troupes turques commandées par le grand vizir, et les battit complétement. En 1526, ils avaient enlevé quatre-vingts canons et tout le camp hongrois; cette fois, ils abandonnèrent en fuyant vers Belgrade tout leur camp et quatre-vingts canons; on eût dit qu'ils acquittaient intégralement une vieille dette.

Le soir, le bateau à vapeur stationne assez longtemps devant Mohacz pour qu'on puisse visiter ce sol mémorable. Le lendemain il aborde à la jolie ville de Vukovar, chef-lieu du comitat sirmien, l'une des plus belles, des plus fécondes provinces de la Hongrie; à Illok, remarquable par sa situation pittoresque, puis il s'arrête au pied des murs de Petervaradin.

Cette célèbre forteresse, située sur la rive droite du Danube, présente de loin un aspect imposant. Ses remparts, ses casernes, ses bastions occupent la sommité, le contour d'une montagne, et descendent jusqu'aux bords du fleuve. Pendant deux siècles la citadelle de Petervaradin fut occupée par les Turcs; le

prince Eugène la reconquit en 1716. Depuis ce temps, quoique les Turcs ne soient plus guère redoutables, on a toujours travaillé à la fortifier, et l'Autriche y entretient une garnison de trois mille hommes.

En face de ces remparts, de l'autre côté du fleuve, s'étendent les longues rues de Neusatz, qui, vers le milieu du siècle dernier, n'était qu'un pauvre village de pêcheurs et qui maintenant est une cité de commerce déjà importante, où l'on compte plus du vingt mille habitants.

Petervaradin est l'un des principaux chefs-lieux de ces colonies militaires, qui enceignent un espace de huit cent soixante-trois milles carrés le long de la Dalmatie, de la Croatie, de la Slavonie, du Banat et de la Transylvanie. Établies dès le XVIe siècle pour s'opposer aux invasions des Turcs, agrandies depuis et régularisées en 1807 par une nouvelle organisation, elles servent aujourd'hui de cordon sanitaire contre la peste, de lignes de sûreté contre la contrebande, et conservent en cas de besoin, à l'Autriche, un corps de troupes nombreux, alerte, bien exercé et endurci à la fatigue.

Tous les districts compris sous la dénomination de limites militaires (*militærische Grænze*) sont parsemés de villages reliés l'un à l'autre par de très-bonnes routes. Ce n'est pas une province, c'est un vaste camp dont la population porte avec elle ses moyens de recrutement. C'est une horde stationnaire et une horde disciplinée qui demeure dans des barques, au lieu de vivre sous des tentes, et qui ajoute au produit des troupeaux celui des champs qu'elle cultive. Chaque famille de colons possède un certain espace de terre

pour lequel elle ne paye qu'une taxe très-minime. Chaque homme est tenu de servir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, et de travailler gratuitement à la construction des routes ou à d'autres ouvrages d'une utilité publique. Les habitants seuls de quelques villes, telles que Petervaradin, Karlowicz, Semlin, désignées comme siéges du commerce et de l'industrie dans les colonies militaires, sont exempts du service.

Les villages et les bourgs sont divisés en communautés de quarante, cinquante et quelquefois quatre-vingts membres, qui se choisissent elles-mêmes un supérieur : c'est lui qui indique aux hommes les postes qu'ils doivent garder, qui leur assigne leur tâche, tandis que sa femme s'occupe de pourvoir aux besoins matériels de la petite tribu. Il est l'administrateur des biens de la famille, et doit chaque année rendre ses comptes. L'autorité le traite avec considération. Il ne peut être soumis à une punition corporelle qu'après avoir été, pour une cause grave, destitué juridiquement de ses fonctions. En tête de chaque compagnie est un autre administrateur qui porte le titre d'officier d'économie. Il est spécialement chargé de veiller à la culture, de fixer l'espèce de grains à semer, la quantité de champs à ensemencer. Il règle la consommation des troupeaux, détermine la quantité de grains récoltés qui doivent être portés par chaque famille au vaste grenier de réserve construit dans la compagnie, monument de prévoyance et de sagesse. « Un officier d'économie, dit M. le duc de Raguse, est un chef de manufacture qui met tout en mouvement avec méthode, avec prévoyance pour obtenir les plus grands

produits; c'est le maître d'agriculture qui dirige une industrie naissante; c'est enfin le chef laborieux qui force les individus insouciants à travailler. Sans lui, la moitié des terres serait en friche, et l'autre donnerait la moitié de ses produits. De plus, il visite chacune des familles de sa compagnie tous les quinze jours, et rend compte de leur situation et de leurs besoins au capitaine. Celui-ci, accompagné de ses officiers, les voit lui-même une fois par mois. Chaque officier supérieur visite six compagnies, dans le même esprit, tous les trois mois; et chaque année le colonel parcourt et visite toutes les familles du régiment[1].

De même que l'administration, la justice, dans ces colonies, est toute militaire. Il existe dans chaque compagnie un tribunal présidé par l'officier d'économie, composé d'un sergent-major, de deux sergents et caporaux et de deux chefs de famille nommés par le colonel. Il y a dans chaque régiment, pour les affaires criminelles et les affaires civiles d'une certaine gravité, un tribunal présidé par un chef de bataillon, composé de deux capitaines, de deux sergents-majors, de deux sergents, de deux caporaux, de deux soldats, et assisté d'un homme de loi qui a le titre d'auditeur, et qui est chargé d'étudier et de préparer l'affaire selon les règles et coutumes juridiques.

Sur toute la ligne des limites militaires, dans les montagnes, dans les vallées, dans les marais, s'élèvent des corps de garde à une demi-lieue ou une lieue de

[1] *Voyage en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée*, etc., t.I.

distance l'un et l'autre, occupés par six à huit hommes et formant entre eux une chaîne continue. Le jour, un soldat est en faction à la porte du corps de garde; la nuit, les différents postes font des patrouilles. En temps ordinaire, ce service de surveillance n'emploie pas plus de cinq mille hommes; mais s'il se manifeste quelque danger, s'il éclate dans les provinces turques un symptôme de peste, les troupes sont aussitôt renforcées, et le service porté à quinze ou seize mille hommes.

Il y avait autrefois dans ces colonies un corps d'élite désigné sous le nom de *seressanes* (altération de sergent); ces hommes sont maintenant incorporés dans divers régiments. Ils remplissent des fonctions analogues à celles de notre gendarmerie, font des patrouilles à cheval, et en Dalmatie escortent les voitures publiques.

Sur ce sol occupé par les colons, on ne voyait jadis ni bourgade ni village, point de champs de blé ni de fruits; sur plusieurs points il ne présentait que l'aspect d'un aride désert. Aujourd'hui il est parfaitement cultivé, et l'on y récolte toutes sortes de produits, blés, vins, chanvres, tabacs. Sa population s'élève à près d'un million deux cent mille âmes. C'est un petit royaume qui, à l'extrémité de l'empire, ressent toutes les commotions des autres États, qui à tout instant doit être prêt à prendre les armes, que chaque guerre autrichienne bouleverse, et que chaque bataille jette dans le deuil. Après les dernières campagnes de l'Autriche contre la France, on comptait, dans les colonies militaires, quarante mille veuves de soldats.

Toute la population de cette contrée se compose de différentes tribus et de différentes races : Illyriens, Dalmates, Grecs, Allemands, qui tous doivent obéir au commandement tudesque, ce lien disciplinaire que l'Autriche emploie pour donner à son armée, formée de tant d'éléments dissemblables, un air d'unité.

Plus j'avance sur le Danube, plus la diversité des types de figures, de costumes et de langage s'augmente. L'avant-pont de notre bateau, rempli d'une foule d'ouvriers, de petits marchands et de gens du peuple, ressemble à une vraie tour de Babel. A chaque groupe un autre vêtement et un autre dialecte; Jacob Grimm, Mezzofanti et mon savant ami Edelestan du Méril y seraient embarrassés.

Sur l'arrière, qui présente une physionomie plus européenne, à côté d'un jeune professeur de Prague, qui vante la mélodie de sa chère langue bohême, un Hongrois s'entretient familièrement, en latin, avec un Croate; un juif de Trieste discute en italien une question de commerce avec un Grec de Syra; un Prussien dépeint en anglais, à un enfant de la Grande-Bretagne, les magnificences de Berlin; plus loin, deux femmes et trois jeunes gens gazouillent le français, et lisent ensemble un livre français : c'est une aimable famille valaque qui revient de Vienne, et qui se rend à Bucharest en causant de Paris, où les jeunes gens ont été élevés, où leur mère voudrait aller quelque jour. Avec des voyageurs qui ont une telle sympathie pour la France, la connaissance est bientôt faite. Il me suffit de dire que je viens de Paris, pour être bien accueilli dans cette attrayante réunion, et nous arrivons ensemble à Semlin, en parlant de la Valachie,

de Bucharest, la plus grande ville des principautés du Danube, le plus souvent de la France et de sa littérature, du dernier livre de M. Thiers, du dernier roman d'Alexandre Dumas, de Mlle Rachel et de Bouffé.

Semlin n'arrêterait pas deux heures le voyageur, si la vieille cité de Belgrade n'était là en face de l'autre côté du Danube. Semlin, qui jadis faisait partie du duché de Sirmie, est aujourd'hui une de ces villes enclavées dans les colonies militaires, ville triste et misérable, sans industrie et sans commerce, où les rues pavées sont pires que les rues non pavées, où l'on ne voit que de pauvres maisons dont le toit s'élève à vingt pieds au-dessus du sol, des boutiques dont quelques livres de tabac, de sucre et de sel, quelques pièces d'étoffes grossières et d'ustensiles plus grossiers encore, composent tout l'ameublement, et pas une librairie, et pas un cabinet de lecture, rien qui annonce la moindre pensée littéraire dans cette population de dix mille âmes.

Nos marchands y viennent encore chercher des sangsues, et se plaignent beaucoup du résultat de leurs spéculations. J'en ai trouvé un qui me racontait en termes touchants ses doléances. Nous ne nous figurons pas tout ce qu'il en coûte pour se procurer ces hideuses petites bêtes que les médecins nous prescrivent, en riant, de demander à la pharmacie. La sangsue dépose ses œufs dans un cocon spongieux qui ressemble à celui du ver à soie. Le cocon brisé, sa noire progéniture flotte dans l'eau, s'insinue dans la vase des marais, se promène de côté et d'autre pendant un an avec la gaieté de la jeunesse, puis soudain disparaît à tous les regards, et ne sort de sa retraite

impénétrable que trois ans après. C'est alors qu'on la prend, qu'on l'entasse dans des sacs, et qu'on l'emmène en poste à Paris. Mais ce voyage ne se fait pas comme celui d'un courrier.

Tous les deux jours, et en été tous les jours, il faut vider les sacs, mettre la rampante fourmilière dans des baquets, puis la replacer avec soin sur la charrette. Que s'il éclate un orage, et qu'on n'arrive pas assez tôt dans quelque maison pour étendre les sangsues dans l'eau ou sur le sol humide, adieu la cargaison; tout périt en quelques instants par l'effet de l'électricité. Ce commerce, livré à de tels dangers, est une vraie loterie. Il ne faut qu'un coup de tonnerre, un accident de voiture pour ruiner celui qui l'entreprend. La difficulté de se procurer des sangsues augmente d'ailleurs chaque année. Autrefois on les trouvait aisément, à un prix modique, en Hongrie; à présent il faut avoir sur différents points des agents qui les tirent de la Slavonie, du Banat, de la Turquie, et en composent peu à peu des fourgons. A toutes ces difficultés il faut joindre, ce qui est bien pis encore, la fourberie des agents que l'on emploie, et qui, après avoir rassemblé les sangsues qu'on leur demandait avec l'argent qu'on leur a confié, les vendent tranquillement à d'autres, s'ils en trouvent un meilleur prix.

Le pauvre marchand que j'ai vu à Semlin avait été cruellement victime de cette confiance. Il était parfaitement en droit d'engager un procès avec son perfide commissionnaire. Mais un procès ne suit pas ici comme en France une marche patente et régulière, et la justice ici ne procède point de la même manière

pour tout le monde. Malheur à l'étranger qui engage une action judiciaire contre un homme du pays, s'il n'est appuyé par une autorité puissante. Il faudra qu'il emploie tant de formalités, subisse tant de délais et se résigne à tant de dépenses, qu'à la fin, à supposer qu'il obtienne gain de cause, mieux vaudrait pour lui avoir dès le premier jour abandonné toutes ses prétentions.

La vénalité des fonctionnaires, la crainte servile des petits employés pour quiconque est investi d'un emploi élevé, d'un titre, est une plaie que l'on retrouve partout en Autriche. Dans certaines localités, cette vénalité s'accroît encore par la misère. A Semlin, un ducat d'or est un grand personnage, un thaler séduit une conscience, un florin fait mentir un homme.

Les étrangers parlent sans cesse de la démoralisation de Paris. Il faut venir dans ces contrées pour voir ce que c'est que la démoralisation. J'en ai entendu citer par un habitant même du pays des exemples incroyables. Dieu a cependant donné aux enfants de ces belles rives du Danube une terre excellente. Il leur suffirait d'apprendre à exploiter cette terre pour en tirer d'abondantes récoltes et pour jouir d'une honnête aisance. Ils pourraient aussi, à l'exemple des autres peuples, se vouer aux travaux de l'industrie; ils aiment mieux croupir dans leur indolence et vendre au besoin leur honneur. Mais qu'importe cette situation au gouvernement autrichien pourvu que ses sujets ne se révoltent pas, qu'ils ne s'occupent ni de constitution ni d'idées libérales, qu'ils ne lisent ni journaux dangereux, ni pamphlets politiques, et sous ce rapport Semlin doit lui être on ne peut plus agréa-

ble. On ne reçoit ici que quelques journaux modèles; le public ne les trouve que dans un café, et la plupart du temps même ces journaux sont parfaitement oubliés.

Après avoir parcouru toutes les rues boueuses de Semlin, visité ses deux églises catholiques, ses quatre églises grecques, j'avais hâte de faire une excursion à Belgrade et j'appris avec joie que je pouvais aller librement dans cette ville et revenir à Semlin sans avoir à subir aucun délai de quarantaine. Il faut, il est vrai, chaque fois qu'on veut entreprendre ce court trajet, faire viser son passe-port par le général autrichien, le faire viser à Belgrade par la police serbienne et passer en rentrant à Semlin au bureau de la quarantaine, qui, entre midi et deux heures, puis à six heures du soir, se ferme impitoyablement et laisse les voyageurs attardés se promener jusqu'au lendemain dans une enceinte infranchissable. Mais qu'est-ce que ces inconvénients comparés à ceux qu'on éprouvait il y a quelques années, lorsqu'en venant de Belgrade il fallait stationner huit, dix et quelquefois quinze longs jours à la quarantaine de Semlin. Aujourd'hui, pour peu qu'on arrive ici à l'heure où le bureau est ouvert, on le traverse en un instant. Les marchandises seules doivent être encore déposées dans des magasins et purifiées. Tout le monde reconnaît que cette quarantaine est inutile, mais elle occupe une vingtaine d'employés, et il faut bien qu'ils aient l'air de faire quelque chose pour conserver leur traitement.

CHAPITRE XII.

Belgrade. — La traversée du fleuve. — Vue de Belgrade à distance. — Triste aspect des rues. — La citadelle. — La mosquée. — Un dîner de pacha. — La ville serbe et la ville turque. — Toilette des femmes. — Visite au prince régnant. — La bibliothèque. — Établissement d'instruction. — Caractère particulier de la Serbie. — Coutumes hospitalières. — La légende de Lazare. — Poésie du peuple. — Cycle de Marco. — Action de la Russie sur cette principauté.

Entre Semlin et Belgrade, le Danube, par un beau jour d'été, est magnifique à voir, large comme un lac, clair comme une glace, étincelant au soleil et recevant avec une superbe fierté au pied de la ville turque les eaux de la Save. Les sages réprimandes du vieux dieu du fleuve ont été entendues[1]. Les deux villes qui s'élèvent l'une en face de l'autre sur ses deux rives,

[1] Allons! la turque et la chrétienne
Semlin! Belgrade, qu'avez-vous?
On ne peut, le ciel me soutienne,
Dormir un instant sans que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade ou Semlin en courroux.
(V. Hugo, *les Orientales*.)

vivent aujourd'hui en bonne intelligence et sont en rapports perpétuels. En une demi-heure, on va aisément, avec trois rameurs, de Semlin à Belgrade, mais il faut une heure pour revenir, car alors on n'est plus soutenu par le courant; les bateliers mettent pied à terre sur une île et halent la barque le long du rivage. Il serait à souhaiter que ce lent service fût remplacé par des bateaux à vapeur. On faciliterait considérablement par là l'exportation des produits d'une côte sur une autre. Mais il ne faut pas demander à cet égard l'avis du bourgmestre de Semlin. « Au nom du ciel, me dit-il un jour que je l'entretenais de cette idée, ne me parlez pas de bateaux à vapeur. Avant l'existence de ceux qui à présent descendent et remontent le Danube, une trentaine d'hommes de notre ville gagnaient leur vie à charger et à décharger des marchandises apportées par des bateaux à rames et à voiles. Ces hommes aujourd'hui n'ont plus rien à faire et sont dans la misère. » Le digne bourgmestre ne voyait pas plus loin.

La police et la direction de la quarantaine apporteraient un plus grand obstacle aux fréquentes communications de la côte hongroise avec la côte servienne. Avec les bateaux à vapeur, il serait impossible de maintenir tant de visa, et le moyen que la bureaucratie autrichienne, à moins d'y être forcée, renonce au plaisir de tout soumettre à son contrôle et d'apposer sa griffe sur tous les passe-ports?

En attendant que ces difficultés soient résolues, je monte sur une barque conduite par deux Illyriens et par un Turc qui se tient fièrement au gouvernail, les pieds nus et la tête enveloppée d'un large turban.

En face de moi est la ville de Belgrade avec ses églises grecques, ses minarets à la tour élancée, sa citadelle qui occupe toute l'étendue d'une colline ondulante, ses maisons qui descendent jusqu'au bord du rivage, puis montent en amphithéâtre le long des coteaux rocailleux. Derrière cette cité d'un aspect si nouveau pour moi s'étend une chaîne de montagnes, dont on n'entrevoit au loin que les cimes bleuâtres. Et tout cet ensemble d'édifices de différentes couleurs, ces minarets blancs entourés de cyprès, ces casernes construites au pied de la citadelle, ces petites maisons étagées sur une pente escarpée, l'onde puissante et limpide qui baigne les murs de la ville, les montagnes d'azur qui l'enlacent d'un autre côté, forment un panorama des plus curieux. Mais il faudrait, pour garder la poétique impression qu'il produit, virer de bord à moitié chemin, comme cet Anglais qui arrivant dans le Bosphore, regarda Constantinople du haut de son yacht et s'en retourna.

Ce qui m'a paru si beau à un quart de lieue de distance, est affreux à voir de près. Une population sale et déguenillée sur le rivage, des Turcs dont la mâle stature et la belle physionomie contrastent avec les hideux haillons dont ils sont revêtus, des rues tortueuses, escarpées qui ressemblent à des escaliers brisés.

La ville est divisée en deux parties : la ville turque comprise entre les remparts, si l'on peut appeler remparts des palissades en bois pourri, et la ville serbe, où quelques maisons bâties à l'européenne s'élèvent çà et là entre de misérables cabanes. Point de pavé, ou ce qui est pis encore que cette absence de pavé, des pierres amoncelées sans ordre, qui épuisent la force

des chevaux et sur lesquelles des couples de bœufs traînent péniblement des charrettes, dont de rudes cahots disjoignent les roues et font gémir l'essieu. Les Serbes ont demandé plusieurs fois à acheter une portion de terrain enclavée dans l'enceinte turque; mais le pacha ne veut pas consentir à cette vente. La Turquie sent que de tout côté sa puissance lui échappe, et elle veut autant que possible conserver un reste de possession sur cette terre qu'elle a tenue si longtemps sous sa domination absolue.

Un assez grand nombre de Serbes, de Grecs, d'Illyriens, marchands et ouvriers, habitent cependant la ville turque, mais aucun Turc ne peut s'établir dans la ville serbe. Les deux cités restent là ainsi, unies par le même sol, séparées par une vieille hostilité, comme deux voisins ennemis l'un de l'autre, et condamnés à vivre sous le même toit; la ville serbe, animée d'un vif sentiment de progrès, cherchant à s'embellir, à réparer, par des institutions d'administration, de science, de commerce, les siècles de douleur qu'elle a passés dans l'esclavage; la ville turque, vaincue, effrayée, comprenant que c'en est fait à jamais de son ancien pouvoir, que les infidèles sont plus forts que les enfants du prophète, et vivant au jour le jour, humblement, paisiblement, jusqu'à ce qu'il plaise à Allah, ou à l'empereur de Russie de lui enlever son dernier souffle.

La citadelle présente un frappant exemple de cette résignation aux circonstances, de cette attente fataliste des Turcs. On n'y voit plus que des bastions lézardés, qu'un coup de canon réduirait en poussière, des constructions en ruines, des portes vermoulues;

l'herbe croît dans la cour de l'enceinte réservée au pacha, et la maison qu'il occupe n'est qu'un fragile édifice en bois, qui ressemble à une maison de campagne mal entretenue. A l'entrée de cette forteresse, dont le nom seul était jadis si redouté, un poste de soldats turcs, portant le pantalon blanc, la veste bleue, nous regarde paisiblement passer; n'était le fez rouge qui couvre leur tête, on les prendrait pour des soldats prussiens.

Après avoir traversé, dans toute son étendue, cette ligne de remparts dévastés, de places désertes, j'arrivai à l'entrée de la principale mosquée; c'était le temps du Ramazan. Une vingtaine de Turcs étaient réunis dans le temple; je me rappelais la défense du Coran[1] et je n'osais m'avancer. Un honnête Turc, devinant mon embarras, m'engagea à entrer librement en gardant mon chapeau sur la tête. Je m'étais fait une merveilleuse idée des mosquées turques; j'ai été bien surpris en entrant dans celle de Belgrade. Elle est d'une nudité extrême, plus nue qu'un temple protestant : des murailles blanchies à la chaux, une tribune en bois près du vestibule, en face un escalier au-dessus duquel est une chaire étroite, et près de cet escalier, le sanctuaire, c'est-à-dire une sorte de niche, couverte de mauvaises peintures à fresque, un ciel d'une couleur fort équivoque, et des arbres verts qu'il serait difficile à un botaniste de classer dans sa nomencla-

[1] Les idolâtres ne doivent pas visiter le temple de Dieu, eux qui témoignent eux-mêmes de leur incrédulité.

Que les temples de Dieu ne soient visités que de ceux qui croient en Dieu. (Ch. IX, v. 17 et 18.)

ture. Cette niche représente la Mecque. Les musulmans étaient en oraison devant cet étrange tabernacle, les uns accroupis sur leurs jambes dans l'attitude d'une méditation profonde; d'autres se relevant, s'inclinant devant les arbres sacrés, puis, se jetant la face contre terre et baisant le parquet. L'un d'eux entonna, d'une voix nasillarde, un chant monotone, auquel une dizaine de ses voisins s'associèrent sans s'inquiéter, le moins du monde, des lois de l'harmonie. A la fin, les fidèles disciples du prophète, se prosternant de nouveau sur le pavé, se relevèrent gravement et s'en allèrent, en silence, reprendre, à la porte, leurs babouches. Celui qui m'avait si complaisamment introduit dans la mosquée, persuadé, sans doute, que la loi de Mahomet ne lui défendait pas de tirer quelque bénéfice d'une action charitable, s'approcha de mon interprète, et s'offrit à me vendre du tabac. C'était pour moi une occasion de voir sa boutique, je le suivis dans l'intérieur de la ville turque.

Cette ville est traversée par de longues rues où l'on ne voit que de petites maisons en bois, sales, sombres, délabrées et occupées par des ouvriers et des marchands. L'atelier et le magasin n'ont ni fenêtres ni vitres, ils s'ouvrent dans toute leur longueur sur la rue, et le négociant fait son commerce, et le tailleur, l'horloger travaillent là, à la vue de tous les passants. Pour faire une emplette, il n'est pas besoin d'entrer dans la boutique, le parquet où sont étalées les denrées sert de comptoir, et se trouve à trois pieds au-dessus du sol. Sans quitter le pavé de la rue, on choisit ce dont on a besoin. Derrière cette première pièce qui est comme une exhibition publique, les Turcs ont leur

appartement où leurs femmes, leurs filles demeurent, où pas un étranger ne pénètre.

Dès que notre marchand fut entré dans son magasin, il s'accroupit sur ses jambes pour me peser mon tabac, se leva pour aller chercher la monnaie qu'il devait me rendre, s'accroupit de nouveau pour la compter, puis, me regarda, avec un visible sentiment d'envie, allumer cette chère plante que la loi mahométane ne lui permettait pas, en ce moment, de savourer. On sait que pendant tout le Ramazan, c'est-à-dire pendant un mois, les Turcs ne peuvent, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ni boire ni manger, et ce qui est bien pis pour eux, ils ne peuvent pas même fumer. Mais, dès que le canon de la citadelle annonce que le soleil est couché, ils se précipitent sur leurs chibouks, puis, sorbets, café, voire même, dit-on, quelques bonnes bouteilles d'eau-de-vie discrètement gardées, font une ample compensation aux privations de la journée. La nuit, le dôme des minarets est illuminé et la ville turque animée comme en plein midi; les cafés sont pleins de gens qui boivent, fument, et se préparent, par cette joyeuse veillée, à supporter plus facilement le jeûne austère du lendemain.

Le soir M. Durand de Saint-André, qui, dans les difficiles fonctions de consul de France à Belgrade, a su se concilier l'estime et l'affection générales, voulut bien me faire connaître, ce qui était pour moi une des plus grandes curiosités du pays, le pacha. C'est ce courageux et malheureux Hafiz pacha, qui perdit à la bataille de Nézib son rang de séraskier et la gloire de ses campagnes précédentes. Il a été envoyé à Bel-

grade comme en exil, car il n'exerce là aucune autorité, il ne peut s'immiscer aux affaires de la Serbie, dont la Russie s'efforce d'avoir le monopole; tout son pouvoir est concentré dans l'intérieur des remparts, dans l'enceinte de la caserne. Son exil paraît cependant assez doux, si l'on songe que, pour le léger fardeau administratif dont il est chargé, il reçoit un traitement annuel de plus de deux cent mille francs. Hafiz pacha possède d'ailleurs une fortune considérable; il a dans sa chétive citadelle un grand état de maison, et se plait à voir les étrangers.

Quand nous arrivâmes chez lui, nous fûmes reçus dans son antichambre par une douzaine de domestiques habillés à l'européenne; un drogman qui parlait français, un autre qui parlait allemand, nous dirent que le pacha était encore en prière, mais qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre, et nous introduisirent dans un vaste salon entouré de divans. Point d'autres meubles, du reste, qu'une petite table ronde que l'on commençait à servir, et sur la muraille les cartes en relief de Bauerkeller. Le plus bel ornement de ce salon de vizir est la vue dont on jouit en se plaçant dans l'embrasure des fenêtres; le port de la ville à nos pieds, la Save et le Danube confondant leurs eaux dans un immense bassin; de distance en distance une barque glissant avec sa voile latine sur l'onde paisible que deux îles vertes encadrent comme deux émeraudes; plus loin, les maisons, les clochers de Semlin, l'immense plaine qui l'entoure, et tout ce tableau éclairé, doré par les rayons du soleil couchant : c'était une ravissante perspective. Après avoir eu tout le jour sous les yeux le spectacle des misères

humaines de l'Orient, je croyais me trouver soudain transporté dans une de ses féeries; et j'étais là encore muet, immobile, lorsque le pacha entra. C'est un homme d'une soixantaine d'années, droit et robuste, d'une physionomie noble et ouverte; il portait une redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton; une barbe argentée tombait sur sa poitrine, et sa tête était couverte d'un fez rouge, orné d'un énorme gland de soie bleue. Il s'approcha de nous de l'air riant d'un homme surpris par une agréable visite, serra la main de M. de Saint-André, et sans autre préambule nous pria de partager son dîner, d'un ton si affectueux, qu'il était impossible de refuser.

En attendant l'heure prescrite par la loi du Ramazan, M. de Saint-André me dit que le pacha était passionné pour les connaissances géographiques, et m'engagea à lui raconter un de mes voyages dans le Nord. L'interprète allemand s'assit près de nous; son maître, que le mot seul de voyage avait séduit, s'accroupit sur un divan, et se fit apporter un atlas pour voir lui-même la position des lieux par où j'avais passé. Je lui montrai successivement l'Islande, les Féroë, la Norvége, la Suède; à chaque contrée que je lui indiquais sur la carte, il m'arrêtait pour me demander des détails sur la nature de ces pays, sur les mœurs, le caractère des habitants, et écoutait avec attention le récit que j'adressais à son drogman, et que celui-ci lui traduisait. Quand nous en vînmes au Spitzberg, et que je lui racontai que là nous avions vu constamment pendant six semaines le soleil à l'horizon, il se tourna vers son interprète, et lui demanda ce que feraient les musulmans s'ils se trouvaient au temps du

Ramazan, dans ces régions où pendant six semaines il n'y a point de coucher de soleil. La remarque était assez plaisante; et le pacha, tout en souriant, la faisait avec une certaine terreur, car le jeûne de la journée commençait à lui sembler long. De temps à autre il tournait les yeux vers l'horloge de la tour, puis tirait sa montre, et regardait la table sur laquelle ses gens rangeaient les couverts. Enfin, le coup de canon désiré retentit; au même instant des autres convives arrivèrent, le consul d'Autriche, le ministre des affaires étrangères de Serbie, et le pacha nous entraîna précipitamment à dîner.

Nous nous assîmes à une table dont les bords étaient couverts de grappes de raisin, de tranches de pastèques et d'autres fruits; au milieu un plateau entouré de compotes, au centre de ce plateau une place vide où l'on devait successivement déposer chaque mets; à côté de chaque convive un verre de sirop de cerises, deux cuillers, l'une en ivoire pour la soupe, l'autre en écaille pour les sorbets. Point d'assiettes, ni de couteaux, ni de fourchettes, c'était un vrai dîner turc, et nous devions nous servir le plus proprement possible de nos doigts.

On nous apporta une soupière en porcelaine, où nous puisâmes tous à la fois comme des soldats à la gamelle, puis une vingtaine de plats, la plupart parfaitement inconnus dans la cuisine parisienne, mais très-savoureux; des légumes de différentes sortes, du gibier, de la viande de mouton. Le pacha prenait avec ses mains une pincée de maïs, une aubergine, une aile de canard, et nous suivions son exemple; dès que nous avions entamé un de ces plats, les domestiques

l'enlevaient et le remplaçaient par un autre. Après cette longue exhibition gastronomique, on servit le pilau qui est le mets fondamental du dîner turc, puis un bocal rempli d'amandes et d'eau de rose, où nous plongeâmes nos cuillers comme dans la soupière.

Le pacha se leva de table et nous allâmes, à son exemple, nous asseoir sur le divan. Les domestiques vinrent à genoux présenter à chacun de nous une aiguière, une cuvette en argent, une boule de savon et une serviette brodée pour nous laver les mains. Cette opération achevée, on nous apporta le café dans de petites tasses de porcelaine posées sur un étui en filigrane d'argent; ce café est pilé puis bouilli avec le marc, on le boit sans sucre et il est excellent. L'accompagnement obligé du café est la longue pipe surmontée d'une embouchure d'ambre; la pipe repose par terre sur une soucoupe de cristal. Le pacha nous montra la vraie manière de la fumer confortablement, en s'asseyant, les jambes croisées sur un canapé et en la tenant entre ses genoux. L'emploi de gardien des pipes est, dans une riche maison turque, un office important; dans celle du pacha, c'est son beau-frère même qui est investi de cette fonction. Chaque pipe qu'il nous fit présenter avait au moins cinq pieds de longueur; chaque embouchure d'ambre était ornée d'un anneau en diamants et valait, m'a-t-on dit, trois à quatre mille francs : c'est un des objets de luxe les plus recherchés des grands seigneurs turcs, luxe d'autant plus coûteux que cet ambre si cher se brise au moindre choc comme du verre.

Pendant que les domestiques allaient et venaient dans le salon, tantôt pour nous offrir une nouvelle



tasse de café, tantôt une nouvelle pipe, la conversation s'était engagée entre le ministre de Serbie, le consul d'Autriche et nous, sur différentes questions récentes. Nous parlions de l'effet des prédications de Ronge en Prusse et en Saxe, du voyage de la reine d'Angleterre, des dernières productions littéraires de la France et de l'Allemagne, comme si nous avions été dans un salon de Vienne et de Paris; de temps à autre le pacha demandait à son interprète le sujet de notre entretien, puis se remettait tranquillement à fumer comme un homme retiré du monde, qui n'a point à se préoccuper de telles choses.

Vers les neuf heures, nous nous levâmes pour prendre congé de lui, car il devait faire sa sieste, puis se remettre à table vers les deux heures du matin pour jeûner jusqu'au soir; déjà ses gens avaient attelé pour nous deux beaux chevaux gris à son élégant landau, des torches de résine flamboyaient dans la cour, un domestique nous escortait, muni d'un grand falot en papier, et je rentrai au consulat de France avec le souvenir d'une curieuse soirée.

Deux jours après, c'était la fête du prince régnant de Serbie; le pavillon national était arboré sur les bateaux du port, les cloches de l'église grecque annonçaient un service solennel; il y avait à midi réception au château, M. de Saint-André voulut bien m'y conduire : « Je vous donnerai un cheval, me dit-il, car c'est presque un voyage que d'aller du consulat de France à l'extrémité de la ville serbe. » Il faut en effet se résoudre à un long trajet, mais un trajet plus agréable que celui de la ville turque.

La ville serbe est toute pleine encore de décom-

bres, de maisons crevassées, de cabanes en bois; çà et là de larges espaces vides, puis des hangars où sont entassés les blocs de sel de la Valachie, puis de chétives boutiques de grains et de légumes; cependant, de côté et d'autre, on construit de larges habitations qui ressemblent aux habitations européennes. En plusieurs endroits, des ouvriers enlèvent les énormes cailloux qui occupaient la largeur de la rue, et les remplacent par un grand pavé; puis il y a là des indices déjà notables d'une vie nouvelle, d'un commerce qui commence à se développer, d'un bien-être naissant qui se manifeste par quelques jolies maisons entourées de frais jardins.

Dans la ville turque, on ne voit, que de loin en loin, passer quelque femme couverte jusqu'aux yeux d'un long voile blanc, qui glisse le long des murs comme une ombre inquiète. Dans la ville serbe, je retrouve ces jolies jeunes filles dont parlent si souvent les anciens chants populaires de la contrée, les traits fins, les lèvres vermeilles, l'œil noir, luisant sur un visage d'un brun mat. Un mantelet de soie à larges manches, orné au collet et sur la poitrine d'une broderie en or et d'une bande de fourrures, leur dessine gracieusement la taille; une robe à longs plis flotte légèrement jusqu'à leurs pieds; une petite calotte rouge bordée en or leur couvre le sommet de la tête, et leurs beaux cheveux noir nattés en couronne, forment, autour de cette calotte, une sorte de turban plus doux que la soie, plus brillant que l'ébène. Quelques femmes portent au cou trois à quatre rangées de ducats et deux autres rangées de ducats sur le front. C'est une façon assez ingénieuse de garder son or et de s'en faire une

parure. S'il arrive un malheur dans la famille, si l'on se trouve dans un besoin d'argent, on détache quelques ducats du collier, quelques ducats de la coiffure, et l'on n'a point à décompter le travail de l'orfévre. D'autres figures attirent encore notre attention, c'est le paysan de quelque village voisin, qui amène, sur sa charrette construite en bois, sans une seule pièce de fer, ses denrées au marché; c'est le Serbe qui vient des districts où il n'y a point encore de grands chemins et qui voyage à cheval, avec une large ceinture d'où sortent deux crosses de pistolets. Les anciennes invasions des Turcs lui ont donné l'habitude de ne pas quitter sa demeure sans armes; quoique à présent on puisse parcourir, avec une entière sécurité, chaque province de la Serbie, et que les Turcs, jadis si cruels et si redoutables, se tiennent à l'écart fort timides et fort craintifs, le Serbe n'en persiste pas moins à porter la ceinture de cuir et les pistolets d'arçon de ses pères.

Le palais du prince n'est qu'une vaste maison assez grossièrement construite. A l'entrée deux factionnaires, au fond de la cour un corps de garde. Nous passons dans une antichambre où quelques officiers assis sur des canapés se lèvent à notre approche et viennent saluer notre consul. On nous introduit dans un salon au rez-de-chaussée, meublé comme un salon de Paris. Le prince était là, portant une redingote bleue et deux épaulettes d'argent. C'est un homme de trente et quelques années, à l'œil noir, aux cheveux noirs, au teint bronzé, mais d'une expression de figure douce et bienveillante. C'est le fils de ce fameux Kara George qui le premier osa lever ouvertement l'éten-

dard de la révolte contre les Turcs, et qui fut le vrai libérateur de la Serbie. Milosch, jaloux de son influence, de sa renommée, le fit mourir; son fils resta pendant toute sa première jeunesse dans une fort modeste position; le prince Michel, en remplaçant sur le trône de Serbie l'infâme Milosch, appela, pour se donner quelque popularité, le fils du héros serbe près de lui, et le nomma son adjudant. Alexandre Georgewitsch occupait encore cet emploi, quand une nouvelle révolution renversa Michel dont la sotte faiblesse et l'aveugle obstination avaient en moins de deux ans jeté le désordre et allumé la guerre civile dans tout le pays. Les vœux du peuple se portèrent alors sur ce jeune adjudant dont le père avait si vaillamment combattu pour la nation; et le 14 septembre 1842, Alexandre Kara Georgewitsch fut élu prince de Serbie à l'unanimité. Le 5 octobre de la même année, la Porte confirma cette élection. La révolte du pays contre Michel, la déchéance de ce prince, sa fuite en Autriche, et l'élection d'Alexandre, tout s'était passé si vite, que la Russie n'avait pu faire sentir son pouvoir dans le rapide mouvement de cette révolution; elle n'entendait pas que de telles affaires se traitassent sans elle. A peine le prince avait-il été investi de sa dignité de souverain aux acclamations générales du peuple, que la Russie, sans s'inquiéter de ce vote unanime de tout un pays, ni du bérat du Grand Seigneur, exigea une nouvelle élection. La première, disait-elle, avait été violentée par les partisans du prince; il fallait que ses partisans fussent éloignés, et que le peuple fût appelé à émettre son vœu en présence du consul russe et d'un commissaire russe, le baron de Liéven.

La Turquie subit sans mot dire ce honteux affront, l'Autriche resta dans sa torpeur habituelle, la Serbie n'osa réclamer, mais elle sut maintenir son premier choix, et le 1er juin 1843, Alexandre fut de nouveau élu avec plus d'éclat encore que la première fois. Peu importait du reste à la Russie que les suffrages du peuple se réunissent sur lui ou sur quelque autre; elle voulait seulement fixer son droit de suprématie : elle l'a établi assez hautement en attendant mieux.

Depuis que le jeune prince est sur le trône, il a déjà fait beaucoup de bien. Il a par sa douceur de caractère calmé des haines de partis, apaisé la douloureuse agitation que le règne cruel de Milosch, le règne maladif de Milan, et le règne imprévoyant de Michel avaient enfantée dans le pays. On le dit bon, juste, animé d'un sage sentiment de progrès. Ses amis souhaiteraient qu'il eût plus de force d'initiation et plus d'énergie, tout en faisant observer, cependant, que dans la situation actuelle de la Serbie, entre l'Autriche qui n'agit point, il est vrai, mais qui la surveille, la Russie qui prétend la gouverner, l'empire ottoman dont elle reconnaît encore la souveraineté, une trop vive énergie pourrait conduire à une témérité dangereuse.

Le prince reçut notre consul avec une politesse empressée, nous offrit une place près de lui, et nous fit apporter, selon l'usage du pays, des compotes et des chibouks. Autour de lui étaient quelques-uns des personnages les plus importants du pays; plusieurs sénateurs, et Wutschik et Pétroniewitch, deux hommes d'un caractère éminent.

La conversation s'établit pour notre commodité en allemand. Le prince ne parle que sa langue mater-

nelle, mais il a pour secrétaire un jeune homme, M. Marinowitsch, qui a passé deux années à Paris, qui parle français parfaitement, et qui, sur l'invitation bienveillante de Son Altesse, me proposa de me faire voir quelques-uns des établissements publics de la ville.

Nous nous levâmes au moment où le consul de Russie entrait fièrement dans le salon comme un seigneur suzerain chez son vassal. Une heure après M. Marinowitsch venait me chercher pour me conduire à la bibliothèque, une pauvre bibliothèque, établie dans une petite maison obscure qui renferme à la fois les bureaux du ministère de l'intérieur et du ministère de l'instruction publique. Dans les armoires, destinées à contenir les collections de livres, on ne trouve encore qu'une centaine d'ouvrages serbes, quelques ouvrages russes et allemands, et une trentaine de volumes français. Dans le même local, il y a un commencement de musée national qui possède une certaine quantité de médailles serbes et une demi-douzaine d'objets d'antiquité, enlevés par hasard aux entrailles du sol. A côté du bâtiment, où siégent les deux ministères, est le lycée qui renferme une faculté de philosophie et une faculté de droit. La faculté de théologie étant au séminaire, il ne manque à Belgrade qu'une école de médecine pour avoir une sorte d'université. On arrive à cette institution en passant par le gymnase où l'on apprend le français, l'allemand, le latin. Il y a dans la principauté deux autres gymnases organisés sur le même modèle, et rien de plus. La ville de Belgrade, la capitale de la contrée, n'a qu'une seule imprimerie qui publie deux fois par semaine un petit journal of-

ficiel. Près du consulat de France, on trouve deux marchands de papier qui joignent à leur assortiment de plumes et de cartons quelques livres serbes et russes. Voilà les seules librairies du pays. On s'efforce de multiplier, dans l'intérieur de la Serbie, les écoles élémentaires, et il n'en existe encore qu'un petit nombre.

Ce sont là des ressources bien exiguës pour une population d'un million d'âmes; mais c'est le premier fruit de quelques années de paix; et quand on songe que la Serbie échappe à peine au joug écrasant qui a pesé sur elle, on ne peut observer qu'avec une vive sympathie et un profond intérêt les efforts qu'elle fait aujourd'hui pour réparer la misère de ses siècles d'esclavage, pour acquérir l'instruction qui lui fut si longtemps refusée.

La Serbie est un petit pays; mais tous ceux qui s'en sont occupés dans les derniers temps, y ont ouvert une source précieuse d'observations qui intéressent à la fois l'historien, le poëte et les hommes politiques. Schaffarik, dans ses *Antiquités slaves*, nous a dit les migrations de cette race innombrable dont les Serbes sont l'une des tribus les plus caractéristiques, de cette race guerrière et agricole qui arrivait à la suite des hordes germaniques, s'implantait sur le sol qu'elles avaient abandonné, et qui aujourd'hui s'étend des rives du Danube jusqu'à celles de la Neva, et de la mer Adriatique jusqu'à la mer Baltique[1]. J. Grimm a, dans quelques-unes de ses savantes pages, nettement expliqué la nature distinctive de cette belle langue

[1] *Slawische Altenthümer*, 2 vol. in-8°. Leipzig, 1843.

serbe qui est aux autres idiomes slaves ce que l'italien est aux dialectes latins de l'Europe[1]. Wuk Stephanowitch a mérité l'éternelle reconnaissance de ses compatriotes par ses travaux de philologie. On lui doit la première grammaire et le premier dictionnaire complet de cette langue qui est encore parlée par cinq millions d'hommes. On lui doit en outre un recueil de ces chants populaires de la Serbie, héritage de plusieurs siècles, miroir fidèle de tout un peuple[2]. Plus récemment M. Pirch nous a fait voyager avec lui à travers les différents districts de cette curieuse contrée[3]. L. Ranke nous en a retracé avec son sérieux talent les diverses phases historiques[4]. M. de Bystrzonowski a développé avec un esprit animé d'un noble patriotisme les questions qui se rattachent au nouveau mouvement de la Serbie, et expliqué sa situation à l'égard des puissances de l'Europe[5]. M. C. Robert, en entrant dans l'examen des mêmes questions et le récit des mêmes faits, y a joint un très-large et très-

[1] *Serbische Grammatik verdeutscht und mit einer Vorrede.* Leipzig, 1842.

[2] Traduit en allemand par M. Gerhard et Mme Talvi. Cette dernière traduction, qui n'est pas aussi fidèle que celle de Gerhard, a été traduite en français par Mme Élisa Voiart.

[3] *Reise in Serbien in Spœtherbst* 1829, 2 vol. in-12. Berlin, 1830. M. de Pirch, lieutenant dans la garde prussienne, fut envoyé par le roi de Prusse pour observer la nouvelle organisation de la Serbie. Il s'est trop laissé séduire par les dehors artificieux de Milosch, et il a fait de ce prince un éloge immérité; mais son livre renferme plusieurs notions intéressantes.

[4] *Serbiens Revolution,* 2e éd. Berlin, 1845.

[5] Sur la Serbie dans ses rapports européens avec la question d'Orient. Paris, 1845.

attrayant tableau des provinces slaves voisines du Danube, surtout de la Serbie [1].

C'est quelque chose dans un temps comme celui-ci, où tous les peuples tendent à revêtir les mêmes formes, c'est quelque chose de trouver une contrée qui, depuis qu'on la connaît, a gardé comme une médaille intacte son empreinte première, qui, dans une servitude de quatre siècles, dans ses jours de luttes et ses jours de victoire, est restée fidèle à ses anciennes croyances, à ses coutumes naïves, à ses traditions nationales. La Serbie est une de ces contrées. Là les habitations sont encore dispersées dans les vallées, sur les collines, à de longues distances l'une de l'autre, et chaque habitation forme, comme dans les montagnes de la Norvége, un petit monde à part. Tous les métiers y sont réunis, et les champs, les bois qui entourent cette colonie rustique suffisent à tous les besoins. On n'achète que le sel. Les communications entre ces diverses peuplades agricoles ne sont pas faciles. Il n'y a encore en Serbie que deux routes praticables pour les voitures. Hors de ces deux directions principales

[1] *Les Slaves de Turquie,* 2 vol. Paris, 1844. Nous ne sommes point partisan de l'idée dominante de ce livre dont les conclusions seraient trop favorables à la Russie, et dont M. E. Boré a démontré le danger dans la *Revue de l'Orient.* Mais cette réserve faite, je dois citer l'ouvrage de M. C. Robert comme un des livres de voyage les plus poétiques et les plus intéressants de notre littérature moderne. Je dois recommander aussi à l'attention de ceux qui voudront étudier en détail les principautés du Danube, l'ouvrage de M. A. Boué : *la Turquie d'Europe,* 4 vol. in-8°. Paris, 1840. La forme n'en est pas très-élégante ni le style très-littéraire. Mais c'est un savant recueil de dates, de faits et d'observations de toute sorte.

on ne voyage qu'à cheval, sur des selles massives et avec de larges étriers comme ceux dont on se sert en Orient. Tout le pays est hérissé de forêts de chênes, majestueuses, profondes, pour lesquelles les Serbes ont un respect superstitieux, pareil à celui des anciens Teutons[1]. « Abattre un arbre, disent-ils dans leur naïf amour de la nature, c'est tuer un homme. » Ces chênes nourrissent une immense quantité de porcs qui sont la principale richesse de la contrée. Dans le chiffre des denrées que la Serbie exporte au dehors, les porcs figurent pour les deux tiers du produit général. Ainsi, de même que lorsque les chameliers arabes se rencontrent, ils commencent par s'informer réciproquement de l'état de leurs chameaux, de même les Serbes se demandent si la forêt a fructifié, s'il y a beaucoup de glands, et si les troupeaux de porcs engraissent; puis, à chaque question et à chaque réponse, ils ajoutent avec un sentiment religieux qui éclate à tout instant dans leur entretien : « S'il plaît à Dieu, comme Dieu voudra, Dieu est bon. »

Après avoir cheminé dans les bois, gravi par des sentiers rocailleux la pente des collines, et traversé des ruisseaux, des rivières à gué, on arrive dans une de ces vastes fermes occupées par trois à quatre générations. Car la famille serbe ne se sépare point. Chaque enfant qui se marie amène sa femme sous le toit paternel. On leur donne dans une des ailes de la maison une chambre à part, mais il n'y a pour les vieux et pour les jeunes qu'un foyer et qu'une table.

[1] Voy. dans la *Mythologie allemande* de J. Grimm de curieux détails sur l'ancien culte des tribus germaniques pour les forêts et en particulier pour certains arbres.

On ignore là les habitudes de partage inventées par l'égoïsme et la défiance, et si souvent entachées par la griffe des clercs et des huissiers. « Le chêne, dit M. de Chateaubriand, voit germer ses glands autour de lui; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes. »

En Serbie, l'illustre écrivain aurait modifié sa mélancolique réflexion. Les aïeux voient là grandir autour d'eux leurs petits-fils. Tous les membres d'une même famille habitent comme un essaim d'abeilles la même ruche, cultivent en commun le même sol, et s'associent aux mêmes joies[1]. Pour rendre cette union plus complète, on choisit un saint pour patron de la maison, et les hommes et les femmes, les pères et les enfants se placent à la fois sous sa protection et célèbrent à la fois sa fête. Il y a dans ces honnêtes cœurs un tel besoin d'affection, que lorsqu'un jeune homme a perdu un frère, il se cherche dans le voisinage un frère d'adoption et lui donne tous les droits qui appartenaient à celui qu'il pleure. Vertus primitives, amours du sol et de la famille, alliances patriarcales, oh! qu'il est doux de vous retrouver, et quelles heures charmantes j'ai passées à entendre un vrai Serbe de Belgrade, le professeur Simonovitch, me raconter ces mœurs si touchantes et aujourd'hui si rares?

Quand un étranger entre dans une de ces habitations, il y est reçu comme un hôte envoyé par la Providence. Le vieillard le fait asseoir à côté de lui; la maîtresse de maison s'empresse de le servir, et la

[1] Il en était de même, il n'y a pas longtemps encore, dans plusieurs maisons des villages de la Franche-Comté. J'en ai cité un exemple dans un modeste livre consacré tout entier à cette chère province. *Souvenirs de Voyage.*

plus jeune fille demande à lui laver les pieds. La race slave est partout et depuis les plus anciens temps, renommée pour son hospitalité. Les Serbes ont une légende qui fait un terrible tableau de cette vertu populaire, une légende copiée sur celle d'Abraham, et d'une nature plus étonnante encore. La voici telle à peu près qu'elle m'a été dite sous les verts rameaux de la Save :

« Le jour tombe, la lune brille sur les plaines de neige. L'étranger entre dans la demeure du pauvre Lazare. « Sois le bien venu, lui dit Lazare; puis, se tournant vers sa femme : Luibitza, allume le fagot, et prépare le souper. »

« Luibitza répond : « La forêt est large; le fagot pétille et flamboie dans l'âtre; mais où est le souper? N'avons-nous pas jeûné depuis deux jours? »

« La honte et la confusion saisissent le cœur du pauvre Lazare.

« Es-tu Serbe, dit l'étranger, et n'as-tu rien à donner à ton hôte? »

« Le pauvre Lazare ouvre l'armoire, monte au grenier, et ne découvre rien, pas un morceau de pain, pas un fruit. La honte et la confusion saisissent son cœur.

« Voici de la nourriture et de la chair fraîche, » dit l'étranger en posant la main sur la tête de Janko, l'enfant aux cheveux bouclés. Luibitza le voyant, jette un cri et tombe sur le sol. « Jamais, s'écrie Lazare, jamais il ne sera dit qu'un Serbe a manqué aux devoirs de l'hospitalité. » A ces mots, saisissant une hache, il égorge Janko comme un agneau. Oh! qui pourra décrire le souper de l'étranger!

« Lazare s'endort; et, vers minuit, il entend l'étranger qui l'appelle et lui dit : « Lève-toi, Lazare; je suis le seigneur ton Dieu. L'hospitalité serbe est restée sans tache. Ton fils est ressuscité, et l'abondance est dans la maison.

« Vivent longtemps le riche Lazare, la belle Luibitza et Janko aux cheveux bouclés! »

A la veillée, tandis que le voyageur, assis au haut du foyer, à la place d'honneur, savoure l'odeur du chibouk, un fils de la maison prend la *guzla* ou la *baglanna*, et entonne un des anciens chants de la contrée, chants de guerre ou chants d'amour qui charment l'oreille des vieillards, et font tressaillir les enfants. Les uns ont le caractère héroïque des romances espagnoles, la rude et impétueuse énergie des *Kaempeviser* scandinaves; les autres retracent, sous une forme naïve, les mœurs de la nation serbe, les superstitions populaires, les fêtes religieuses, les cérémonies de mariage et les tendres agitations de deux jeunes cœurs. Le sentiment de la nature éclate dans tous ces chants comme dans le kanteletar et le kalevala finlandais, comme dans toutes les poésies des peuples dont la vie se passe au milieu des bois et des champs. La plupart des images et des comparaisons que les Serbes répandent dans leurs vers sont empruntées aux tableaux champêtres qui les entourent. Les héros ont une taille élancée comme le sapin, et des pieds agiles comme ceux du faucon. La prunelle des jeunes filles est noire comme la sangsue, et leurs cils ressemblent aux ailes de l'hirondelle [1]. A tout instant, on dépeint

[1] Les Juifs parlent souvent aussi de l'hirondelle, et ont pour

le doux murmure du peuplier, le frais ombrage du bouleau, les couronnes de *gnaphalium* qui remplacent nos couronnes de roses. Dans sa retraite rustique, dans sa vie pastorale, le Serbe contemple avec un naïf amour les arbres, les plantes qui bourgeonnent et grandissent sous ses yeux. Pour lui, ce sont des compagnons de sa solitude, auxquels il donne l'animation; des amis qui se réjouissent avec lui, pleurent avec lui, et qu'il appelle ses frères et ses sœurs [1]. D'autres images non moins caractéristiques reparaissent fréquemment dans ces poésies qui ont à la fois la suave mélancolie du nord et l'éclat des couleurs orientales. Le guerrier est représenté avec des moustaches si longues qu'elles pendent sur ses épaules. Il porte un long fusil orné de trente anneaux, et une épée dont la lame est verte comme l'herbe des prairies. Il est si agile qu'il franchit deux ou trois rangs d'hommes à cheval avec leurs lances, et si fort que, d'un seul coup, il pourfend un adversaire avec son coursier et une partie du sol. Si les deux champions sont d'égale force, ils luttent corps à corps, se terrassent, s'étouffent, ou se déchirent avec les dents. La vengeance du guerrier est implacable et sa colère

cet oiseau un religieux respect. Ils racontent que, dans l'incendie de Jérusalem, les hirondelles apportaient de l'eau dans leur bec pour éteindre les flammes, que leurs ailes se sont noircies à la fumée des maisons embrasées et qu'il ne leur est resté qu'une plume blanche.

[1] Un chant populaire serbe représente une jeune fille qui court à travers champs pour échapper aux poursuites de son amant et qui est arrêtée par sa robe dans des broussailles de mourons. Le jeune homme, pour avoir le droit de rester près de celle qu'il aime, nomme cet arbrisseau son frère adoptif.

terrible. Le héros Marco, irrité d'avoir brisé l'aile d'un de ses faucons, tua dans sa fureur douze de ses gens.

Le cheval qui partage les fatigues, les périls du guerrier, est célébré dans les poésies serbes comme dans nos anciens romans de chevalerie. Son nom est lié, dans la mémoire du peuple, à celui de son maître. Il est né d'une façon merveilleuse, il a fait des exploits qu'on raconte avec enthousiasme, et on ne le voit pas languir dans l'oisiveté et mourir de vieillesse. Marco acheta un cheval qu'il n'avait pu faire reculer en le tirant par la queue. Avec ce cheval, il poursuivit, par-dessus une triple rangée de lances, une vila [1] qui l'avait blessé. Après ses longues campagnes et ses nombreuses batailles, Marco sentit un jour son fort cheval, son cher Scharatz, trembler. « Oh! mon brave ami, lui dit-il, nous avons vécu ensemble comme deux fidèles compagnons pendant cent soixante ans, et jamais je ne te vis broncher, mais voilà que tu bronches, et voilà que tu pleures. Par le ciel, ce n'est pas d'un bon augure. Un malheur nous menace, et ma vie ou la tienne est en danger. » Une vila annonce alors à Marco qu'il doit bientôt mourir. Le héros dit adieu à cette belle terre de Serbie où il n'a vécu que trois cents ans. Puis, il tire son sabre et abat d'un seul coup la tête de son cheval, afin qu'il ne tombe point au pouvoir des Turcs, afin que les Turcs ne l'em-

[1] Les vilas sont de belles jeunes fées qui habitent sur les montagnes, dans les forêts et près des lacs. Il y en a de bonnes et de mauvaises. Les bonnes voyagent sur des nuages et favorisent les nobles entreprises de l'homme. Les mauvaises chevauchent sur des cerfs et portent à la main un faisceau de serpents.

ploient point à porter d'ignobles fardeaux. Puis, il brise son sabre en sept morceaux, et, du haut d'une montagne, lance sa redoutable massue dans les flots de la mer. Ensuite il fait son testament. Il lègue une bourse d'or à celui qui prendra soin de l'ensevelir; une seconde aux églises, une troisième aux infirmes et aux aveugles, pour qu'ils aillent de maison en maison dire les hauts faits de Marco. Son testament achevé, le héros s'étend sur le sol, tire un bonnet de zibeline sur ses yeux et s'endort du dernier sommeil. Mais, pendant huit jours, ceux qui passaient sur le lieu où il était mort, le regardaient avec crainte et, le croyant assoupi, faisaient un détour pour ne le pas troubler dans son repos. Un religieux enfin osa s'approcher de lui, et, voyant qu'il était bien mort, le prit sur son cheval et l'emporta dans une église. Une autre tradition pareille aux traditions allemandes de Charlemagne et de Barberousse, rapporte que Marco n'est pas mort, qu'il sommeille au fond d'une grotte, et qu'un jour il sortira de là, sa massue à la main, pour défendre la Serbie.

Marco Kralievitch est pour les Serbes le héros d'un cycle guerrier, comme Arthur pour les Bretons, Perceval pour les Allemands, Sigurd pour les Scandinaves. Un autre héros non moins cher au peuple serbe est Milosch Obilitch, qui vivait au XIVe siècle, et qui épousa la fille du knes Lazare. Lorsque le sultan Amurat entra en Serbie, Milosch, se dévouant, comme un autre Curtius et comme un autre Winkelried, au salut de sa patrie, se fit conduire, comme déserteur, à la tente du conquérant. Au moment où celui-ci lui donnait sa main à baiser, Milosch lui plongea son poi-

gnard dans le corps, et fut à l'instant massacré par les Turcs. Lazare perdit la bataille, et la Serbie fut soumise au joug musulman. Cette époque fatale est tellement gravée dans la mémoire des Serbes qu'elle leur sert de date. « Était-ce avant ou après la bataille? » demandent-ils quand on leur raconte une histoire. Et il n'est pas besoin de dire quelle bataille. Chacun se souvient de cette journée du 15 juin 1389, où Lazare et Milosch moururent avec la liberté de leur pays.

Une quantité de chants épiques racontent dans des milliers de vers les actes de courage de Marco, le dévouement de Milosch, les combats de Lazare. On ne sait ni la date précise de ces chants, ni, pour la plupart, le nom de ceux qui les ont composés. Un sentiment de patriotisme les a inspirés, un sentiment de patriotisme les a rendus chers à toute la nation. Pendant quatre cents ans ils ont consolé le pauvre peuple serbe de son douloureux état d'oppression. Quand les Turcs tenaient ce pays sous leur joug cruel, quand les spahis y jetaient de tous côtés la terreur de leurs armes et de leurs violences, la famille serbe prenait le soir sa chère guzla, et tous les habitants de la maison, groupés autour d'un habile chanteur, écoutaient avec une émotion de cœur ces glorieux récits des anciens temps. Chaque phrase de leur histoire, chaque exploit de leurs héros chéris, en éveillant dans leur cœur un noble orgueil, y faisaient naître un doux espoir. Ils se disaient que la Serbie avait été fière et libre, royaume indépendant, respecté des autres royaumes; ils se disaient qu'un jour pourrait bien venir où elle reprendrait sa force et sa liberté, où la

massue de Marco écraserait, disperserait ses hordes de tyrans!

L'espoir que tant de cruautés n'ont pu éteindre au sein de cette noble nation s'est réalisé; les spahis ont été chassés des villages, des cantons où ils régnaient despotiquement comme des pachas; la Serbie n'appartient plus que de nom à l'empire musulman; mais son affranchissement n'est pas complet. En brisant les chaînes qui la liaient à la Turquie, elle est tombée sous un protectorat ambitieux qui s'efforcera par tous les moyens possibles de l'asservir. L'Autriche, qui était si vivement intéressée à soutenir l'indépendance de cette principauté, n'a pas eu la force de lui donner un utile appui. L'Angleterre et la France ne sont point intervenues, dans cette longue crise de la Serbie, avec l'énergie qu'elles auraient dû apporter à la solution d'une question qui est étroitement liée à toute la grande question d'Orient. La Russie agit à présent ouvertement et sans obstacles sur ce pays. Elle le domine pour les services qu'elle a eu l'habileté de lui rendre dans ses jours de lutte contre les Turcs, par l'adresse avec laquelle elle fait valoir dans toutes les circonstances la puissance de son patronage. D'un côté elle emploie pour le séduire les ressources de sa diplomatie, le zèle des prêtres grecs, les grands mots de slavisme et de communauté de religion. De l'autre, elle tâche de l'affaiblir par les dissensions qu'elle y fomente, et les divers partis qu'elle y suscite. Il faudrait ne pas avoir la moindre idée de la Russie pour ne pas voir à quel but elle aspire en faisant tant d'efforts. Les Serbes, placés assez haut pour connaître le véritable état des choses, comprennent le danger

qui les menace. Ils redoutent la politique silencieuse, càuteleuse de l'Autriche et la politique plus ardente de la Russie. L'un d'eux m'exprimait un jour ainsi sa pensée : « Nous avons en Serbie un proverbe qui dit : Ce qu'il y a de plus difficile à franchir, c'est le seuil de la maison : l'Autriche et la Russie, voilà pour nous les deux seuils inquiétants. La France n'a aucun intérêt à nous opprimer et ne peut vouloir que notre bonheur et notre liberté. Mais la France est si loin ! »

Il est doux pour nous d'entendre sur toute notre route exprimer ces vives sympathies pour la France, et triste de songer que nous faisons si peu pour les encourager et les justifier.

CHAPITRE XIII.

Descente a Orsova. — Les Bohémiens. — Les rives du Danube. — Sites sauvages et magnifiques. — Drencova. — Traditions populaires. — Le village d'Orsova. — Le marché hebdomadaire. — Les bohémiens. — Leurs métiers. — Leur situation. — Un roman bohémien.

A MON AMI SAINTE-BEUVE.

Tandis que nous dormions tant bien que mal sur les rudes canapés de la société autrichienne, le bateau à vapeur nous entraînait à trois heures du matin loin de la ville de Semlin et descendait rapidement le cours du fleuve. Le voyageur perd peu à fermer les yeux pendant une partie de ce trajet ; mais une fois arrivé à Moldova, il faut être sur le pont et ne plus le quitter. Là le fleuve, après avoir erré par tant de détours capricieux à travers tant de plaines, se resserre entre deux chaînes de montagnes, où quelque bouleversement ignoré, quelque révolution géologique, a pu seul lui frayer son lit. A ces montagnes, dont les pentes ondulantes et les cimes arrondies sont couvertes de forêts, succèdent bientôt des pics escarpés, des rocs arides, des murailles de granit dont les nuages couvrent les sommets. Là il n'y a plus que quelques

chétifs arbrisseaux, là on ne trouve plus d'autre habitation que la cabane des soldats de la colonie, dont les murailles blanches apparaissent de loin en loin comme un dernier asile dans cette terrible solitude. A certains endroits les deux remparts rapprochés l'un de l'autre forment comme dans les Pyrénées des bassins dont on n'entrevoit pas l'ouverture. Un épais brouillard en voile l'entrée, une pointe de terre en dérobe l'issue. On regarde de tout côté avec une sorte de saisissement indéfinissable, et de tout côté on n'aperçoit que la nature désolée, ravagée, les montagnes déchirées par l'eau des torrents, le sol aride, l'espace désert et le fleuve en courroux, le fleuve qui naguère était si fier et si libre, qui maintenant, forcé de passer entre ses étroites limites, s'emporte comme un cheval fougueux dont on tente de modérer l'ardeur, et tantôt se plonge en gémissant dans son lit profond, et tantôt se lance avec fureur contre les barrières inébranlables qui arrêtent sa course vagabonde.

Au delà de Drencova, son cours est encore entravé par une quantité de rocs épars qui s'élèvent parfois jusqu'à sa surface, et ce nouvel obstacle augmente son impétuosité. Il gronde, il écume, bat les rives de granit de ses flots irrités et s'enfuit précipitamment comme s'il avait hâte de quitter cette enceinte rétrécie, où il est emprisonné comme un esclave, ces remparts orgueilleux qui bravent sa colère.

Ni le Rhin tant chanté par les Allemands, ni le Rhône souvent plus beau que le Rhin, n'ont ce caractère de grandeur majestueuse et terrible; et les pâles fleuves du nord, le Torneo, le Volga ne présentent

pas dans leur vaste étendue l'aspect d'une solitude si profonde et si imposante.

Naguère encore les bateaux à vapeur n'osaient franchir ce passage, où les flots tourbillonnants du Danube ont l'impétuosité d'une cataracte. On s'embarquait à Drencova sur des bateaux à rames conduits par des hommes du pays qui avaient fait une longue étude de ce dangereux défilé. Malgré leur expérience, plus d'une embarcation se brisa contre les rocs et s'engloutit dans l'abîme, et quand il fallait ramener ces bateaux à leur point de départ, remonter le courant, c'était une entreprise d'une difficulté extraordinaire. Pour remédier à ces dangers, à ces inconvénients qui interrompaient la traversée régulière du Danube, on se décida à frayer une route de Moldova à Orsova sur le bord même du fleuve, afin d'offrir, en cas de besoin, aux voyageurs un moyen de transport par terre et de les dispenser de remonter si lentement et si péniblement vers Semlin avec les bateaux à rames. Pour comprendre la hardiesse d'un tel projet de construction, il faut avoir été sur les lieux mêmes, il faut avoir vu ces montagnes escarpées où jamais l'homme ne s'était frayé un sentier, ces remparts de granit qui descendent en ligne droite dans le fleuve. Là, les ingénieurs ne pouvaient pas même mettre pied à terre pour établir leur tracé, et le roc est si dur qu'il résiste même à la mine. Il a fallu le briser peu à peu, y ouvrir des voûtes, y faire des tranchées, en certains endroits bâtir des ponts pour rejoindre leurs larges interstices, dans d'autres appuyer le chemin sur un mur en maçonnerie, dont la base est posée dans le lit du Danube. Des milliers d'ouvriers ont travaillé à cette

œuvre gigantesque; des sommes énormes y ont été dépensées. Maintenant, grâce à tant d'efforts, de persévérance, la route de Moldova à Orsova est à peu près achevée. C'est une construction qui, par les obstacles incommensurables qu'elle présentait, mérite d'être comparée à la célèbre route du Simplon et à l'admirable route de notre vallée de Mouthier. Maintenant, quelle que soit la hauteur de l'eau dans les cataractes, le trajet de Pesth à Constantinople ne sera plus interrompu, car on pourra en tout cas prendre le chemin de terre à Moldova et rejoindre le Danube à Orsova.

L'année dernière, les bateaux à vapeur se sont aussi hasardés dans l'étroite et périlleuse passe qui commence à peu près à Drencova, et nous l'avons encore franchie cette année, mais non sans de grandes précautions, sans mesurer à tout instant la profondeur de l'eau, car une différence d'un pied suffit pour obliger le pilote à changer sa manœuvre et peut-être même pour l'arrêter.

Des légendes populaires, des traditions historiques ajoutent un nouvel intérêt à la romantique beauté de ces rives. Près de Moldova un rocher aux flancs nus s'élève solitairement à vingt pieds au-dessus des flots. On l'appelle Babakai, et l'on raconte qu'un Turc, qui soupçonnait la fidélité de sa femme, la lia sur la crête de ce rocher et s'éloigna en ne répondant à ses lamentations que par ce mot : « Babakai, Babakai, » repens-toi, repens-toi. On ajoute que la malheureuse, ainsi exposée à devenir la pâture des oiseaux de proie, ne se repentit pas, mais qu'un beau Léandre se jeta à la nage et parvint à la délivrer.

Près du village de Golubacz est une grotte profonde d'où sortent en été des essaims de moustiques qui se répandent dans la contrée comme des tourbillons, se jettent sur les bestiaux, les harcèlent, les piquent, les épuisent tellement, que souvent ils en font périr un grand nombre. Les Valaques disent que le dragon tué par saint Georges habitait cette grotte, que sa tête, abattue par l'épée du héros chrétien, s'y trouve encore, et que de cette tête infernale sortent ces nuées d'insectes qui dans certaines années sont pour le pays un affreux fléau.

Plus loin une autre grotte, qui touche à la rive même du fleuve et qui est éclairée par une crevasse de la montagne, a servi deux fois de forteresse aux troupes autrichiennes dans leurs guerres contre les Turcs. En 1691, le capitaine Hartmann, avec un bataillon de trois cents hommes, s'y défendit pendant un mois et demi contre les bateaux et les armes des musulmans. Mais ceux-ci lui fermaient toute issue, et le manque de nourriture le força de capituler. En 1788, le major Stein soutint dans cette même grotte un autre siége pendant lequel il tua plus de deux mille Turcs. A la fin, surpris comme Hartmann par la disette, et réduit à la dernière extrémité, il demanda à capituler. Les Turcs, irrités des pertes qu'ils avaient faites devant cette espèce de terrier, massacrèrent le brave major et toute sa troupe.

Sur la rive droite du fleuve, en face du village d'Ogradina, est le monument que Trajan fit élever en mémoire de sa première expédition dans la Dacie. Il a été taillé dans le roc même par une main habile. L'inscription destinée à conserver le souvenir de cette

mémorable expédition est en partie effacée. On y lit seulement ces mots :

TR· CÆSARE· AVS
AUGUSTO· IMPERATO
PONT· MAX· TR· POT· XXXV
LEG· IIII· SCYTH· ET· V
MACEDO·

Elle est gravée sur une tablette soutenue par deux génies ailés et ornée de deux figures de dauphins. Çà et là on aperçoit les restes de la route que les Romains voulaient aussi frayer le long du Danube.

A quelque distance est Orsova, la dernière limite de l'Autriche, du côté de l'orient. C'est un village assez mal bâti, allongé sur la rive gauche du Danube et sans importance aucune, mais dans une position très-pittoresque.

On m'a donné, à l'auberge où je suis descendu, une chambre où je jouis d'un charmant spectacle. D'un côté est une fraîche vallée découpée, sillonnée par les circuits tortueux du Danube, entourée par les montagnes de la Serbie. Le soir, quand la lune se lève au sommet de ces montagnes couvertes de forêts, répand à travers les bois ses rayons de lumière et s'abaisse sur les eaux, c'est une scène d'une beauté mélancolique qui me rappelle les plus fraîches descriptions de Walter Scott et les plus tendres rêveries des lakistes; de l'autre côté, mes fenêtres s'ouvrent sur la route qui traverse le village, et cette route est une vraie ménagerie. Les canards de mon hôte s'y promènent fraternellement avec ceux des voisins; un coq y conduit d'un air superbe son sérail; des moutons paissent l'herbe qui recouvre le bord des fossés, avec des oies

que l'on engraisse pour l'hiver et des porcs qui sont ici comme en Serbie une des grandes ressources du village [1].

Si quelque chien téméraire s'avise de vouloir entrer au milieu du rustique troupeau, à l'instant même toute la ménagerie se réunit contre cet intrus. Les porcs font entendre un sourd grognement; les moutons se serrent l'un contre l'autre en bataillon carré; le coq se dresse sur ses ergots, agite sa crête, ouvre ses ailes, chante le chant du combat. Les oies non moins braves forment un demi-cercle, étendent le col et s'avancent en sifflant contre l'ennemi commun, qui, étourdi de tant de cris et effrayé par une telle défense, se retire tout honteux de son imprudente expédition.

De temps à autre, un paysan valaque passe sur cette même route avec une charrette attelée de deux poneys qu'il conduit au grand galop; une jeune fille valaque s'en va de maison en maison porter sa corbeille de fruits. Ces Valaques ont réduit le vêtement humain à sa plus simple expression. Les hommes n'ont qu'un pantalon en toile et une chemise. De la chaussure, il n'en est pas question, mais ils ont grand soin de préserver du froid leur tête, et ils la couvrent, été et hiver, d'un énorme bonnet en peau de mouton. Les femmes méprisent également les bas et les souliers. Elles ne portent qu'une chemise nouée sous le menton, une espèce de tablier en laine par devant, un autre

[1] L'huile est dans cette contrée une denrée de luxe; le beurre est cher, la graisse de porc supplée à ces deux productions, et la chair de cet animal est la provision essentielle de chaque famille.

par derrière, tous deux garnis de longues franges flottant au moindre vent et retenus sur les hanches par une ceinture. Leurs cheveux nattés forment une couronne autour de leur tête. Les plus élégantes y ajoutent quelques médailles en argent ou quelques fleurs des champs. Il ne se peut rien voir de plus simple et de plus primitif, et l'on m'assure qu'en hiver ces intrépides filles de la Valachie n'ajoutent rien à leur léger costume.

Trois fois par semaine le tranquille village d'Orsova a la jouissance d'une sorte de marché fréquenté par quelques marchands turcs du voisinage et par des paysans serbes. Quoique la quarantaine se relâche peu à peu de ses anciennes rigueurs, cependant elle ne permet pas encore que ce négoce hebdomadaire s'exerce sans quelque formalité. Le marché se tient sous un vaste hangar séparé par des balustrades en deux galeries. Les gens du pays sont d'un côté, les Serbes et les Turcs de l'autre, qui étalent par terre leurs denrées, c'est-à-dire du sucre, du café, du tabac, des pipes et des pastèques. Les emplettes se font à distance et par l'entremise de deux ou trois employés de la quarantaine qui se promènent entre les balustrades et remettent eux-mêmes la monnaie qui revient à l'acheteur, après que le marchand turc qui doit la rendre l'a jetée dans un vase d'eau.

Ces réunions commerciales, si peu importantes qu'elles soient, offrent pourtant à l'étranger une scène assez curieuse par les débats qui s'élèvent entre les deux galeries, par ce mélange de gens de diverses races, auxquels l'employé de la quarantaine sert complaisamment d'interprète, et cet assemblage de phy-

sionomies orientales et européennes groupées sur les bords du Danube, de chaque côté des balustrades en bois.

A côté des Allemands, des Serbes, des Turcs, on trouve parfois une quantité de zigeuners ou bohémiens. Bien qu'ils soient, en général, vêtus à peu près comme les Valaques, ils ne ressemblent en rien à ce qui les entoure; leur figure est d'une teinte plus bronzée que celle d'aucun Turc, et nul Serbe n'a, comme eux, des yeux et des cheveux si noirs. Les vieilles femmes, qui appartiennent à cette race nomade, sont affreusement laides; mais parmi celles dont l'âge, le soleil des grandes routes, les fatigues de toute sorte, n'ont point encore dénaturé les traits, il y en a qui sont douées d'une étonnante beauté. Les hommes sont aussi, pour la plupart, remarquables par la vive expression de leurs traits, par leur agilité et leur force musculaire.

En Hongrie, les bohémiens sont encore soumis à de sévères règlements de police; ils ne peuvent entrer dans une ville ou dans un village, sans l'autorisation des magistrats. Une fois qu'ils ont obtenu cette autorisation, on les voit dresser leurs tentes et établir leur campement au bord du chemin. Les femmes s'en vont, d'habitation en habitation, chercher quelque âme crédule qui ait confiance en leurs prophéties, tirer les cartes et prédire l'avenir d'après l'inspection des mains; les hommes raccommodent les casseroles, les pots cassés; les enfants gardent les bagages. A la nuit tombante, il faut que toute la troupe vagabonde regagne son foyer; et, à l'expiration du temps de séjour qui lui a été accordé, il faut qu'elle se retire à une

demi-lieue au moins de la commune où elle a exercé son dangereux métier, ce qui n'empêche que, souvent encore, elle emporte dans sa retraite mainte chose qu'elle n'a pas gagnée.

Sur les frontières de la Hongrie, les bohémiens acquièrent, par un léger impôt annuel qu'on appelle schutzsteuer (impôt de protection), un droit de résidence fixe. Ils se construisent dans les villages des cabanes fort misérables il est vrai, mais où ils peuvent séjourner aussi longtemps que bon leur semble. J'ai vu près d'Orsova, une de ces cabanes composée de quelques branches d'arbrisseaux reliées par de la terre glaise, et ouverte de tous côtés au vent, à la pluie, à la neige. La porte n'était fermée que par une ficelle; le propriétaire de cette triste habitation pouvait s'en aller au loin, sans crainte qu'en son absence on vînt le voler. Il n'y avait dans son réduit pas le moindre meuble, seulement une couverture de laine éraillée, étendue sur le sol nu, avec un fagot sec : c'était son lit et son oreiller. Un grand nombre de bohémiens sont, dans cette contrée, employés à chercher les parcelles d'or que roulent les rivières. Ils payent, pour avoir le droit d'entreprendre ce travail, un impôt régulier; ils sont tenus, sous peine d'une punition grave, de livrer à l'autorité locale tous les grains d'or qu'ils recueillent. L'administrateur leur donne en ducats la pesanteur du lingot brut qu'ils déposent dans la balance, ce qui indique que l'or de ces rivières est bien pur, ou que les ducats d'Autriche sont bien mélangés.

En Valachie et en Moldavie, les bohémiens sont esclaves; ils appartiennent, soit à la couronne, soit aux

particuliers. On divise les premiers en quatre classes : les *Rudari* ou *Aurari*, qui ont seuls, moyennant une certaine redevance, le droit de chercher l'or dans les rivières ; les *Ursari* ou danseurs d'ours, qui errent, de village en village, avec des ours qu'ils ont pris dans les Carpathes, et dont ils ont eu soin de limer les dents et les ongles ; les *Lingurari* ou fabricants de cuillers de bois, qui payent, de même que les Ursari, un impôt annuel de sept à dix francs ; enfin les *Laïessi*, gens sans aveu et sans profession, qui ne vivent que de fourberies et de déprédations.

Les bohémiens appartenant aux particuliers se divisent en deux classes : les Laïessi et les Vatrassi. Les Laïessi mènent la même existence vagabonde que les esclaves de la couronne qui portent le même nom. Ils sont tenus seulement de payer un impôt annuel à leur seigneur, ou au monastère dont ils dépendent, et de travailler pour leur maître quand il les en requiert.

Les Vatrassi ont, depuis plusieurs générations, renoncé aux nomades habitudes de leur race ; ils ont même oublié, en partie, les mœurs, la langue de leurs ancêtres, et il en est qu'on distinguerait difficilement des Valaques et des Moldaves. Les uns se livrent aux travaux de l'agriculture et exercent en même temps la profession de tailleurs, de boulangers, de maçons ; d'autres entrent comme domestiques dans les maisons des nobles, où la moindre faute qu'ils commettent est punie cruellement [1].

[1] Quelques boyards se contentent de faire enfermer celui qui a manqué à ses devoirs ; d'autres les font fouetter et enchaîner et quelquefois leur font mettre au col un lourd carcan garni de

C'est parmi ces Vatrassi qu'on trouve les meilleurs musiciens de la Moldavie et de la Valachie ; il leur suffit d'entendre un morceau de musique pour le répéter avec une précision parfaite. « Souvent, dit un écrivain à qui nous empruntons plusieurs de ces détails, souvent il m'est arrivé de voir un cigain (bohémien) entrer, son violon sous le bras, au théâtre de Jassy, suivre lentement l'ouverture et les autres morceaux de *la Dame Blanche*, et, après l'opéra, exécuter toute la musique qu'il venait d'entendre, avec plus de talent que le premier virtuose de l'orchestre. » Les instruments favoris des bohémiens sont : le violon dont ils se servent avec une rare habileté, la *cobza*, instrument à neuf cordes, qui ressemble à la mandoline, la *naïa* ou flûte de Pan, le tambourin et la *schetra*.

Les autres classes de bohémiens valaques et moldaves ont conservé ces coutumes étranges, ce caractère farouche que M. Borrow [1] a signalés parmi les bohémiens d'Espagne, et que nous avons pu nous-même observer parmi ceux de Russie. C'est le même mépris de tous les usages que nous sommes habitués à respecter, la même absence de foi et de moralité. « Les cigains des provinces danubiennes, dit M. de Kogalnitchan, ne reconnaissent aucune religion ; ils suivent le fétichisme, c'est-à-dire qu'ils rendent un culte à tout ce qui leur est utile, comme par exemple à leurs tentes, à leurs voitures et à leurs forges ; ils font baptiser leurs enfants, non point par un sentiment de

pointes de fer. (*Lettres sur la Valachie*, par M. J. R. Paris, 1821.)

[1] *The Zincali or an account of the Gypsies in Spain.*

croyance et de piété, mais tout simplement pour en tirer quelque profit, et ils recommencent la même cérémonie, tant qu'ils trouvent des parrains et des marraines dont ils peuvent extorquer quelque don. A quinze ou seize ans, un garçon prend la première fille qu'il trouve et en fait sa femme, en cassant une cruche de terre. Les enfants sont abandonnés à eux-mêmes dès qu'ils peuvent marcher, et s'en vont tout nus mendier leur pain; un très-grand nombre d'entre eux sont estropiés; on n'imaginerait jamais pourquoi? Parce que leurs parents les prennent pour se battre. Quand une dispute éclate entre deux époux, la mère saisit un enfant par les pieds, le père en saisit un autre, et les deux misérables sont là à se frapper avec ces faibles créatures comme avec des bâtons[1]. » On compte environ trente-cinq mille familles de bohémiens dans la Valachie et la Moldavie, dont quelques milliers seulement vivent d'une vie sédentaire. Quant aux autres, l'existence régulière, le travail journalier, les mœurs paisibles des populations au milieu desquelles ils circulent, ne peuvent s'accorder avec leur étrange nature. Ils ne reconnaissent d'autre autorité légale que celle de leur bulibassa qu'ils élisent eux-mêmes solennellement en pleine campagne, et qu'ils portent, après l'élection, sur leurs bras, comme autrefois on portait les rois francs sur le pavois. Le bulibassa ne voyage

[1] *Esquisse sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains*, par M. de Kogalnitchan. Berlin, 1837.

Je ne puis que tracer, d'après une impression rapide, quelques traits de cette race curieuse sur laquelle un jeune érudit, M. Bataillard, prépare avec une rare conscience un travail qui, je l'espère, ne tardera pas à paraître.

qu'à cheval et se distingue de son peuple par son vêtement de pourpre, par ses bottes de couleur et sa longue barbe. Il est armé d'un fouet avec lequel il administre lui-même de rudes corrections. Une fois qu'il a été promu à sa haute dignité, son autorité est sans bornes, son tribunal est le lieu de justice suprême où se décident toutes les questions, et ses sentences sont sans appel. Pour soutenir la majesté de son rang, chaque chef de famille lui paye un tribut annuel. Bon prince, du reste, il est accessible au moindre de ses sujets, et vit, comme eux, d'une vie fort nomade. L'instinct nomade domine toute cette race; il en est qui n'ont jamais pu se maîtriser, et qui ne cessent d'errer de plaine en plaine, de montagne en montagne; il en est d'autres qui, après s'être construit une hutte et avoir dormi sous un toit, ont été de nouveau, tout à coup, emportés par cet instinct héréditaire, par cette sorte de nostalgie des bois et des champs, et sont rentrés dans le giron de la tribu errante, pour s'en aller avec elle de village en village, tantôt avec un ours édenté, tantôt avec quelque grossier instrument de musique, ou quelque ustensile de chaudronnier. On m'a conté, à ce sujet, une histoire toute récente, fort connue dans le district de Temeswar, et vraiment caractéristique.

Un jeune homme des frontières de la Hongrie, rencontre, dans une troupe de bohémiens, une fille de quatorze ans et devient amoureux d'elle. Amoureux, c'est trop dire; il n'éprouvait d'abord pour cette brune enfant que le caprice d'une imagination déjà blasée sur plusieurs points, et réveillée tout à coup par une apparition nouvelle. Pour satisfaire son désir,

il lui en coûta peu. Les parents eux-mêmes, enchantés d'une si bonne occasion, se firent ses entremetteurs et lui livrèrent leur fille pour un vieux cheval et quelques moutons.

Le caprice cependant prit un caractère sérieux. Le jeune homme, après avoir passé quelques jours avec la bohémienne, ne voulut plus la quitter, il l'emmena dans un château isolé qu'il possédait en Slavonie, l'établit maîtresse de maison; puis bientôt, non content d'être son amant, il voulut devenir son époux; il était orphelin, riche, affranchi de toute tutelle. Ses parents et ses amis, en apprenant son projet, se réunirent pour l'en détourner, mais toutes leurs remontrances échouèrent contre sa passion; il se maria et se montra plus tendre que jamais pour la bohémienne.

Dans l'espace de quelques mois, la fille du zigeuner avait fait une fabuleuse fortune. De la tente enfumée de son père, elle était entrée dans une riche demeure où tout était soumis à ses ordres; elle avait un mari jeune, beau, uniquement occupé d'elle, des domestiques empressés de la servir, des chevaux et des voitures.

Cependant elle était en proie à une mélancolie profonde qu'elle essaya en vain de surmonter, qu'elle crut pouvoir au moins dissimuler et qui, malgré elle, se trahit par la languissante expression de ses traits. Son époux l'observait avec inquiétude, l'interrogeait avec amour, et quand il lui demandait pourquoi elle ne chantait plus comme le jour où il l'avait vue pour la première fois, pourquoi ses beaux yeux noirs n'avaient plus le même éclat, et ses lèvres la même fraîcheur, elle regardait les champs, les bois, essayait

de sourire et ce sourire était amèrement triste. Les souvenirs de la tribu nomade agitaient son cœur, dominaient sa pensée. Au milieu de son élégant château, de ses jardins en fleurs, elle regrettait la plaine aride où campait la famille bohémienne, le foyer autour duquel les membres de la communauté se réunissaient, le soir, après leurs courses aventureuses, les récits qui égayaient le repas nocturne; les vicissitudes de la journée, les chances imprévues du lendemain.

Quand son mari la quittait pour aller à la chasse ou pour vaquer à ses affaires, elle passait de longues heures, assise en silence près de la fenêtre, les yeux fixés sur ces chemins poudreux qu'elle parcourait gaiement pieds nus, sur ces villages d'où elle rapportait avec orgueil ce qu'elle avait gagné en faisant glisser un jeu de cartes entre ses doigts, en formulant, d'un ton solennel, quelque magnifique prophétie. Parfois elle croyait entendre un de ces chants qui avaient bercé son enfance, le son de l'archet courant sur les cordes de la *schetra*, ou les soupirs mélodieux de la *naïa*. Sa poitrine alors se dilatait, son œil étincelait, elle ouvrait la fenêtre avec un frémissement de joie, puis retombait sur son siége silencieuse et abattue. Ce qui avait surpris, charmé son oreille, ce n'était point la musique populaire des gens de sa tribu, c'était le cri d'un oiseau fuyant dans les allées du parc, ou le murmure de la brise dans les roseaux de l'étang.

Un jour qu'elle était assise, seule, plongée dans ses mélancoliques rêveries, tout à coup elle se lève, impatiente, elle se précipite vers le balcon; cette fois, ses sens ne l'ont pas trompée, elle a reconnu distinc-

tement des voix, des accents qu'elle ne peut oublier. Une troupe de zigeuners passe à quelque distance d'elle, sur la route. Une vieille femme qui ressemble à sa mère est assise sur une charrette, une autre charrette la suit chargée de sacs et de corbeilles; un enfant conduit un âne par la bride; des hommes à la figure basanée, à l'œil brillant, escortent ce convoi; l'un d'eux, plus jeune, plus gai que les autres, tient à la main la joyeuse schetra, en fait vibrer les cordes et chante une des romances populaires de la tribu.

« Le vent siffle sur la bruyère, la lune danse sur les flots, le zigeuner allume son feu au pied des bois. Juchza, Juchza.

« Libre est l'aigle dans l'air, libre le saumon dans le fleuve, libre le cerf dans les forêts, plus libre le zigeuner dans les champs. Juchza, Juchza.

« Jeune fille, veux-tu rester dans ma demeure, je te donnerai des vêtements de zibeline, des colliers de ducats.

« Le cheval indompté ne quitte point la verte pusta pour un harnais brillant, le vautour ne quitte point le roc des montagnes pour une cage dorée, l'enfant du zigeuner ne quitte point la liberté des champs pour des vêtements de zibeline, pour des colliers de ducats.

« Jeune fille, veux-tu rester dans ma demeure, je te donnerai des perles, des diamants, des fez en fine soie, un lit de pourpre, un palais de roi.

« Mes perles sont mes dents blanches, mes diamants sont mes yeux noirs qui luisent comme l'éclair, mes fez sont mes beaux cheveux que je tresse en longues nattes, mon lit est la terre verte, mon palais est le monde. Juchza! Juchza!

« Libre est l'aigle dans l'air, libre le saumon dans le fleuve, libre le cerf dans les forêts, plus libre le zigenner dans les champs. Juchza! Juchza! »

Aux premiers mots de cette chanson, la bohémienne éprouva une sorte de commotion électrique et fondit en larmes. Au cri joyeux et sonore qui terminait le dernier refrain, elle s'élança hors du château et courut rejoindre la troupe errante. Quand son mari rentra, il la chercha en vain dans tous les appartements et dans toutes les allées du parc, il la demanda en vain à ses gens. Personne ne l'avait vue sortir, et personne ne savait ce qu'elle était devenue. L'instinct du cœur lui révèle la résolution qu'elle a prise. Il part pour la chercher, s'en va par une route opposée à celle que suivaient les bohémiens, revient sur ses pas, guidé par un paysan qui avait vu passer la caravane. Enfin, après trois jours d'anxiété, de douleur, il arrive un soir, accablé de fatigue, au bord d'une clairière où les bohémiens avaient établi leur campement. A la lueur d'un foyer qu'un enfant attise, il aperçoit un homme et une femme retirés à l'écart et assis l'un à côté de l'autre. Il recueille ses forces, se glisse le long des broussailles, et arrive sans être remarqué à quelques pas du couple solitaire. C'était sa femme que le joueur de violon tenait enlacée dans ses bras, et qui, en recevant ses baisers, lui racontait quel mortel ennui elle avait éprouvé dans la splendide vie d'un château.

Le malheureux époux se retira en silence et rentra, l'âme brisée, dans sa demeure. Aucun de ses serviteurs, depuis ce temps, ne l'a vu sourire; aucune femme n'a pu pénétrer jusqu'à lui, et, lorsque par

hasard il voit une troupe de bohémiens, il s'enferme dans sa chambre, et y reste jusqu'à ce que la troupe soit loin.

CHAPITRE XIV.

D'Orsova a Scala Gladova. — Les voitures de louage. — La peste et ses périls. — Tourno Severin. — Le gîte misérable. — Aspect douloureux du pays. — La cabane de la veuve. — Ancien état politique de la Valachie. — Situation actuelle. — Les boyards. — Les paysans.

— —

Pour apprécier toute l'importance de la navigation à vapeur du Danube, il faut voir l'état d'isolement dans lequel se trouvent quelques-unes des populations qui avoisinent encore ce fleuve. Il faut avoir observé les difficultés de communication, les misères de toute sorte de la Valachie, de la Bulgarie, de la Moldavie. En Valachie, il n'y a ni diligences, ni malles-postes, et ce qu'on appelle dans ce pays une grande route, n'est souvent qu'une simple ligne tracée sur un terrain mouvant, glaiseux, que la moindre pluie rend impraticable. J'ai pourtant rencontré là, sur un espace assez restreint, environ douze cents hommes occupés à aplanir le sol, à faire des terrassements, à construire des ponts. En France, une telle quantité d'ouvriers ferait en peu de temps une œuvre considérable; mais, ici, les travailleurs employés à la confection des chemins

ne sont que des paysans condamnés par la rude loi des corvées, deux ou trois fois par an, à ce labeur gratuit, tandis que les boyards restent tranquillement dans leur demeure, libres de toute charge et exempts de tout impôt. Les pauvres gens viennent là, avec leurs charrettes, leur provision de foin pour les bœufs, campent le soir en plein air, et poursuivent indolemment une tâche qu'ils ne considèrent que comme un rude tribut. Habitués dès leur enfance à s'en aller deçà, delà, par monts et par vaux, avec de lourdes et grossières voitures qui ne craignent ni la boue, ni les cahots, ils ne comprennent pas même, dans leur apathique ignorance, l'avantage matériel d'un meilleur mode de transport. « Nos pères, disent-ils, ont voyagé ainsi, pourquoi ne voyagerions-nous pas comme eux ? »

En attendant que le gouvernement et les boyards se décident à faire les sacrifices rigoureusement nécessaires, pour améliorer un tel état de choses, je plains les voyageurs qui se trouvent obligés de traverser la Valachie. Il n'y a ici, pour ceux qui n'ont pas leur propre équipage, que deux moyens de locomotion : des voitures de louage et des chariots de poste.

Les voitures de louage sont presque toutes construites sur le même modèle, et parfaitement semblables à des corbillards. Quand on y entre, il faut oublier qu'on a des jambes, et se résigner à ne voir ni ciel ni paysage. On est là comme dans une boîte, enfermé, de trois côtés, par des rideaux de cuir, et n'ayant pour perspective, en face de soi, que la peau de mouton qui recouvre le dos du cocher. Il en coûte cher encore pour se faire cahoter dans ces rudes tombereaux, et si le temps est beau, on a la chance de

faire une lieue à l'heure; s'il pleut, on arrive quand il plaît à Dieu.

Les chariots de paysans, qui servent de chariots de poste, sont des espèces de brouettes posées sur quatre roues, si étroites, qu'une personne seule peut s'y asseoir, et il est prudent de s'y asseoir solidement, voire même de s'y lier avec une bonne courroie. Le postillon attelle, avec quelques bouts de corde, quatre chevaux, et quelquefois six, à ce véhicule, puis s'élance sur l'un d'eux en poussant des cris, des hurlements sauvages, et part en droite ligne au grand galop. Ni pierres ni ravins ne l'arrêtent; il s'en va toujours courant, criant et faisant claquer son fouet, sans s'inquiéter de ce qui se passe derrière lui. Si une des misérables roues de sa charrette vient à se briser, il ne s'en aperçoit même pas, et continue à fouetter et à pousser en avant son attelage. Si un de ses chevaux s'abat ou se casse une jambe, l'impassible postillon tire, sans mot dire, un couteau de sa poche, coupe les traits qui retiennent le pauvre animal, puis se remet en selle et part du même train. Enfin, si le voyageur lui-même tombe de son siége fragile, il est fort à craindre qu'il ne reste abandonné sur la grande route. Il a beau crier, tempêter, le postillon crie encore plus fort que lui et ne l'entend pas. Plus d'une fois, ces étonnants conducteurs sont arrivés à la station de poste avec la moitié de leur charrette, l'autre moitié étant restée en chemin avec le trop confiant voyageur.

J'avais rencontré à Orsova un de mes jeunes compatriotes qui devait se rendre en Valachie, et pour ne pas nous séparer, nous convînmes de prendre une

voiture de louage. Je ne raconterai pas toutes les vicissitudes de notre pérégrination à travers une contrée où il n'existe pas encore une auberge, et où quiconque ne veut point se condamner à de trop rudes privations, emporte avec soi matelas, couvertures et provisions. Mais mon compagnon était un de ces bons et joyeux enfants de Paris qui s'accommodent avec une facilité merveilleuse à toutes les circonstances. Il s'en allait à Bucharest tenter la fortune avec son talent d'artiste, et à mesure que nous avancions à travers les villages de chaume et les plaines désolées de la Valachie, il faisait de charmantes plaisanteries sur les jouissances extraordinaires que lui promettait l'aspect de ce pays. La gaieté se communique comme la tristesse, et bientôt, surmontant la pénible impression que j'avais éprouvée en entrant dans cette malheureuse principauté, je me mis à rire comme lui à chaque ravin rocailleux que nous traversions, à chaque secousse qui ébranlait notre équipage. Le cocher se retournait de temps à autre de notre côté, tout surpris d'une telle explosion de joie, lui qui, sans doute, n'entendait ordinairement retentir derrière lui que des soupirs et des gémissements.

« Trouverons-nous au moins un gîte? lui demandai-je en approchant de Tourno-Severin, où nous devions passer la nuit.

— Oh! oui, monsieur, me répondit-il d'un air de triomphe, et un fameux. »

Tourno-Severin est un chef-lieu de district; il y a là un gouverneur, un tribunal, et il se pouvait en effet qu'on eût établi dans cette résidence administrative quelque chose qui ressemblât à un hôtel. M. Villa-

cosat, mon gai compagnon, me regarda d'un air de scepticisme. Avec sa philosophie pratique, il en savait déjà plus que moi avec mes livres de voyage.

Le fameux gîte que notre automédon nous promettait si fièrement, était un rez-de-chaussée situé au-dessous d'un vaste étage et occupé par un homme qui cumulait les métiers de boulanger, pâtissier, rôtisseur et aubergiste. A notre approche, il se leva de la table où il était assis, les jambes croisées, entre une quantité de petites assiettes en fer-blanc pleines de débris de viandes qui répandaient jusque dans la rue une odeur nauséabonde. Il nous conduisit dans un cabinet rempli de linge sale, et nous montra avec un geste superbe une estrade en bois sur laquelle était étendue une natte de jonc. C'était notre lit. Quelques instants après, on nous apporta une cruche de vin dont nous ne fîmes qu'humecter nos lèvres. Jamais vinaigre si amer ne fut employé à assaisonner une salade aux barrières de Paris. A cette boisson que nous nous hâtâmes d'échanger pour une cruche d'eau, succéda une espèce de galette sans levain, séchée sur la cendre, puis je ne sais quelle sorte d'*olla podrida* que nous nous partageâmes en fermant les yeux. Je ne sais de quoi était composé cet étrange ragoût et je ne désire pas le savoir. Nous étions pressés par la faim, et nous aurions accepté le brouet de Lacédémone.

Notre souper fini, nous fîmes chacun de notre côté un oreiller de notre manteau, et nous nous étendîmes sur notre lit de corps de garde, heureux du moins de songer que nous étions là seuls, à l'abri de la pluie et du vent, et libres de reposer aussi longtemps que le bienfaisant sommeil daignerait, selon l'expression

antique, répandre sur nos paupières le suc de ses pavots. Hélas! nous n'avions pas pensé à une compagnie d'animalcules privés de société depuis quelques jours, et qui se précipitèrent sur nous avec une cordiale ardeur.

Le lendemain nous nous levâmes fatigués, harassés, et l'idée de passer une seconde nuit dans cette perfide retraite était vraiment fort peu récréative. Il nous restait un espoir, un moyen de salut. Nous avions l'un et l'autre une lettre de recommandation pour M. F., gouverneur du district, homme fort riche, disait-on, et fort hospitalier. Mais M. F., las de ses fonctions de préfet, allait partir pour rentrer dans le *dolce far niente* de sa vie de boyard. La cour de son habitation était remplie de bagages, de voitures et de bœufs, de paysans et de valets. Huit chevaux étaient déjà attelés à l'un de ses fourgons, huit autres chevaux à sa calèche et des couples de bœufs à je ne sais combien de charrettes, et des valets et des *pandours* courant de côté et d'autre pour hâter les préparatifs de voyage. On eût dit une migration de tribu.

M. F. était dans son salon, entouré des principaux fonctionnaires du pays qui venaient lui faire une dernière visite. Il se mit à rire en écoutant le récit de notre installation à l'auberge, et nous dit, pour nous consoler, qu'il en était à peu près de même dans toute la Valachie. Ses amis, armés de tuyaux de pipe qui ressemblaient à d'énormes gourdins, nous regardèrent niaisement comme des animaux curieux, et un jeune officier portant un uniforme taillé sur le modèle russe, qui ne quittait pas des yeux la glace et s'étudiait à prendre des poses qui probablement lui semblaient

gracieuses, nous toisa des pieds à la tête, puis reprit son attitude de maître de ballets. Je suppose que la coupe de nos vêtements ne lui avait pas plu. Un seul boyard, touché de notre abandon, nous proposa de venir déjeuner avec lui dans une maison où, en sa qualité de boyard, il s'était fait donner l'hospitalité. Bien entendu que nous payerions chacun notre part, car sa générosité n'allait pas jusqu'à vouloir nous héberger gratuitement; mais dans l'embarras où nous nous trouvions, il nous rendait encore un très-agréable service. Nous allâmes avec lui dans la chambre qu'il occupait, et en quelques instants, grâce à l'influence de son titre de boyard, on nous apporta sur une table assez propre du poisson, des œufs et un quartier de mouton. C'était le pandour du boyard qui s'en allait avec ses grandes bottes, son vêtement brodé sur toutes les coutures, et sa ceinture chargée de poignards, de pistolets, chercher les plats à la cuisine et venait humblement les déposer sur notre table. Une telle façon de valet me paraissait superbe. J'ignorais les misères cachées sous cette apparence fastueuse. Vers la fin du déjeuner, le boyard étant sorti, je vis le pandour jeter un regard de convoitise sur quelques morceaux de pain qui restaient sur la table. Je lui fis signe de les prendre; il les prit et les cacha dans sa ceinture avec une avidité qui indiquait un besoin réel. Touché de compassion à la vue de ce pauvre serviteur, je lui donnai une pièce de monnaie. Il s'empara de ma main, la porta à ses lèvres, la mit sur son cœur, et se courba jusqu'à terre pour me remercier. Un tel témoignage de reconnaissance pour un don si minime m'indiquait son dénûment. Les boyards, en effet, ont de

ces domestiques qu'ils choisissent parmi leurs paysans, qu'ils nourrissent comme par charité et auxquels ils ne donnent rien ou presque rien. Ils en ont pour porter leur pipe, pour garder leur antichambre, pour escorter leur voiture. Ils les chargent de vieux sabres turcs et de vieilles espingoles. Au premier abord, on dirait une garde vraiment princière, et il n'y a pas un de ces pandours qui n'échangeât sa destinée contre celle d'un de nos valets d'écurie.

Tourno-Severin, où nous faisions tant de tristes observations, est une ville toute récente, dont le gouvernement a lui-même ordonné la construction dans l'espoir que les habitants de Czernecz, situé à une plus longue distance du fleuve, se fixeraient, peu à peu, dans la nouvelle cité, et que Tourno deviendrait, par son voisinage de la côte, une situation de commerce importante. Mais les gens de Czernecz n'ont point voulu abandonner leurs vieilles baraques en bois, le gouvernement n'a pas eu assez d'argent et assez de force pour continuer son œuvre; et Tourno, chef-lieu d'un département et d'un district judiciaire, n'est qu'un hameau d'une trentaine de maisons disséminées à travers champs. La seule chose remarquable qui s'y trouve est une tour antique, à moitié démolie, qui est placée près du Danube, en tête des ruines d'un pont dont on entrevoit encore quelques piliers lorsque l'eau est basse. Les archéologues n'ont pas manqué de faire sur ce pont de nombreuses dissertations. Les uns l'ont attribué à Trajan, d'autres prétendent, au contraire, qu'il fut construit par Constantin le Grand, lorsque cet empereur entreprit son expédition contre les Goths et les Sarmates. Par bonheur, il n'y a rien sur les murs

de la tour et rien sur les piliers du pont qui indique leur origine, en sorte que les savants peuvent encore discuter, disputer à ce sujet tant qu'il leur plaira, et amasser une quantité de citations et publier de gros volumes.

Au delà de Tourno, sur la route de Craïova, je n'ai vu, de tous côtés, que la misère et la dégradation. Ici des colonies de bohémiens, campés autour d'un feu de broussailles; des enfants de cette race nomade, des enfants de douze à quatorze ans, aux cheveux crépus, à la peau cuivrée, courant dans les villages tout nus, là, des familles valaques, abritées sous des huttes où nous ne voudrions pas, en France, loger des animaux. Un grand nombre de ces familles se creusent leur demeure dans le sol même. Sur cette espèce de tanière, on fait un toit avec des joncs ou des arbrisseaux. Il y a là deux ouvertures, l'une par où l'on entre dans ce sombre réduit, l'autre par où sort la fumée; la pluie, la neige y pénètrent, du reste, de toutes parts; un coup de vent peut emporter la frêle toiture, et une étincelle suffit pour y mettre le feu. J'ai trouvé, dans une de ces malheureuses demeures, une veuve avec ses quatre enfants; c'était le soir, elle faisait rôtir sur la braise quelques épis de maïs pour le souper; les enfants, accroupis autour du foyer, la regardaient avec de grands yeux pleins de confiance, et poussaient des cris de joie en voyant les grains de maïs se dorer au feu, tandis que leur mère inquiète se demandait peut-être comment elle pourvoirait aux besoins du lendemain. Quelques ustensiles de ménage étaient appendus au toit : une vieille natte, étendue sur la terre, servait de lit à toute la famille; au fond de cette première

pièce, j'en aperçus une autre, creusée encore plus bas dans le sol, et je demandai à quoi elle servait. « Ah! monsieur, me dit la pauvre femme, j'ai une chèvre et deux brebis; l'hiver, je les mets dans cette chambre, et je couche là avec mes enfants pour avoir plus chaud. » En me retirant avec la pénible émotion que devait me donner un tel spectacle, je présentai à cette femme quelques *kreuzers*; elle me regarda d'un air étonné et hésita un instant à recevoir mon offrande. Puis, comprenant que c'était un simple tribut de charité, elle ne me remercia point elle-même, elle fit signe à ses enfants de se lever et leur dit de me remercier. Dans sa tendresse de mère, elle ne pensait pas qu'elle pût avoir quelque droit à mon aumône, elle ne songeait qu'à ses enfants.

Je me suis souvent, dans d'autres voyages, apitoyé sur l'existence des gens du nord, mais jamais, dans les montagnes de la Norvége, dans les îles de la mer Glaciale, je n'ai vu une misère si profonde et si résignée, et cette misère existe dans toute la Valachie, dans les villes comme dans les villages; à Giurgevo, près de la demeure des négociants; à Bucharest, à la porte des vastes édifices habités par les boyards.

La Valachie est cependant une des contrées les plus fertiles de l'Europe. L'hiver y est froid et rude malgré la latitude méridionale du pays; mais l'été y féconde toutes les vallées et toutes les collines. Partout où la main de l'homme s'étend sur ce sol excellent, partout elle le couvre de moissons. Au mois d'août, la terre est chargée de blés, de tiges de maïs, d'arbres à fruits qui plient sous leurs riches fardeaux, de vignes abondantes dont malheureusement on ne sait pas encore

préparer les sucs savoureux. D'où vient qu'au milieu de tant de richesses, le peuple valaque est affligé d'une telle misère? Ce fait douloureux tient à deux causes radicales auxquelles on n'a point encore apporté de remèdes suffisants : cause politique et cause sociale.

Pendant plus d'un siècle (de 1714 à 1822) la Valachie fut soumise au dur régime des fanariotes; la Porte, cédant aux instances de ces ambitieuses familles grecques qui lui donnaient des drogmans, choisissait parmi elles les princes de la Valachie et de Moldavie. Mais, en leur délivrant le caftan d'honneur et le titre de souverain, elle leur imposait de dures conditions. Il fallait que ces hommes achetassent en quelque sorte leur dignité par les présents qu'ils offraient au sultan et à ses ministres. Pour conserver leurs places ils étaient obligés de renouveler, d'augmenter chaque année ce honteux tribut; de plus, ils avaient leur fortune à faire; ils n'étaient, en réalité, que les intendants du gouvernement turc, et, après avoir acquitté de leur mieux leur dette envers leur maître, ils pressuraient le pays pour avoir, en cas d'accident, un trésor assuré. De période en période cette cruelle exploitation des principautés de Moldavie et Valachie étant de plus en plus recherchée et sollicitée, les candidats en vinrent jusqu'à donner à la Porte un million cinq cent mille francs pour leur droits d'investiture. C'était une trop belle somme pour que le divan ne renouvelât pas, aussi souvent que possible, ses promotions. En vain la Russie qui, dès le milieu du siècle dernier, commençait à s'arroger un droit de protection sur les principautés, demanda-t-elle que les fanaciotes choisis par la Porte eussent au moins sept ans de règne; la

Porte leur promit ce laps de temps et ne tint compte de ses promesses. Un million cinq cent mille francs à recevoir à chaque nomination, la tentation était en vérité trop forte, et, terme moyen, les princes de Moldavie et de Valachie ne gardaient guère leur trône que pendant deux ans. Il y en eut un, Constantin Maurocordato qui, dans l'espace de vingt-deux ans, fut révoqué et réinstallé cinq fois, et qui, à chaque installation, dut nécessairement payer un impôt considérable. Le plus habile de tous fut le prince Yanco Caradgi, qui sut se maintenir en place pendant six années de suite, et amasser une fortune énorme, avec laquelle il se retira tranquillement en Autriche[1].

C'était la malheureuse Valachie qui devait acquitter cet impôt écrasant d'investiture, satisfaire chaque année à la rapacité du sultan, entretenir la cour de son prince et l'enrichir. De plus, la Porte s'était réservé, dans les principautés, le monopole du commerce des grains. Jamais, nulle part, on ne vit un tel système de pillage. En 1822 enfin, les représentations des boyards, énergiquement appuyées par la Russie, obtinrent gain de cause. Le monopole des grains fut aboli; le règne désastreux des fanariotes cessa. Il fut décidé que les princes de Moldavie et de Valachie seraient choisis dans les familles nobles du pays et nommés à vie. Le boyard Stourza fut élu prince de Moldavie, et le boyard Ghika, prince de Valachie, à la

[1] Voir sur cette histoire des anciens hospodars et sur l'état de la Valachie en général l'intéressant ouvrage de M. Wilkinson : *Voyage dans la Valachie et la Moldavie*, 1 vol. in-8°. Paris, 1831.

condition de payer chacun, annuellement, à la Porte, un tribut de quelques centaines de mille francs.

C'est là sans doute un commencement d'amélioration. Mieux vaut, pour le pays, avoir des princes indigènes que des princes étrangers, et mieux vaut que ces souverains aient une existence stable que d'être sans cesse exposés à des destitutions arbitraires. Mais cette amélioration a surtout profité aux boyards qui, du temps des fanariotes, avaient la douleur de se voir enlever par les Grecs les emplois les plus lucratifs, et qui maintenant sont seuls à se les disputer.

Quant au peuple, il est resté dans la même situation, serf ou à peu près, ne possédant rien ou presque rien, soumis à l'autorité absolue d'un maître qui fait peser sur lui le poids des impôts, le fardeau des corvées, lui prend la meilleure part de sa récolte, et le traite avec un profond dédain[1]. Les philanthropes s'apitoient sur

[1] En Valachie, le paysan doit à son propriétaire un huitième de son temps. Pour ne pas être absolument attaché à la glèbe, il n'en est guère plus libre, car, d'une part, il est corvéable en masse du gouvernement, et de l'autre, serf, à tour de rôle, du propriétaire. Il a bien le droit de s'absenter et de changer de résidence, mais, d'une part, si l'absence se prolonge au delà d'une année, tout ce qu'il a, sa maison, son jardin, ses dépendances retournent de droit au propriétaire, et de l'autre, il ne peut changer de domicile avant d'avoir déposé à la caisse du village le montant de sa capitation pour toutes années à courir jusqu'au prochain recensement, lequel n'a lieu que de sept ans en sept ans, et d'avoir donné au propriétaire le prix de toutes ses redevances de l'année courante. J. A. Vaillant, *la Romanie*, t. III, pag. 68. Le livre de M. Vaillant (3 vol. in-8°, Paris, 1844) est un de ces ouvrages sérieux qu'on est heureux de trouver quand on désire connaître un pays étranger. L'auteur a longtemps résidé en Valachie et en Moldavie et a fait un tableau

la traite des noirs, ne pourraient-ils réserver une partie de leur pitié pour la traite des blancs, c'est-à-dire pour cet état d'ilotisme auquel des populations entières sont encore livrées en pleine Europe?

Par suite de sa situation servile et précaire, le paysan valaque est indolent et paresseux. Que lui importe que les champs qui lui sont confiés soient mieux ou moins bien cultivés? Ce n'est pas pour lui que ces tiges de maïs se dorent au soleil, que ces épis de blé ondoient dans les vallées; ce n'est pas pour lui que ces rameaux d'arbres se chargent de fleurs et de fruits, que ces grappes de vigne se gonflent d'un suc généreux, que ces ruisseaux, qui descendent des montagnes, roulent dans leurs flots des parcelles d'or. Non, c'est pour le boyard à qui appartient le sol dont le pauvre paysan valaque n'est que la bête de somme; c'est pour le juif à qui le boyard criblé de dettes a vendu d'avance sa récolte de deux ou trois années, et qui use rudement des droits que lui donne sa créance. Il y a soixante-sept ans que Volney, en peignant l'état du peuple égyptien, écrivait ces réflexions que l'on peut appliquer à la Valachie. « Là où le cultivateur ne jouit pas du fruit de ses peines, il ne travaille que par contrainte et l'agriculture est languissante; là où il n'y a point de sûreté dans les jouissances, il n'y a point de cette industrie qui les crée et les arts sont dans l'enfance; là où les connaissances ne mènent à rien, on ne fait rien pour les acquérir, et les esprits sont dans la barbarie. »

historique, géographique, littéraire, un tableau complet de ces deux principautés.

Les paysans valaques ne forment point corps dans l'État et ne prennent point part à ce qui arrive autour d'eux. Ils ont été livrés à l'administration turque, puis aux fanariotes, maintenant on les livre à la Russie. Que leur importe de quel nom s'appelle leur maître? ils savent qu'ils sont là pour travailler, payer, souffrir et se taire. Ils héritent, de père en fils, d'une résignation muette qui se change en apathie, et cette apathie est encore soutenue par leur ignorance. Dans la plupart des villages valaques, il n'y a point d'école; beaucoup de prêtres grecs, chargés de l'instruction morale et religieuse du peuple, ne savent pas même lire. Ils apprennent par cœur quelques formules de prières. S'ils peuvent acquitter le tribut que l'évêque exige à chaque nomination, cela suffit. Ils sont installés dans une communauté où ils n'ont d'autres émoluments que le produit fort incertain de leur casuel, et ils vivent d'une vie qui ne peut leur attirer aucune considération. Un jour, un de ces prêtres m'avait montré son église et son cimetière; je demandai à un paysan si, pour le récompenser de la peine qu'il s'était donnée, je ne devais pas lui offrir un présent. « Tenez, me répondit cet homme en me montrant une affreuse échoppe où des bohémiens savouraient une potion d'eau-de-vie, payez-lui là un verre de vin, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez lui faire. »

Dans les campagnes valaques ce sont les femmes qui travaillent le plus, les hommes semblent vouloir rejeter sur elles l'oppression qu'ils souffrent de la part des boyards, et les douces créatures se soumettent à cet esclavage de second ordre. Tandis que le mari reste couché au soleil, les femmes vont, viennent,

agissent ; il est rare de les voir un instant inactives ; même en se rendant d'un endroit à un autre, elles emportent avec elles quenouille et fuseau et filent en marchant. Si elles se font une obligation rigoureuse du travail, il est un autre devoir auquel elles n'attachent pas la même importance. On dit que dans leur misère une faible offrande peut ébranler leur vertu ; on dit aussi que dans les villes l'amour désordonné du luxe, cette autre misère, enfante les mêmes tentations et conduit aux mêmes résultats. Il faut que je le répète encore, c'est une honte d'entendre sans cesse les étrangers parler de l'immoralité de la France. Que ces habiles observateurs daignent porter leurs regards un peu plus loin, qu'ils voient ce qui se passe ostensiblement en Hongrie, en Valachie, et qu'ils nous fassent réparation d'honneur.

Le prince régnant de Valachie vient de donner lui-même à ses sujets un funeste exemple. Je ne commettrai nulle indiscrétion en racontant cet événement. Toutes les provinces du Danube en ont retenti. Après avoir vécu pendant plusieurs années avec la femme d'un de ses ministres, le prince a voulu l'épouser. Pour contracter ce mariage, il ne fallait pas moins de deux divorces : divorce du prince avec sa femme et divorce du ministre. Les métropolitains grecs sont complaisants, surtout quand ils ont affaire à un personnage qui peut récompenser ou punir. Les deux divorces ont été prononcés et le mariage conclu. J'ai rencontré à Orsova un homme dont la physionomie m'intéressait vivement, par son caractère de distinction et de tristesse. C'était ce ministre valaque, qui venait de donner sa démission et qui se retirait en

Autriche, tandis que sa femme, arrivant de Vienne, descendait en grande pompe le Danube, passait sous des arcs-de-triomphe et recevait dans chaque ville les honneurs militaires.

La Russie convoite la Valachie et elle a raison. Il semble que ce pays ait été façonné tout exprès pour elle. Aristocratie hautaine et peuple misérable, luxe extravagant des nobles et des princes, servage des paysans, ignorance partout, voilà ce qui convient au gouvernement russe. La Valachie lui appartient déjà par ses propres prédilections. Vienne une circonstance opportune, il s'en emparera sans coup férir; et en y entrant et en voyant la condition sociale et morale de cette principauté, il pourra se croire chez lui.

FIN DU TOME PREMIER.

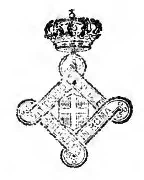


TABLE DES MATIÈRES.